This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

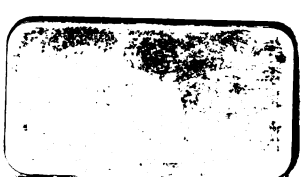
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

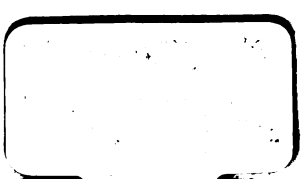
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Span. II A. 34



Vet. Span. II A. 34



THÉATRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.
HORAT.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez DE HANSY, le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LE
VIOL PUNI,

En Eſpagnol,

L'ALCALDE DE ZALAMEA;

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON *DE LA* BARCA.

PERSONNAGES.

Le Roi PHILIPPES II.

Dom LOPE DE FIGUEROA.

Dom ALVARE DE ATAYDE, *Capitaine.*

Un SERGENT.

CHISPA, *Vivandiere.*

REBOLLEDO, *Soldat.*

PEDRO CRESPO, *Laboureur & l'Alcalde qui donne ce nom à la Piece.*

JUAN, *fils de Creſpo.*

ISABELLE, *fille de Creſpo.*

INÈS, *couſine d'Iſabelle.*

Dom MENDO, *Gentillâtre des environs.*

NUÑO, *Valet de Mendo.*

Un GREFFIER.

SOLDATS.

PIECES

Contenues en ce ſecond Volume.

Le Viol puni, page 1

La Cloiſon, 117

Se Défier des Apparences, 253

La Journée difficile, 383

ERRATA.

PAG. 30, *lig. dern.* rave, *lis.* Brave.
p. 34, *l. prem. on leve une toile qui*, lis. *on leve une toile & le théatre.*
p. 37, *l.* 11, vouloir te, *l.* vouloir le.
p. 40, *l.* 17, ſont, *lis.* ſe ſont.
p. 56, *l.* 2, ſevir, *lis.* ſervir.
p. 125, *l.* 14, ainſi, *lis.* auſſi.
p. 204, *l.* 6, *de la ſcene*, *Iſabelle*, lis. *il.*
p 225. *l.* 9. *en titre* Dom Ceſar, *ajoutez* (*à part.*)
p. 254, *ajoutez à la liſte des perſonnages* Ginès *valet de Dom Diego.*
p. 333, *l.* 10, *jouer*, lis. *jouir.*
p. 352, *l. dern.* embarras, *lis.* embarras. Inès.
p. 364, *l.* 5 & 6, *il emmene Dom Diego*, lis. *il emmene Dom Pedro.*

LE VIOL PUNI.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

REBOLLEDO, CHISPA, LES SOLDATS.

REBOLLEDO.

CORBLEU! eſt-il permis de faire ainſi marcher les gens de Ville en Ville, ſans leur donner ſeulement un inſtant de repos?

UN SOLDAT.

Vous avez bien raiſon.

REBOLLEDO.

Sommes-nous des Bohémiens pour nous faire courir de cette façon ? Comment pouvons-nous nous laiſſer ainſi traîner par un méchant drapeau roulé, par une mauvaiſe caiſſe.....

UN SOLDAT.

Eſt-ce d'aujourd'hui que vous faites ce métier-là ?

REBOLLEDO.

Qui a eu la bonté de ceſſer pour un moment de nous rompre la cervelle ?

UN SOLDAT.

Il ne faut pas tant ſe fâcher. En entrant au lieu du logement on oublie toute la fatigue du chemin.

REBOLLEDO.

Quel logement, morbleu ! Je ſuppoſe que nous arrivions morts ou vifs, Dieu ſait ſi ce ſera pour loger. Les Alcaldes viendront tout auſſi-tôt dire au Major (1) : ſi la troupe pouvoit paſſer plus loin, on paieroit volontiers

(1) L'Eſpagnol dit *Commiſſario*.

quelque choſe. Le Major répond d'abord, cela n'eſt pas poſſible : les Soldats ſont excédés de fatigue ; mais quand on lui a donné de l'argent c'eſt autre choſe. Allons, Meſſieurs, il faut marcher ; & nous autres, pauvres diables, il faut aller comme des Moines ou comme des gueux de mendians. Pour moi, ſi j'arrive ce ſoir à Zalamea, & que le Major veuille aller plus loin, je reſte à bon compte. Ce ne ſera pas la premiere fois que j'aurai campé-là le régiment.

UN SOLDAT.

Ce ne ſera pas non-plus la premiere fois qu'il en aura coûté la vie à un malheureux Soldat : aujourd'hui ſur-tout que nous ſommes aux ordres de Dom Lope de Figueroa. Il paſſe pour brave, pour courageux, mais c'eſt auſſi le plus cruel renégat qu'il y ait au monde. Il feroit pendre ſon meilleur ami ſans forme de procès.

REBOLLEDO.

Arrangez-vous, vous autres : pour moi, je ferai comme je l'ai dit.

UN SOLDAT.

Un Soldat ſe rebuter pour ſi peu !

REBOLLEDO.

Quant à moi, je ſuis tranquille ; je ne crains que pour cette pauvre fille que voici.

CHISPA.

Seigneur Rebolledo, ne vous inquiétez pas pour moi. Ne ſavez-vous pas que j'ai le cœur d'un homme (2)? Vos inquiétudes me déshonorent. En m'attachant au Régiment, ne me ſuis-je pas attendue à ſouffrir tout ce que j'éprouve (3)? D'où viennent donc ces réflexions, qui feroient croire que vous vous défiez de mon courage?

REBOLLEDO.

Vous êtes donc la perle des femmes?

UN SOLDAT.

Il n'y a rien de ſi vrai; allons, pour nous délaſſer, qu'elle nous chante une petite chanſon.

CHISPA.

Volontiers; répétez après moi. (*Elle chante.*)

---

(2) Dans l'Eſpagnol, que mon ame eſt née avec de la barbe.

(3) Il y a ici des plaiſanteries intraduiſibles.

UN SOLDAT, *après quelques couplets.*

Comment, ſans y penſer, nous voilà arrivés! Voyez-vous cette tour? c'eſt-là le logement.

REBOLLEDO.

Eſt-ce là Zalamea?

CHISPA.

Demandez-le à ſon clocher. Allons, remettons le reſte de la chanſon pour un autre jour; l'occaſion de la finir ſe repréſentera bientôt. Je ne reſſemble pas aux autres femmes; elles pleurent toujours, & moi je chante ſans ceſſe.

REBOLLEDO.

Faiſons alte, voilà notre Capitaine avec le Sergent.

SCÈNE II.

LE CAPITAINE, LES SOLDATS, UN SERGENT.

LE CAPITAINE.

ALLONS, enfans (4), bon courage, il y a ſéjour ici; vous allez vous dédom-

(4) L'Eſpagnol porte *Señores Soldados*, *Seigneurs Soldats*; c'eſt une expreſſion polie

mager de vos fatigues ; j'ai reçu l'ordre d'attendre dans cette ville Dom Lope, qui vient nous y prendre. Défenſes de la part du Roi d'en ſortir juſqu'à ſon arrivée. Entrez, on va vous diſtribuer des billets. (*Les Soldats s'en vont bien contens.*)

SCENE III.

LE CAPITAINE *reſte ſeul avec le Sergent.*

LE CAPITAINE.

Eh bien, m'as-tu gardé un bon billet pour moi ?

LE SERGENT.

Oui, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Où ſuis-je logé ?

LE SERGENT.

Dans la maiſon du payſan le plus ri-

---

qui ne ſignifie pas plus que beaucoup d'autres en Eſpagne & ailleurs.

che du lieu ; mais c'eſt auſſi le plus roide perſonnage, le plus haut qu'il y ait dans le monde, à ce qu'on dit. Il eſt plus fier qu'un Infant de Leon.

LE CAPITAINE.

Cela convient bien à un gredin de payſan comme celui-là.

LE SERGENT.

Monſieur, ce qu'il y a de mieux dans ſa maiſon, c'eſt une très-jolie perſonne.

LE CAPITAINE.

Qui ?

LE SERGENT.

Sa fille.

LE CAPITAINE.

Ce ſera quelque groſſe payſanne infatuée de ſa figure, & auſſi impertinente que ſon pere.

LE SERGENT.

Bon, que vous importe ? cela eſt toujours bon pour s'amuſer un moment. Quand on ne fait que paſſer comme nous, il ne faut pas être ſi difficile.

LE CAPITAINE.

Que dis-tu ? La complaiſance, la politeſſe, l'air propre & galant me

charment dans une femme plus encore que ſon ſexe.

LE SERGENT.

Ah, ah! Monſieur, je ne ſuis pas tout-à-fait ſi délicat, moi; je m'en accommoderai bien, ſi elle ne vous convient pas.

LE CAPITAINE.

Qu'eſt-ce que j'entends?

LE SERGENT.

C'eſt un homme qui ſe laiſſe couler au bas d'un maigre Rocinante: ma foi le cheval & le cavalier ſont les vrais modeles de ceux dont Cervantes a écrit l'hiſtoire.

LE CAPITAINE.

Je n'ai jamais vu de figure pareille; mais allons, il eſt temps, mene-moi chez ton homme.

SCENE IV.

DOM MENDO *ridiculement habillé en gentilhomme campagnard*, NUÑO.

DOM MENDO.

COMMENT va le bidet?

NUÑO.

Ah! Monsieur, il ne va pas, il demeure.

DOM MENDO.

As-tu dit au Laquais de le promener un peu?

NUÑO.

Le beau secret!

DOM MENDO.

Il n'y a rien de si bon pour délasser un cheval.

NUÑO.

Cela ne vaut pas de l'avoine.

DOM MENDO.

As-tu dit qu'on n'attachât pas les chiens?

NUÑO.

Oui, Monſieur; ils ſe réjouiſſent plus de notre voyage que le Boucher : car, Dieu merci, vous ne lui donnez gueres d'emploi.

DOM MENDO.

Cela ſuffit : puiſqu'il eſt trois heures, apportes-moi (5) un cure-dent & mes gants.

NUÑO.

Un cure-dent ! Et qu'en voulez-vous faire ?

DOM MENDO.

S'il y avoit dans le monde quelqu'un d'aſſez hardi pour ſoutenir que je n'ai pas mangé un Faiſan, morbleu, je l'accommoderois de manière qu'il s'en ſouviendroit.

NUÑO.

Eh ! Monſieur, ne vaudroit-il pas mieux m'accommoder d'un bon repas, moi qui vous ſers, enfin ?

---

(5) L'Eſpagnol dit, *Calzo me el palillo*, chauſſes moi un cure-dent, métaphore outrée qui eſt plaiſante en cette Langue, & ne le ſeroit pas dans la nôtre.

DOM MENDO.

Quelle folie! Il eſt donc vrai qu'il arrive ici des Soldats?

NUÑO.

Oui, Monſieur.

DOM MENDO.

Ce pauvre village! il me fait pitié, avec les hôtes qu'il attend!

NUÑO.

Il y a des gens qui n'en attendent pas de pareils, & qui me font pitié bien autrement.

DOM MENDO.

Eh qui?

NUÑO.

Vos Confreres les Gentilhommes campagnards. Savez-vous d'où vient le privilege qu'ils ont d'être exempts de loger des gens de guerre?

DOM MENDO.

Non.

NUÑO.

C'eſt qu'on craint que chez eux les Soldats ne meurent de faim.

DOM MENDO.

Tu te trompes. C'eſt en vertu des

arbres généalogiques. N'as-tu pas vu celui que m'a laiſſé mon très-honoré pere, dont Dieu veuille avoir l'ame? il eſt tout garni d'or & d'azur.

NUÑO.

N'y auroit-il pas un moyen d'employer cet or là à quelqu'autre choſe de plus utile?

DOM MENDO.

Il m'a rendu un grand ſervice, quoiqu'à dire vrai, au bout du compte, je ne lui en ai pas tant d'obligation qu'on le croiroit bien; car enfin, s'il n'avoit pas été Gentilhomme, au diable ſi je me ſerois laiſſé engendrer par lui.

NUÑO.

Ah, ah, ah, & comment auriez-vous fait?

DOM MENDO.

Comment! Mais tu n'es pas Philoſophe, tu ne connois ni l'organiſation de la matiere, ni .....

NUÑO.

Hélas! depuis que je ſuis à votre ſervice, il faut bien m'en détacher; à la façon dont vous me nourriſſez, avant peu je ſerai tout eſprit, tant je vois mon corps s'éclaircir.

DOM MENDO.

Benêt, c'eſt bien de cette matiere-là qu'il s'agit. L'appétit n'eſt fait que pour des matouſles. Eſt-ce qu'un Gentilhomme a jamais faim ?

NUÑO.

Je ſens bien que je ne ſuis pas Gentilhomme.

DOM MENDO.

Tais-toi, & ne me parle plus de cela, puiſque nous approchons de la maiſon d'Iſabelle.

NUÑO.

Mais, Monſieur, puiſque vous êtes ſi fortement attaché à Iſabelle, que ne la demandez-vous en mariage à ſon pere ? Vous y gagnerez tous deux : il ſe trouveroit avoir des enfans Gentilshommes, & vous une table bien ſervie.

DOM MENDO.

Te tairas-tu ? Quoi, tu penſes que l'argent auroit le pouvoir de m'avilir au point de devenir le gendre d'un Roturier !

NUÑO.

Mais ſi vous ne voulez pas vous marier, pourquoi donc affecter tant d'amour ?

DOM MENDO.

Je ſaurai bientôt m'en débarraſſer ſans me marier, s'il m'incommode. Vois ſi par haſard tu apperçois Iſabelle.

NUÑO.

Mais je tremble que Pedro Creſpo ne m'apperçoive.

DOM MENDO.

Que crains-tu avec ma livrée? Fais ce que je te commande.

NUÑO.

Quel bonheur! la voilà avec Inès ſa couſine à la fenêtre.

SCENE V.

ISABELLE, INÈS, DOM MENDO & NUÑO.

INÈS.

METTEZ-VOUS à la fenêtre, ma couſine, vous verrez entrer les Soldats.

ISABELLE.

Ne m'engagez pas à m'y mettre tant que ce vilain homme ſera dans la rue.

Vous ſçavez combien je crains de le voir.

INÈS.

Il a pourtant grande envie de vous offrir ſes ſervices.

ISABELLE.

Le bel avantage !

INÈS.

Vous avez tort.

ISABELLE.

Que voulez-vous que j'en faſſe ?

INÈS.

Je m'en amuſerois.

ISABELLE.

Comment s'amuſer de ſes ſottiſes ?

DOM MENDO.

Juſqu'au moment où je vous ai vu paroître, charmante Iſabelle, j'aurois juré foi de Gentilhomme qu'il ne faiſoit pas encore jour : car ce n'eſt pas l'ordinaire de voir le ſoleil avant l'aurore (6).

ISABELLE.

Je vous ai déja dit bien des fois,

(6) Dans les Comédies Eſpagnoles toutes les femmes ſont des aurores.

Monſieur Mendo, que vous perdiez vos galanteries ; je n'ai pas beſoin que vous ſoyez toute la journée dans ma maiſon & dans ma rue à pouſſer des ſoupirs.

DOM MENDO.

Si les belles femmes ſavoient combien le dépit, la rigueur, la colere les embelliſſent, elles ſeroient toujours fâchées. Continuez, je ne vous en trouve que plus aimable.

ISABELLE.

Puiſque ce n'eſt pas aſſez de vous dire des choſes dures, Monſieur Mendo, il faut eſſayer des affronts. Inès, rentrez, & fermez-lui la fenêtre au nez.

INÈS.

Monſieur le Chevalier errant, je vous ſouhaite ailleurs de plus douces aventures ; mais il me paroît que vos proueſſes en amour ne réuſſiront pas ici.

DOM MENDO.

Ma belle Demoiſelle, c'eſt ſur-tout quand les belles Dames ſe ſentent atteintes, qu'elles feignent de fuir.

NUÑO.

Qu'il eſt triſte de n'être pas riche !

SCENE VI.

PEDRO CRESPO, JUAN *ſon fils*, DOM MENDO, NUÑO.

P. CRESPO.

QUOI! je ne pourrai jamais entrer, ni ſortir dans la rue, ſans voir ce maudit Gentilhomme s'y promener gravement!

NUÑO, *bas à Mendo.*

Pedro Creſpo vient ici.

DOM MENDO.

Allons de l'autre côté; c'eſt un méchant coquin..

JUAN, *de l'autre côté du théâtre.*

Quoi! j'aurai toujours ſous les yeux ce vilain phantôme avec ſon équipage!

NUÑO.

Bon, voilà le fils par-là.

DOM MENDO.

Ne fais ſemblant de rien. (*En diſant cela, il paſſe doucement entre deux, & s'en va en ſaluant honnêtement Creſpo, & en lui diſant:* Dieu vous garde.

CRESPO.

Dieu vous garde.

SCENE VII.

PEDRO CRESPO, JUAN.

CRESPO.

Il eſt bien tenace ; j'ai envie une bonne fois de l'accommoder de façon qu'il s'en ſouvienne.

JUAN.

Je me fâcherai quelque beau jour. (*A ſon Pere.*) D'où venez-vous, mon pere ?

CRESPO.

J'ai été à l'aire voir comment va la récolte. C'eſt le plus agréable ſpectacle du monde. A voir de loin les tas de gerbes & de grains, on diroit des montagnes d'or. On étoit à vanner. Je me ſuis beaucoup amuſé à voir tomber la paille d'un côté (7) & le grain de

(7) On peut remarquer ici que notre façon de battre, de vanner, & de ſerrer le grain, eſt inconnue dans preſque toute l'Eſpagne. Ils n'ont ni granges, ni fléaux, ni vans. Auſſitôt qu'on a moiſſonné on fait un lit de paille

l'autre. Plaiſe à Dieu que je puiſſe le faire enlever avant qu'il vienne quelque orage qui gâteroit tout. Et toi, qu'as-tu fait ?

JUAN.

Je n'oſe preſque vous le dire, crainte

---

avec ſon grain ſur la terre même où l'on vient de le couper. On a des traîneaux hériſſés par deſſous de pierres à fuſil bien tranchantes. On y attele deux bœufs qui les promenent ſur la paille juſquà ce qu'elle ſoit toute hachée. On jette le tout, paille & grain à côté dans un ſeul monceau. On recommence ſucceſſivement de nouveaux lits juſqu'à quatre ou cinq heures du ſoir. Il ne manque preſque jamais de s'élever dans ces tems-là un vent aſſez fort. Alors pluſieurs hommes prennent des pelles de bois & jettent en l'air contre le vent la paille ainſi coupée. Elle eſt emportée derriere eux, tandis que le grain tombe à leurs pieds. Cette méthode eſt très-expéditive, mais elle demande un temps ſec, un ſoleil ardent & un vent dont le retour ſoit bien aſſuré. Elle expoſe auſſi à perdre beaucoup de grains qui s'enfoncent dans la terre. D'ailleurs la paille qui reſte ainſi déchiquetée ne peut ſervir qu'à la nourriture des chevaux. On n'en peut faire ni litieres, ni couvertures &c. & elle eſt toujours pleine de pouſſiere. Cependant les animaux qui la mangent ne ſont jamais pouſſifs. On ne connoît point cette maladie là en Eſpagne.

de vous fâcher. J'ai joué deux parties à la paume, & je les ai perdues toutes deux.

CRESPO.

Il n'y a pas de mal à cela si vous les avez payées.

JUAN.

Comment aurois-je fait ? Je n'ai point d'argent, mon pere ; je venois vous en demander.

CRESPO.

Mon fils, j'ai deux petits mots à vous dire avant tout ; c'eſt de ne jamais promettre ce que vous n'êtes pas ſûr de pouvoir faire, & de ne point jouer plus que vous n'avez ſur vous. Par-là, on ne fait jamais tort à ſa réputation.

JUAN.

Votre conſeil eſt excellent, & par reconnoiſſance, je vais vous en donner un autre ; c'eſt de ne point donner d'avis à quelqu'un qui a beſoin d'argent.

CRESPO, *en riant.*

Bon, te voilà bien vengé.

SCENE VIII.

LE SERGENT, CRESPO, JUAN.

LE SERGENT.

Est-ce ici la maiſon de Pedro Creſpo.

CRESPO.

Oui. Qu'eſt-ce que vous lui voulez ?

LE SERGENT.

Je veux laiſſer chez lui la valiſe de Dom Alvaro de Ataïde, Capitaine de la Compagnie qui eſt arrivée aujourd'hui à Zalamea.

CRESPO.

Cela ſuffit. Ma maiſon & tout mon bien eſt au ſervice du Roi & de ſes Officiers ; en attendant qu'on ait préparé ſon appartement, laiſſez ſa valiſe ici, & allez lui dire qu'il vienne, qu'il ſe regarde chez moi comme le Maître.

LE SERGENT.

Il va venir dans l'inſtant. (*Il s'en va.*)

SCENE IX.

JUAN, CRESPO.

JUAN.

QUOI, mon pere! avec tout votre bien, vous vous laiſſez aſſujettir à de pareilles ſervitudes ?

CRESPO.

Comment faire pour m'en exempter ?

JUAN.

Acheter des Lettres de Nobleſſe.

CRESPO.

Dis-moi, y a-t-il quelqu'un qui ignore que je ſuis un honnête homme, né d'une honnête famille ? Non ſûrement. Qu'eſt-ce que je gagnerai donc à acheter du Roi des Lettres de Nobleſſe ? Je n'en ſerai pas de meilleure race. Dira-t-on que je vaux mieux qu'auparavant ? Tout au contraire ; on dira que je me ſuis ennobli pour deux ou trois cens francs. C'eſt-là prouver qu'on a de l'argent ; ce n'eſt pas acquérir

rir de l'honneur. Crois-moi, mon enfant, l'honneur ne s'achete point. Quand un homme eſt chauve, & qu'il ſe fait faire une perruque, en eſt-il moins chauve? Non; on dit ſeulement en le voyant : Un tel a bien fait de prendre une perruque. Qu'importe qu'il ait la tête découverte ou non, puiſque tout le monde ſait bien qu'il n'a point de cheveux?

JUAN.

A la bonne-heure, on ſait toujours qu'il eſt chauve, mais au moins il ſe met à couvert du ſoleil, du vent & de la pluie.

CRESPO.

Enfin, je ne veux point d'un honneur qui ne ſoit point à moi; mon pere, mon grand-pere étoient roturiers, mes enfans le ſeront auſſi. Appelle ta ſœur.

JUAN.

La voilà qui vient.

SCENE X.

ISABELLE, INÈS, CRESPO, JUAN.

CRESPO.

MA fille, le Roi va à Lisbonne pour se faire couronner; on fait pour cela marcher des troupes sous les ordres d'un brave commandant qu'on appelle Dom Lope, & qui est, dit-on, le Mars d'Espagne. Il doit aujourd'hui loger ici des Soldats, & il est intéressant qu'ils ne te voient point; ainsi, retire-toi dans un de mes appartemens de derrière (8) que j'ai habité.

ISABELLE.

Je venois moi-même vous demander cette grace; je sens qu'en restant ici, je m'exposerois à entendre mille sottises; nous nous retirerons, ma cousine &

(8) L'Espagnol dit un grenier, mais je crois que le mot d'appartement vaut mieux.

moi, & perſonne, pas même le Soleil, ne pourra nous appercevoir.

CRESPO.

Cela eſt bon. Toi, mon fils, reſte ici pour les recevoir; je vais acheter quelque choſe pour leur donner à ſouper.

ISABELLE.

Allons, Inès.

INÈS.

Allons, ma couſine. Il y a pourtant un peu de folie à croire garder des femmes, à moins qu'elles n'aient envie de ſe garder elles-mêmes. (*Elles s'en vont.*)

SCENE XI.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, JUAN.

LE SERGENT.

VOICI la maiſon.

LE CAPITAINE.

Va faire apporter ici tout mon bagage.

LE SERGENT.

Je voudrois bien auparavant découvrir la fille. (*Il ſort.*)

JUAN.

Soyez le bien-venu, Monſieur, c'eſt un grand honneur pour nous de recevoir un homme de votre diſtinction. A vous voir ſeulement, je me ſens des envies d'entrer dans le Service.

LE CAPITAINE.

Bon jour, mon ami.

JUAN.

Vous excuſerez ſi nous ne ſommes pas en état de vous mieux loger : nous voudrions que cette chaumiere fût un Palais. Mon pere qui veut vous recevoir de ſon mieux, eſt allé ordonner le ſouper. Je vais faire ranger votre appartement. (*Il ſort.*)

SCENE XII.

LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

Eh bien, as-tu vu la belle ?

LE SERGENT.

Morbleu ! J'ai tout visité ; j'ai couru chambre & cuisine, mais je ne l'ai point trouvée.

LE CAPITAINE.

Le vieux coquin l'aura fait cacher.

LE SERGENT.

J'ai demandé à une servante où elle étoit ; elle m'a dit que son pere la tenoit dans un appartement là-haut, & que jamais elle n'en descendoit, parce qu'il étoit fort jaloux.

LE CAPITAINE.

Il n'y gagnera par-dieu rien. Si je l'avois vue, je ne m'en serois peut-être pas soucié ; mais puisqu'il la cache, je veux entrer où elle est.

LE SERGENT.

Comment ferons-nous donc ? Comment entrer-là ſans nous rendre ſuſpects ?

LE CAPITAINE.

Je veux pourtant la voir ; il faut imaginer quelque ruſe. Ecoutes ; tu n'as qu'à ſuppoſer . . . (*en voyant entrer Rebolledo & la Vivandiere*) mais non, voilà un drôle plus alerte, il exécutera mieux ce qu'il me faut.

SCENE XIII.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO, CRESPO, JUAN, UN DOMESTIQUE.

REBOLLEDO.

DIEU veuille que je puiſſe tirer de lui quelque choſe. Monſieur, j'oſe vous ſupplier.....

LE CAPITAINE.

Que veux-tu, mon ami ? Voilà un rave homme ; je l'aime & je l'eſtime.

LE SERGENT.

C'eſt un bon Soldat.

LE CAPITAINE.

Eh bien, de quoi s'agit-il ?

REBOLLEDO.

J'ai perdu, Monſieur, tout ce que j'ai, tout ce que jai eu & tout ce que j'aurai jamais d'argent ; car ma deſtinée eſt d'être pauvre hier, de l'être aujourd'hui, & encore demain. Par pitié, faites-moi quelques avances pour la route.

LE CAPITAINE.

Volontiers, mon ami, tu ſeras content ; mais il faut à ton tour me rendre un ſervice.

REBOLLEDO.

En quoi, mon Officier ?

LE CAPITAINE.

Ecoute ; je voudrois pénétrer dans cet appartement, pour y trouver une perſonne qui affecte de s'y cacher.

REBOLLEDO.

Que n'y entrez-vous ?

LE CAPITAINE.

Je voudrois en avoir un prétexte ;

ainſi, écoute. Je vais faire ſemblant d'être bien en colere contre toi, tu t'enfuiras, je te ſuivrai l'épée à la main ; tu te jetteras dans cet appartement où j'entrerai après toi, ſans qu'on puiſſe ſe douter de mon intention.

REBOLLEDO.

J'entends. Vive Dieu, voilà comme on traite les pauvres Soldats ; on leur promet tout, & puis au diable ſi on leur tient rien.

LE CAPITAINE.

Comment, coquin, eſt-ce ainſi que tu oſes me parler ?

REBOLLEDO.

Ventrebleu ! Comment voulez-vous que je parle ? Faut-il que je me taiſe encore quand j'ai raiſon ?

LE CAPITAINE.

Attends, attends, je t'apprendrai à parler.

REBOLLEDO.

Ah ! ſi j'oſois.

LE CAPITAINE.

Que ferois-tu ?

REBOLLEDO.

Je vous donnerois une bonne leçon à vous-même.

LE CAPITAINE, *en tirant l'épée.*

Comment! je balance à paſſer mon épée au travers du corps d'un inſolent comme celui-là?

REBOLLEDO.

Je finis, mais patience.....

LE CAPITAINE.

Tu as beau faire, tu vas voir.

(*Ils ſortent.*)

JUAN *accourt au bruit avec ſon pere l'épée à la main, en criant:*

Au ſecours! vîte!

CRESPO.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc ici?

JUAN.

Quel tapage!

UN DOMESTIQUE.

C'eſt que notre Capitaine a tiré l'épée contre un de ſes Soldats qui a pris la fuite, & s'eſt retiré du côté de l'appartement de Mademoiſelle.

CRESPO.

Ah! Malheureux que je ſuis.

JUAN.

Voilà ma ſœur & ma couſine découvertes. (*Ils courent.*)

SCENE XIV.

On leve une toile qui repréſente l'appartement d'Iſabelle.

ISABELLE, INÈS, LE CAPITAINE, REBOLLEDO.

REBOLLEDO *enfonce la porte & entre en courant & en criant :*

MESDAMES, ſecourez-moi, les Temples ſont toujours des aſyles ſacrés : je dois être ici en ſûreté, puiſque c'eſt le Temple de l'Amour.

ISABELLE.

Qu'avez-vous à fuir de cette façon ?

INÈS.

Pourquoi entrer juſqu'ici ?

ISABELLE.

Eſt-ce qu'on vous ſuit ? Qui eſt-ce qui vous cherche ?

LE CAPITAINE, *qui l'a ſuivi.*

C'eſt moi, morbleu, qui tuerai le coquin, ſi je l'attrape.

ISABELLE.

Arrêtez, Monsieur, il s'est mis sous ma protection. Les hommes tels que vous doivent des égards aux femmes, ne fût-ce que par rapport à leur sexe. C'est vous en dire assez, si vous êtes ce que vous paroissez être.

LE CAPITAINE.

Il ne falloit pas moins que vos prieres pour le sauver. Je lui donne la vie à votre considération; mais prenez garde que c'est mal fait à vous, quand vous me défendez de commettre un homicide, d'en commettre un vous-même (9).

(9) C'est une expression galante que nos premiers Comiques adoptoient assez, mais qui ne s'entend plus dans notre Langue. On ne dit plus en France que deux beaux yeux percent ceux qu'ils regardent.

SCENE XV.

CRESPO, JUAN *qui l'ont ſuivi l'épée à la main.*

LE CAPITAINE, ISABELLE, INÈS, REBOLLEDO.

ISABELLE, *en voyant ſon pere.*

AH, Dieu !

CRESPO.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur ? Quand je craignois de vous trouver maſſacrant un homme, je vous trouve occupé à en conter à une femme. Il y a bien de la nobleſſe, à oublier ſi-tôt ſa colere.

LE CAPITAINE.

J'avois mes raiſons pour être fâché, mais j'ai oublié toute ma fureur par reſpect pour cette belle Dame.

CRESPO.

C'eſt Iſabelle ma fille, Monſieur, une payſanne, & non pas une Dame.

JUAN, *à part.*

Tout cela eſt un ſtratagême qu'ils ont

trouvé pour entrer ici. Je ſuis tout honteux qu'ils puiſſent ſe flatter de m'avoir attrapé ; mais, patience: (*haut.*) Vous auriez pu ſentir, Monſieur, que l'amitié avec laquelle mon pere vous reçoit ne méritoit pas un pareil outrage.

CRESPO, *à ſon fils.*

Qui vous dit de parler ici, petit-garçon ? (10) Si le Soldat lui a manqué, n'a-t-il pas raiſon de vouloir je punir ? Ma fille doit ſe croire fort heureuſe de l'avoir appaiſé ; & moi, je ſuis très-ſatisfait qu'il ait eu autant d'égard pour elle.

LE CAPITAINE.

Il n'y a rien de plus raiſonnable, & vous, apprenez à ſçavoir ce que vous dites quand vous parlez.

JUAN.

Je le ſçais trop bien.

CRESPO, *à ſon fils.*

Comment, encore devant moi !

LE CAPITAINE.

Il eſt heureux que vous ſoyez là, ſans quoi je lui apprendrois à vivre.

(10) Dans l'Eſpagnol *Rapaz*.

CRESPO.

Arrêtez, Monsieur, je puis traiter mon fils comme il me plaît, mais vous n'avez rien à lui dire.

JUAN.

Oui, je souffrirai tout de mon pere; mais si une autre personne . . . .

LE CAPITAINE.

Que feriez-vous ?

JUAN.

Je perdrois la vie pour sauver mon honneur.

LE CAPITAINE.

Quel honneur, que celui d'un Payſan !

JUAN.

Aussi respectable que le vôtre. Il n'y auroit point de Capitaines s'il n'y avoit point de Payſans.

LE CAPITAINE.

Morbleu ! C'est trop long-temps souffrir.

CRESPO.

Prenez garde que je suis là. (*En disant cela, ils mettent tous l'épée à la main.*)

REBOLLEDO.

Il va y avoir ici du tapage.

LES DOMESTIQUES.

A la garde, à la garde!

REBOLLEDO.

Ah! voici Dom Lope qui arrive.

SCENE XVI.

DOM LOPE *& les Acteurs précédens.*

DOM LOPE.

QU'EST-CE que je vois? La premiere choſe que je rencontre en arrivant, c'eſt une diſpute.

LE CAPITAINE, *bas.*

Oh! Dom Lope arrive bien mal-à-propos.

DOM LOPE.

Qu'eſt-ce qu'il y a? qu'eſt-il arrivé? Si l'on ne parle, morbleu! les hommes, les femmes, la maiſon, je jette tout par la fenêtre. N'eſt-ce pas aſſez pour moi d'être venu juſqu'ici avec une douleur du diable à la jambe, ſans

qu'on m'impatiente encore en refuſant de m'inſtruire de ce qui ſe paſſe ici ?

CRESPO.

Ce n'eſt rien, Monſieur.

DOM LOPE.

Parle, dis-moi la vérité.

LE CAPITAINE.

La voici : Je ſuis logé dans cette maiſon, un Soldat m'a forcé de mettre l'épée à la main pour punir ſon inſolence ; il eſt venu juſqu'ici en s'enfuyant : moi, en le pourſuivant je ſuis entré dans cette chambre où j'ai trouvé ces deux Payſannes : leur pere, leur frere, ou leur.... ce qu'il vous plaira, ſont aviſés de trouver mauvais que je fuſſe entré juſqu'ici.

DOM LOPE.

Bon, puiſque je ſuis arrivé ſi à temps, je vous contenterai tous. Où eſt le Soldat qui a mis ſon Officier dans le cas de tirer l'épée contre lui ?

REBOLLEDO.

Je vais payer pour tous.

ISABELLE.

Le voilà.

DOM LOPE.

Qu'on le paſſe par les baguettes.

LE CAPITAINE.

Ah, mon enfant, ne dis mot, je t'en ferai échaper.

REBOLLEDO.

Comment diable, que je ne diſe mot! Si je me tais, on va me lier comme un malfaiteur. Monſieur, tout cela eſt une ruſe de mon Officier, pour avoir occaſion d'entrer ici.

CRESPO, *à Dom Lope.*

Vous voyez à préſent ſi nous avions tort.

DOM LOPE.

Il n'y avoit pas de quoi troubler toute la Ville. Hola, Tambour; va publier un ordre à tous les Soldats de ſe rendre au Corps-de-garde, avec peine de mort pour tous ceux qui s'en écarteront d'aujourd'hui. Du reſte, pour couper court à tout, (*au Capitaine*,) allez vous-en, vous, chercher un autre logement: pour moi, je reſte ici.

LE CAPITAINE.

J'obéis.

CRESPO,

à sa fille. *à Dom Lope.*

Retirez-vous. Je vous suis très obligé, Monsieur; vous m'avez tiré là d'un pas où j'allois me perdre.

DOM LOPE.

Comment, te perdre?

CRESPO.

En tuant un homme qui m'insultoit.

DOM LOPE.

Sais-tu, morbleu, qu'il est Capitaine?

CRESPO.

Oui, morbleu; mais fût-il Général, s'il m'insulte, je le tue.

DOM LOPE.

Vive Dieu, quiconque arrachera seulement un cheveu au dernier de mes Soldats, je le fais pendre sans miséricorde.

CRESPO.

Eh bien! Quiconque s'aviſera de me faire seulement l'ombre d'une insulte, vive Dieu, je le pends moi-même sans balancer.

DOM LOPE.

Tu ne sais donc pas que tu es obligé de tout souffrir?

CRESPO.

Qu'on me prenne mon bien, je ne dirai mot; mais qu'on ne touche pas à mon honneur. Je dois ſacrifier pour le Roi mon bien & ma vie, mais l'honneur, non (11).

DOM LOPE.

Corbleu! il me ſemble que tu as raiſon.

CRESPO.

Oui, corbleu! j'ai toujours raiſon, moi.

DOM LOPE.

Je ſuis rendu; j'ai beſoin de laiſſer repoſer cette maudite jambe que le diable m'a donné, je crois.

CRESPO.

Qui vous dit que non? Le diable m'a donné un lit, à moi, vous êtes le maître de vous en ſervir.

DOM LOPE.

Et te l'a-t-il donné tout fait, ce lit?

---

(11) L'Eſpagnol dit : l'honneur eſt un bien de l'ame, & l'ame n'appartient qu'à Dieu.

CRESPO.

Oui.

DOM LOPE.

Ventrebleu! je m'en vais le défaire, car je ſuis tout fatigué.

CRESPO.

Repoſez-vous, ventrebleu.

DOM LOPE, *à part.*

Ce Payſan-ci eſt têtu; il jure preſque auſſi fort que moi.

CRESPO, *à part.*

Dom Lope a l'air fantaſque; nous ne ſympathiſerons pas enſemble.

SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM MENDO, NUÑO.

DOM MENDO.

EH ! qui t'a raconté cela ?

NUÑO.

Sa ſervante Gillette.

DOM MENDO.

Le Capitaine, après cette équipée, eſt devenu amoureux d'Iſabelle.

NUÑO.

On ne ſçauroit l'imaginer ; il ne ceſſe d'être à ſa porte, d'aller, de venir avec je ne ſais quelle eſpece de Soldat dont il a fait ſon confident.

DOM MENDO.

Arrête, voilà un coup trop fort pour que je puiſſe le ſoutenir,

NUÑO.

Oui, ſur-tout étant auſſi légérement nourris que nous le ſommes.

DOM MENDO.

Dis-moi la vérité, mon cher Nuño.

NUÑO.

Plût à Dieu que tout cela fût une chimere.

DOM MENDO.

Et comment le traite-t-elle?

NUÑO.

Pas mieux que vous. Oh! Iſabelle n'eſt pas une déeſſe qui s'accommode de l'encens d'un faquin.

DOM MENDO, *en lui donnant un ſoufflet.*

Que le Ciel te confonde!

NUÑO.

Et puiſſe-t-il vous faire tomber les dents, à vous, vous m'en avez briſé deux. Eſt-ce donc parce que vous ne me permettez pas d'en faire uſage, que vous prétendez m'en défaire, comme d'un meuble inutile? Mais, voilà le Capitaine.

DOM MENDO.

Je le tuerois, ſi ce n'étoit le mé-

nagement que j'ai pour l'honneur d'Isabelle.

NUÑO.

Gardez-vous-en bien, par ménagement pour vous-même.

DOM MENDO.

J'écouterai d'ici tout ce qu'ils vont dire.

SCENE II.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, REBOLLEDO, DOM MENDO *caché*, NUÑO.

LE CAPITAINE.

Ah! ce que je sens pour elle n'est plus amour; ce n'est plus passion, c'est une rage, une fureur.

REBOLLEDO.

Vous seriez bienheureux de n'avoir jamais vu la belle Payſanne, qui vous cauſe de ſi violens tranſports.

LE CAPITAINE.

Que t'a dit la ſervante?

REBOLLEDO.

Je vous l'ai déja dit cent fois.

DOM MENDO.

Voilà la nuit qui vient, en attendant que ma prudence ait pris un parti, viens toujours me donner mes armes.

NUÑO.

Ma foi, je ne vous en connois pas d'autres que celles de votre cachet.

DOM MENDO.

Si-fait, si-fait; j'imagine que j'en trouverai dans mon garde-meuble de bonnes pour cette occaſion-ci.

NUÑO.

Allons-y donc avant que ce chien d'homme-là nous apperçoive.

LE CAPITAINE.

Qu'une Villageoiſe ſoit capable d'une réſiſtance ſi noble! qu'elle n'ait pas répondu un mot de douceur!

LE SERGENT.

Ces filles-là, Monſieur, ne s'attachent point à des gens comme vous; elle recevroit bien mieux un Payſan qui lui feroit la cour. D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? vous arrivez aujourd'hui,

aujourd'hui, vous partez demain, voudriez vous qu'une fille ſe rendît le même jour qu'elle vous voit pour la premiere fois ?

LE CAPITAINE.

Ah ! ſi mon amour a bien pu en un jour acquérir aſſez de force pour me rendre ſi malheureux : pourquoi n'auroit-il pas auſſi en un jour celle de faire mon bonheur ? Faut-il plus de tems pour la victoire que pour la défaite ?

LE SERGENT.

Vous ne l'avez vue qu'une fois.

LE CAPITAINE.

En faut-il davantage ? Une ſeule étincelle fait un incendie ; un ſeul tremblement de terre ouvre un horrible volcan ; un coup de tonnerre détruit tout ce qu'il rencontre ; un ſeul coup de canon inſpire de l'horreur à tout ce qui l'entend. Crois-tu que l'amour ait moins de force pour épouvanter, détruire, renverſer & brûler (12) ?

(12) Il a fallu prodigieuſement raccourcir cet endroit qui eſt très-long dans le texte & rempli de métaphores bien plus extraordinaires encore.

LE SERGENT.

Ne diſiez-vous pas qu'une Payſanne ne pouvoit jamais être belle ?

LE CAPITAINE.

Et c'eſt-là ce qui m'a perdu. On ſe tire bien mieux d'un péril quand on y eſt préparé, que quand on s'y trouve engagé ſans l'avoir prévu. Je croyois voir une Villageoiſe, j'ai trouvé une Déeſſe ; j'ai été d'autant plutôt pris, que je m'y attendois moins. Je n'ai jamais rien vu de ſi charmant, de beauté ſi parfaite ; je ne ſais ce que je ne ferois pas pour la revoir.

REBOLLEDO.

Donnez-lui une ſérénade, vous pourrez la voir & lui parler à ſa fenêtre ; il y a juſtement dans la Compagnie un Soldat qui a la voix agréable, & la Vivandiere eſt la premiere femme du monde pour chanter.

LE CAPITAINE.

Comment faire cela ſans éveiller Dom Lope ?

REBOLLEDO.

Bon, eſt-ce que ſa jambe le laiſſe jamais dormir ? vous viendrez déguiſé, & ſi l'on nous entend, tout retombera

ſur nous ; vous ne paroîtrez pas.

LE CAPITAINE.

J'y vois bien des difficultés ; mais la peine où je ſuis eſt encore plus cruelle ; ſoyez tout prêts, vous autres, pour cette nuit, mais que perſonne ne ſache que c'eſt par mon ordre. Ah, Iſabelle, que vous me cauſez de ſoins !

(*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

CRESPO.

QU'ON mette la table ici ; il y fait plus frais. (*A Dom Lope.*) Vous en ſouperez de meilleur appétit ; le plus grand agrément du mois d'Août eſt la fraîcheur de ſes nuits.

DOM LOPE.

Voilà un charmant endroit !

CRESPO.

C'eſt un petit jardin où ma fille vient

ſe promener. Mais, aſſeyez-vous pour reſpirer cet air frais. Ecoutez, comme le vent agite doucement les feuilles de ces taillis, comme il s'accorde avec le murmure de cette fontaine (13). Pardonnez ſi je ne puis pas vous donner le concert complet; il y manque les Muſiciens, dont les voix y donneroient un nouvel agrément; ce ſont les oiſeaux, mais ils n'aiment pas chanter la nuit, & il n'y a pas moyen de les y contraindre. Aſſeyez-vous, oubliez un peu votre mal.

DOM LOPE.

Je ne ſaurois m'amuſer à rien, Dieu me damne.

CRESPO.

A la bonne-heure.

DOM LOPE.

Je n'ai beſoin que de patience : aſſeois-toi, Creſpo.

CRESPO.

Je ſuis bien comme cela.

---

(13) L'Eſpagnol ajoute : *c'eſt une guitare d'argent & de perles. Ses cailloux dorés y tiennent lieu de cordes bien tendues.* Nous n'aimerions pas des alluſions ſi recherchées,

DOM LOPE.

Asseois-toi, te dis-je.

CRESPO.

Puisque vous le permettez, je m'asseois.

DOM LOPE.

Tu ne sais pas ce que j'ai pensé ? j'ai cru qu'hier la colere t'avoit mis hors de toi.

CRESPO.

Jamais rien ne me met hors de moi.

DOM LOPE.

Cependant hier tu t'es assis devant moi sans que je te le disse, & à la meilleure place encore.

CRESPO.

C'est positivement parce que vous ne me le disiez pas ; tout-à-l'heure vous me le disiez, & je ne le voulois pas ; je suis toujours poli avec ceux qui le sont.

DOM LOPE.

Hier, tu étois tout brutal, tu jurois, tu faisois un bruit affreux ; aujourd'hui, je te trouve plus posé, plus sage, plus rassis.

CRESPO.

Monſieur, je réponds toujours ſur le ton dont on me parle; vous étiez hier de mauvaiſe humeur, il falloit bien que je le fuſſe auſſi; c'eſt-là mon ſyſtême: jurer avec celui qui jure, prier avec celui qui prie; je ſuis toujours de moitié dans tout ce qu'on fait; cela va au point que je n'ai pas dormi de la nuit à cauſe de votre jambe; je devois auſſi avoir mal à l'une des miennes, mais ne ſachant ſi c'étoit la gauche ou la droite, je me ſuis trouvé le matin avoir grand mal à toutes les deux: dites-moi vîtement laquelle, afin que j'en aie une au moins dont je ne ſouffre pas.

DOM LOPE.

Tu railles: mais penſe-tu que je n'aie pas ſujet de me plaindre? Il y a trente ans que je fais la guerre en Flandre; l'hiver, toujours dans la glace; l'été, toujours au ſoleil; je n'en ai pas encore paſſé une heure ſans ſouffrir

(*Ici Dom Lope jure très-fort, & on apporte la table.*)

JUAN.

Voici la table.

DOM LOPE.

Eſt-ce que mes valets ne viennent pas me ſervir ?

CRESPO.

Je vous l'ai dit, Monſieur, ils n'entreront point ici ; d'ailleurs, vous n'en ſerez pas moins bien ſervi : je ne penſe pas, Dieu merci, que rien vous ait encore manqué chez moi.

DOM LOPE.

Puiſque mes gens ne viennent point, fais-moi le plaiſir d'appeller ta fille, qu'elle vienne ici ſouper avec moi.

CRESPO.

Juan, dites à votre ſœur de venir dans le moment.

DOM LOPE.

Tu me vois malade, voilà pourquoi tu es ſi complaiſant.

CRESPO.

Quand vous vous porteriez auſſi-bien que je le ſouhaite, je ne le ſerois pas moins : ſi j'ai dit à ma fille de ne point entrer ici, c'eſt que je craignois avant votre arrivée de l'expoſer à entendre des impertinences ; mais ſi tous les gens de guerre étoient auſſi polis que vous,

je lui ordonnerois d'être la premiere à les ſevir.

DOM LOPE.

Quel matois que ce drôle-là ! avec quelle ſageſſe il raiſonne !

SCENE IV.

ISABELLE, INÈS, DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

ISABELLE.

QUE me voulez-vous, mon pere ?

CRESPO.

C'eſt Monſieur qui vous fait l'honneur de vous appeller.

ISABELLE.

Je ſuis à ſes ordres.

DOM LOPE.

C'eſt à moi d'être aux vôtres. (*A part.*) Qu'elle eſt belle ! (*Haut.*) Voulez-vous bien ſouper avec moi ?

ISABELLE.

Il ſeroit plus à ſa place, je crois, que ma couſine & moi fuſſions-là pour vous ſervir.

DOM LOPE.

Aſſeyez-vous.

CRESPO.

Aſſeyez-vous; faites ce que veut Monſieur.

ISABELLE.

J'obéis.

(*Elle s'aſſeoit, & l'on entend des guitares.*)

DOM LOPE.

Qu'eſt-ce que cela?

CRESPO.

Ce ſont les Soldats qui ſe divertiſſent dans la rue.

DOM LOPE.

Sans ces petites libertés, ils auroient peine à ſoutenir les fatigues de la guerre: c'eſt un rude métier, que celui de Soldat.

JUAN.

Il a pourtant quelque choſe de beau.

DOM LOPE.

L'aimerois-tu?

JUAN.

Oui, Monſieur, ſi je croyois pouvoir vous y être utile.

UN SOLDAT *dans la rue.*

On eſt bien ici pour chanter.

REBOLLÉDO.

Nomme Iſabelle, & pour qu'elle s'éveille, jette une pierre contre la fenêtre.

CRESPO, *à part.*

Les gens de la ſérénade s'adreſſent chez moi : patience. *On chante dans la rue & on nomme Iſabelle.*

DOM LOPE, *à part.*

Qu'ils chantent, paſſe ; mais venir frapper à la maiſon où je ſuis, & y donner des ſérénades, il y a bien de l'inſolence. Cependant il faut diſſimuler à cauſe de Creſpo & de ſa fille. (*Haut.*) Quelles folies !

CRESPO.

Ce ſont de jeunes gens. (*à part.*) Si Dom Lope n'y étoit pas, je les étrillerois d'importance.

JUAN.

J'ai vu dans la chambre de Dom

Lope une vieille rondache pendue à la muraille. Si je pouvois la prendre.

(*Il veut ſortir.*)

CRESPO.

Où allez-vous, jeune homme?

JUAN.

Je vais faire apporter la ſoupe.

CRESPO.

Il y a du monde aſſez pour cela.

(*Dans la rue.*)

Eveillez-vous, Iſabelle, éveillez-vous.

ISABELLE.

Qu'ai-je fait, ô ciel, pour être ſujette à de pareils affronts.

DOM LOPE.

Il n'y a pas moyen d'y tenir, c'eſt une choſe terrible..... (*Il renverſe la table.*)

CRESPO.

Qu'eſt-ce donc? (*Il renverſe ſon ſiege.*)

DOM LOPE.

Excuſez mon impatience. N'eſt-ce pas une choſe terrible qu'une jambe faſſe tant de mal?

CRESPO.

Et oui, c'eſt ce que je diſois.

DOM LOPE.

J'avois cru toute autre choſe à te voir renverſer ton ſiege.

CRESPO.

Comme vous avez renverſé la table, je n'ai pas trouvé autre choſe ſous ma main que mon ſiege. (*A part.*) Diſſimulons.

DOM LOPE, *à part.*

Qu'eſt-ce qu'il y a dans la rue ? (*Haut.*) Voilà qui eſt bon, je ne veux plus ſouper ; vous pouvez vous retirer.

CRESPO.

A la bonne heure.

DOM LOPE.

Bon ſoir, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Bon ſoir, Monſieur.

DOM LOPE, *à part.*

Ma chambre ne donne-t-elle pas près de la porte de la rue, & n'y a-t-il pas un bouclier ?

CRESPO, *à part.*

Ma cour n'a-t-elle pas une porte, & n'ai-je pas une vieille épée?

DOM LOPE.

Bonne nuit.

CRESPO.

Bonne nuit. (*A part.*) Je vais enfermer mes enfans.

DOM LOPE, *à part.*

Il faut les laiſſer endormir.

ISABELLE.

Comme ils cachent tous deux leur mauvaiſe humeur.

INÈS.

Ils ne s'en impoſent ni l'un ni l'autre.

CRESPO, *à ſon fils.*

Ici, jeune homme.

JUAN.

Mon pere.

CRESPO.

Voilà votre chambre.

SCENE V. (14)

LE CAPITAINE, LE SERGENT, LA VIVANDIERE, REBOLLEDO, *des Soldats avec des guitares*, DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

REBOLLEDO.

Nous voilà bien ici. C'eſt l'endroit le plus commode.

LA VIVANDIERE.

Chantons-nous encore ?

REBOLLEDO.

Oui.

LA VIVANDIERE.

Bon, me voilà dans mon centre.

(14) On ſe ſouvient ici de la façon dont ſe font les changemens de décoration ſur les théatres Eſpagnols. On leve une toile, les Acteurs entrent d'un autre côté, & le lieu de la ſcene n'eſt plus ſuppoſé le même.

LE CAPITAINE.

Eſt-il poſſible que cette Payſanne n'ait pas ſeulement une fenêtre ouverte !

LE SERGENT.

Elle n'en entendra pas moins bien du fond de la chambre.

Tandis que l'on chante, Dom Lope d'un côté & Creſpo de l'autre, ſortent chacun l'épée à la main & chargent les acteurs de la ſérénade qui s'enfuient. En cherchant s'il n'y a plus perſonne ſur le théâtre ils ſe rencontrent ſans ſe reconnoître.

DOM LOPE.

Ils ſe ſont échappés, mais il me ſemble qu'en voilà encore un.

CRESPO.

Voilà un de leurs camarades.

DOM LOPE.

Celui-là eſt fâché de remporter ſes oreilles.

CRESPO.

Il eſt apparemment bien aiſe de ſavoir comment je frappe.

DOM LOPE.

Fuis, coquin, avec les autres.

CRESPO.

Fuis, toi-même, tu t'en tireras mieux que moi. (*Ils ſe battent tous deux.*)

DOM LOPE, *à part.*

Voilà un drôle qui ſe bat bien.

JUAN, *avec une épée.*

Ah Ciel! qu'eſt-ce que j'entends? Mon pere, me voilà à vos côtés.

DOM LOPE.

Quoi, c'eſt Creſpo!

CRESPO.

C'eſt moi-même & vous, Dom Lope!

DOM LOPE.

Tu as raiſon, mais tu avois dit que tu ne ſortirois point. Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

CRESPO.

Je n'ai fait que vous imiter;

DOM LOPE.

Mais ceci étoit mon affaire & non pas la tienne.

CRESPO.

Je ne ſuis ſorti que pour vous tenir compagnie.

SCENE VI.

DOM LOPE, CRESPO, JUAN, LE CAPITAINE, DES SOLDATS.

On entend un grand bruit, ce ſont les Soldats qui arrivent.

LE CAPITAINE *à leur tête crie :*

TUE, tue. Il faut maſſacrer ces coquins de payſans.

DOM LOPE.

Et ne me voyez-vous pas ? Qu'eſt-ce donc que tout cela veut dire ?

LE CAPITAINE.

Les Soldats ont eu une diſpute dans la rue, & je ſuis accouru pour les ſéparer.

DOM LOPE.

Fort bien, Dom Alvare. Je loue fort votre prudence ; je veux bien ne

rien approfondir : mais, écoutez, voilà le jour qui paroît. Ayez ſoin aujourd'hui de faire partir votre Compagnie de Zalamea, & que ce que je viens de voir n'arrive plus une autre fois, ou je vous mettrai tous à la raiſon à grands coups d'épée.

LE CAPITAINE.

Vos ordres ſeront exécutés. Ah, beauté cruelle tu me coûteras la vie !

CRESPO.

Dom Lope a de la tête. Nous ſympathiſerons bien enſemble.

DOM LOPÉ.

Venez avec moi, vous, & que pas un ſeul des autres ne reſte. (*Il ſort avec Creſpo & Juan.*)

SCENE VII.

LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

VAS, mon ami, fais marcher ton monde. Pour moi je reviendrai ici chercher la mort ou la vie aux pieds

de la cruelle qui s'eſt rendue la maîtreſſe de mon cœur.

LE SERGENT.

En ce cas, faites-vous bien accompagner, il ne fait pas toujours bon ici, non, avec ces chiens de payſans.

LE CAPITAINE.

Tu as raiſon, choiſis-moi une eſcorte.

LE SERGENT.

Je le ferai, mais ſi Dom Lope alloit ſe trouver encore ici & vous reconnoître.

LE CAPITAINE.

Mon amour connoît-il des dangers? Mais, au feſte, Dom Lope doit partir auſſi. Le Roi qui vient derriere nous ne lui permet pas de s'arrêter.

LE SERGENT.

Je vais exécuter vos ordres.

LE CAPITAINE.

Il y va de ma vie.

SCENE VIII.

LE CAPITAINE, REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

BONNES nouvelles, Monſieur.

LE CAPITAINE.

Qu'eſt-ce ?

REBOLLEDO.

Nous avons un ennemi de moins.

LE CAPITAINE.

Et qui ?

REBOLLEDO.

Ce jeune homme, le frere d'Iſabelle. Dom Lope l'a demandé à ſon pere pour l'emmener à la guerre avec lui, & il l'a obtenu. Je viens de le rencontrer dans la rue, c'eſt la plus plaiſante figure du monde. On y voit un reſte de peſanteur villageoiſe, avec un commencement de fierté militaire qui font un ſingulier mêlange. Mais, enfin, nous n'avons plus à redouter que le vieillard.

LE CAPITAINE.

Tout va bien, & ſi vous m'aidez je ne doute pas que je ne réuſſiſſe cette nuit à parler à Iſabelle. (*Ils s'en vont.*)

SCENE IX.

CRESPO, JUAN, ISABELLE, INÈS.

CRESPO.

TANDIS que Dom Lope va ſe préparer, écoute, mon fils, ce que je veux te dire en préſence de ta ſœur & de ta couſine. Par la grace de Dieu, mon enfant, tu es ſorti d'un ſang pur & plus pur que le ſoleil, mais roturier pourtant; je te fais obſerver ces deux choſes-là; l'une, afin que tu ne ſois ni lâche, ni rampant, que tu ne déſeſperes pas de parvenir à quelque choſe de plus élevé; l'autre, afin que tu ne t'aviliſſes pas toi-même à force de baſſeſſe.

Sois modeſte, parce que l'on ſe trouve toujours bien de beaucoup de modeſtie, ſoutenue par une rai-

ſon droite. C'eſt le moyen d'éviter les mortifications que trop d'orgueil attire. La modeſtie efface les défauts qu'on a, & l'orgueil en fait ſouvent paroître qu'on n'a point. Sois donc honnête, poli & point avare; c'eſt avec le chapeau (15) & de l'argent qu'on ſe fait des amis. Tout l'or des Indes, toutes les richeſſes que la mer engloutit ne valent pas la réputation d'un homme généralement aimé.

Ne parles jamais mal des femmes. La plus vile, en apparence, mérite toujours d'un homme quelque égard, puiſqu'enfin c'eſt à elles que nous devons tous la naiſſance.

Ne te bats pas ſans ſujet. Quand je vois des jeunes gens s'exercer à faire des armes, je dis, en moi-même, ce n'eſt pas là ce qu'il faudroit leur apprendre. Il importe bien qu'un homme ſache tirer ſon épée avec grace, il faudroit qu'il ſût en quelle occaſion il peut la tirer. S'il y avoit un maître capable de don-

(15) Henri IV avoit ſouvent à la bouche un proverbe aſſez ſemblable. *Parole douce & main au bonnet ne coûte rien, & bon eſt*, diſoit ce Roi inſtruit par l'adverſité.

ner de pareilles leçons, c'eſt entre ſes mains que tout le monde devroit confier ſes enfans.

Avec l'argent que tu as, avec la protection de Dom Lope & ma bénédiction, je ne déſeſpere pas de te revoir quelque jour dans un autre rang. Adieu, mon fils, mon cher enfant, je ſens mon cœur s'attendrir en te parlant.

JUAN.

Je n'oublierai jamais vos ſages conſeils, mon pere; donnez-moi votre main à baiſer; embraſſez-moi, ma ſœur.

ISABELLE.

Que ne puis-je vous retenir?

JUAN.

Adieu, ma couſine.

INÈS.

Je ne puis vous répondre qu'en pleurant.

CRESPO.

Va, mon fils, va; chaque fois que je te regarde, je ſens davantage que tu vas me quitter. Il faut pourtant bien partir, j'en ai donné ma parole.

JUAN.

Adieu donc.

CRESPO.

Que le Ciel t'accompagne.

SCENE X.

CRESPO, ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

Vous êtes bien dur.

CRESPO.

A préſent que je ne le vois plus, j'en parlerai avec moins de peine. Qu'auroit-il fait ici ? Il ſeroit devenu un libertin. Il vaut mieux qu'il paſſe ſa jeuneſſe au ſervice.

ISABELLE.

Ce qui m'inquiete, c'eſt de l'avoir vu partir la nuit.

CRESPO.

En été c'eſt un agrément. D'ailleurs il faut bien qu'il rattrape Dom Lope. Ce pauvre garçon me laiſſe tout ému, quelque

quelque envie que j'aie de n'en laiſſer rien paroître.

ISABELLE.

Entrez, mon pere, dans la maiſon.

INÈS.

Puiſque nous n'avons plus d'étrangers, reſtons à prendre le frais, les voiſins ne tarderont pas à en faire autant.

CRESPO.

Oui, il vaut mieux reſter un peu ici. Je vois ce chemin blanc là-bas; j'aime à penſer que j'y apperçois encore mon enfant. Inès, apporte un ſiege.

INÈS.

Voilà un banc. (*Ils s'aſſeoient tous trois & cauſent.*)

ISABELLE.

On dit qu'on doit élire ce ſoir les Magiſtrats.

CRESPO.

Oui, cela ſe fait toujours au mois d'Août.

SCENE XI.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, LES SOLDATS, CRESPO, ISABELLE, INÈS.

LE CAPITAINE.

Avançons ſans bruit. Vas dire à la ſervante que je ſuis dans la rue.

REBOLLEDO.

J'y vais; mais que vois-je? il y a du monde à la porte.

LE SERGENT.

La lune donne de ce côté-là, & je crois appercevoir que c'eſt Iſabelle.

LE CAPITAINE.

C'eſt elle-même; mon cœur me l'a dit avant toi : voilà une heureuſe rencontre, il faut tout haſarder.

LE SERGENT.

Etes-vous en état d'entendre un avis?

LE CAPITAINE.

Non.

LE SERGENT.

En ce cas je ne dis rien, faites ce que vous voudrez.

LE CAPITAINE.

Je vais m'avancer & enlever Iſabelle. Vous autres, empêchez à grands coups d'épées qu'on ne me ſuive.

LE SERGENT.

Allez, nous ſommes tout prêts.

LE CAPITAINE.

Souvenez-vous que l'endroit du rendez-vous eſt ſur la montagne voiſine, à l'entrée du chemin à droite.

CRESPO.

Nous ſommes aſſez rafraîchis, rentrons.

LE CAPITAINE.

Il eſt tems, avançons mes amis. (*Il prend Iſabelle entre ſes bras.*)

ISABELLE.

Ah, traître! Monſieur, que voulez-vous?

LE CAPITAINE.

Excuſez un amant furieux.

ISABELLE.

Ah, traître. Mon pere!

CRESPO, *aux Soldats qui l'empêchent de paſſer.*

Miſérables ! vous me fermez le paſſage. Lâches, ſi j'avois mon épée.

REBOLLEDO.

Retires-toi, ou tu es mort.

CRESPO.

Et que m'importe la vie quand je ſuis déshonoré ? A qui m'adreſſer pour avoir mon épée : les ſuivre ſans armes, c'eſt m'expoſer inutilement : ſi je vais en chercher moi-même, je ne ſaurai plus de quel côté ils ſeront allés. Que faire ?

INÈS.

Tenez, voilà vqtre épée.

CRESPO.

Donne, ma fille, donne, je ſens moins ma honte à préſent que je puis la venger. Rendez-moi ma fille, lâches, je veux mourir ou vous l'enlever.

LE SERGENT.

Prends garde à toi, nous ſommes pluſieurs.

CRESPO. *Il les charge, mais en ſe battant il fait un faux pas & tombe.*

Ah! malheureux! la terre même me trahit.

REBOLLEDO.

Tue-le.

LE SERGENT.

Il y auroit trop de cruauté à lui ôter à la fois l'honneur & la vie. Il vaut mieux l'attacher à un arbre afin qu'il ne puiſſe pas aller chercher du ſecours.

ISABELLE, *qu'on entend encore.*

Ah, mon pere! mon pere!

CRESPO.

Ah, ma chere fille!

REBOLLEDO.

Attachés le donc comme tu dis.

CRESPO, *qu'on ne voit pas.*

Ma fille, je n'ai plus que des larmes à te donner.

ISABELLE.

Ah, malheureuſe!

SCENE XII.

La toile ſe leve, le théatre repréſente une forêt traverſée par le chemin que ſuit Juan.

JUAN, *ſeul.*

QUELLES voix lugubres entends-je? CRESPO, *qu'on ne voit plus.* Infortuné!

JUAN.

Quelqu'un gémit. Je cherche en vain mon cheval qui m'eſt échappé. Je ne puis pas le retrouver dans l'obſcurité, mais j'entends de deux côtés des cris plaintifs. Ce ſont deux malheureux qui m'appellent à leur ſecours autant que je puis le diſtinguer de ſi loin. C'eſt un homme & une femme; en les délivrant j'accomplirai les deux préceptes de mon pere, d'honorer les femmes & de ne me battre que pour une bonne occaſion. (*Il court où il a entendu les cris.*)

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, *ſeule.*

Elle eſt au déſeſpoir; car enfin puiſqu'il faut le dire la pauvre fille a été violée. Dans ſa douleur elle s'en prend à toute la nature. Elle défend à la lumiere de paroître à ſes yeux; elle engage l'étoile du jour à ne point avancer l'aurore; elle exhorte le ſoleil à reſter un peu plus long-tems au ſein des mers pour ne point voir dans ſon hiſtoire la plus horrible méchanceté qui ait jamais crié vengeance contre les hommes. Malgré cela, pourtant, le ſoleil & l'aurore avancent toujours; elle ſe plaint de ce qu'ils ſe joignent à ſes perſécuteurs, pour redoubler ſa honte. Ce n'eſt point là le langage du déſeſpoir mais c'eſt celui de nos tragédies dans le même tems. Enfin Iſabelle ajoute:

QUE ferai-je? Retourner à la maiſon, c'eſt donner le coup de la mort

à mon reſpectable pere. Il faiſoit autrefois tout ſon plaiſir de l'éclat de mon honneur, aujourd'hui ſi triſtement éclipſé. Si je reſte ici par égard pour lui, la calomnie va me pourſuivre; on me croira complice de l'infamie qui m'accable. Ah, j'ai eu tort d'éviter la rencontre de mon frere! Il m'auroit ôté la vie, ſans doute, en apprenant mon malheureux ſort. Eh bien! ne valoit-il pas mieux périr de ſa main? Je vais le chercher & lui demander la mort: mais l'écho répete une voix lamentable.

CRESPO, *qu'on ne voit point.*

N'y auroit-il perſonne qui ait aſſez de compaſſion pour terminer mes malheurs avec ma vie.

ISABELLE.

Cette voix me pénetre, quoique je puiſſe à peine l'entendre.

CRESPO.

Donnez-moi la mort pour peu que vous ayez le cœur ſenſible.

ISABELLE.

O Ciel! un autre infortuné appelle auſſi la mort! Je ne ſuis pas la ſeule malheureuſe qui déteſte le jour. Mais

que vois-je ? (*Le jour augmente ; on apperçoit Crespo attaché.*)

CRESPO.

O qui que vous soyez, qui osez marcher sur cette affreuse montagne, venez me donner le trépas ; mais, Ciel! qui est-ce qui s'offre à mes yeux ?

ISABELLE.

C'est mon pere lié à un chêne !

CRESPO.

C'est ma fille qui fait retentir l'air de ses gémissemens !

ISABELLE.

Ah, mon pere ! mon cher pere !

CRESPO.

Ma fille, coupe ces cordes, délivres-moi.

ISABELLE.

Hélas ! si je le fais, oserai-je ensuite vous conter mes disgraces ; vous m'ôterez la vie quand vous saurez de quelle honte votre déplorable fille.....

CRESPO.

Arrête, Isabelle, ne poursuis pas ; je t'entends. Hélas ! il est des malheurs.

qu'on n'a pas beſoin d'apprendre pour les connoître !

ISABELLE.

Il faut que vous ſachiez tout. Vous vous ſouvenez du moment où je fus ſéparée de vous. Ce Capitaine, cet hôte perfide me prit dans ſes bras & m'apporta dans cet horrible lieu qu'il avoit deſtiné déja à lui ſervir d'aſyle. J'entendois encore vos cris dans l'éloignement ; mais bientôt je me vis livrée ſeule & ſans ſecours à toute ſa fureur. Le barbare eſſaya de juſtifier ſa violence, & d'en obtenir le pardon. Prieres, ſentimens, délicateſſe, il mit tout en uſage mais inutilement. Alors, furieux, plein de rage..... Hélas, vous m'entendez ! ma rougeur & mon déſeſpoir en diſent aſſez..... Je demandois du ſecours au Ciel..... Je n'eus plus beſoin que d'implorer ſa vengeance. Cependant le jour ſe leve : j'apperçois mon frere, lui-même me reconnoît avant que je lui diſe rien ; il devine ce que je ne pouvais lui déclarer. Sans parler il fond l'épée à la main ſur mon infame raviſſeur qui ſe défend. Pour moi effrayée, allarmée de leurs épées, crai-

gnant autant la colere de l'un, que je desirois la punition de l'autre, je m'enfuis, non sans tâcher de voir de loin l'événement du combat. En peu de tems mon frere blesse son ennemi, le renverse. J'allois me joindre à lui pour me venger moi-même, quand des Soldats sont accourus : mon frere vouloit se défendre, mais accablé par le nombre, il est obligé de chercher son salut dans la retraite. Il leur abandonne le traître que je leur ai vu reporter au village. Pour moi, triste, désespérée, mourante, j'ai couru, j'ai erré dans la montagne jusqu'au moment où je vous ai trouvé. A présent que vous savez tout, voyez quel sort je mérite; je suis votre fille, je suis déshonorée; voyez s'il faut que je meure pour rétablir votre gloire, ou s'il faut que l'on dise que pour ressusciter votre honneur, vous avez ôté la vie à votre fille.

CRESPO.

Leves-toi, Isabelle. Il ne faut pas ici nous amuser à verser des larmes. Suis-moi, retournons à la maison; mon fils est en danger : il faut savoir où il est & tâcher de l'en tirer.

ISABELLE, *à part.*

Sa tranquillité eſt-elle prudence ou diſſimulation.

CRESPO.

Marchons. Vive Dieu, ſi le Capitaine eſt au village, il ſera trop heureux de mourir de ſa bleſſure. S'il réchappe de celle-là, il n'évitera point celle que ma main lui réſerve.

SCENE II.

LE GREFFIER, CRESPO, ISABELLE.

LE GREFFIER.

MONSIEUR, réjouiſſez-vous.

CRESPO.

Me réjouir, & de quoi?

LE GREFFIER.

On vient de vous nommer Alcalde, & pour entrer en exercice, vous avez déja deux grands événemens. L'un, c'eſt l'arrivée du Roi qui doit être ici ce ſoir ou demain à ce qu'on dit.

L'autre, c'eſt qu'on a rapporté en ſecret au village le Capitaine de cette Compagnie qui eſt partie hier. Il eſt bien bleſſé ; on ne dit pas par qui. Mais il faudra toujours faire des recherches ; il y aura beaucoup à gagner pour le Juge.

CRESPO, *à part.*

O Ciel ! quand je ne ſuis occupé que de ma vengeance, on me donne une Charge (16) qui me met en état de la ſatisfaire. Mais comment écouter mon reſſentiment, quand on me confie le ſoin d'arrêter celui des autres ? Il faut du tems pour prendre un parti. (*Haut.*) Je reçois avec reconnoiſſance l'honneur qu'on me fait.

LE GREFFIER.

Allons à la Maiſon de-Ville, vous y prendrez poſſeſſion, & vous ferez enſuite les recherches néceſſaires.

---

(16) L'Eſpagnol dit la *Baguette de la Juſtice.* C'eſt qu'en Eſpagne les Alcaldes n'ont point d'autre marque de diſtinction qu'une Baguette blanche. Avec cela, cependant, ils ſont ſi reſpectés, que dès qu'ils paroiſſent, il n'y a point de tumulte qui ne s'appaiſe.

CRESPO, *à ſa fille.*

Allez, retirez-vous à la maiſon.

ISABELLE.

Non, mon pere, je dois vous accompagner.

CRESPO.

Ma fille, vous avez déſormais un Juge pour pere; comptez qu'il vous rendra juſtice.

SCENE III.

LE CAPITAINE, *le bras en écharpe*, LE SERGENT, SOLDATS.

LE CAPITAINE.

MA bleſſure n'étoit rien. Pourquoi m'avez-vous rapporté ici?

LE SERGENT.

On n'a pu le ſavoir qu'après vous avoir panſé, & ſans cette précaution vous couriez riſque de la vie.

LE CAPITAINE.

Puiſque me voilà en bon état, ce

ſeroit une folie de nous arrêter, retirons-nous avant qu'on ſache que nous ſommes ici. Avez-vous-là tous ceux qui m'ont ſuivi ?

LE SERGENT.

Ils y ſont.

LE CAPITAINE.

En ce cas tirons-nous au plutôt des mains de ces coquins de payſans ; s'ils venoient à être inſtruits de mon retour, nous ne nous échapperions peut-être pas ſans danger.

UN SOLDAT.

Voilà la Juſtice qui entre ici.

LE CAPITAINE.

Et qu'eſt-ce que j'ai de commun avec la Juſtice ?

LE SOLDAT.

Je n'en ſais rien, mais la voilà.

LE CAPITAINE.

Tant mieux, après tout, j'aime mieux tomber entre ſes mains que dans celles des payſans. Elle ſera forcée de me renvoyer au conſeil de guerre, de qui je ne redoute rien, quelque délicate que ſoit mon affaire.

LE SOLDAT.

Sans doute que ce maraud de payſan aura rendu ſa plainte.

LE CAPITAINE.

C'eſt ce que je penſe.

CRESPO, *en dehors.*

Saiſiſſez-vous de toutes les portes, & ne laiſſez pas ſortir un ſeul des Soldats qui ſont ici, ſans exception: S'il s'en préſente un, tuez-le moi ſans balancer.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE SERGENT, SOLDATS, CRESPO, *la Baguette d'Alcalde à la main, & ſuivi d'une troupe de Payſans armés.*

LE CAPITAINE.

COMMENT? On oſe entrer ainſi chez moi? Mais, que vois-je?

CRESPO.

On oſe dites-vous? En effet, la

Juſtice à bien des permiſſions à demander.

LE CAPITAINE.

La Juſtice ! Quelque titre que vous ayez depuis hier, apprenez que vous n'avez aucun pouvoir ſur moi.

CRESPO.

Monſieur, point d'emportement, je ne viens ici que pour un ſeul objet, mais il faut, s'il vous plaît, que nous ſoyons ſeuls.

LE CAPITAINE, *à ſes Soldats.*

Sortez tous.

CRESPO, *aux Payſans.*

Sortez auſſi, ayez toujours l'œil ſur les Soldats.

LE GREFFIER.

Nous n'y manquerons pas.

SCENE V.

LE CAPITAINE, CRESPO.

CRESPO.

COMME Magiſtrat je me ſuis ſervi de mon autorité pour vous forcer à m'écouter ; à préſent je ne ſuis plus qu'un ſimple particulier. (*Il poſe ſa baguette.*) Je ne veux que vous confier mes chagrins. Nous ſommes ſeuls, Dom Alvare. Il eſt tems de rompre le ſilence & de vous ouvrir mon cœur. Je ſuis honnête homme. Excepté peut-être la nobleſſe, dieu m'eſt témoin qu'il ne me reſte au monde rien à deſirer. Je me ſuis toujours vu reſpecté de mes égaux & eſtimé de mes ſupérieurs. J'ai du bien ſuffiſamment. Il n'y a pas de laboureur plus riche dans toute la contrée. Ma fille a reçu une éducation vertueuſe & ſage ; elle ne la démentira point, ſi du moins elle reſſemble à ſa mere. Enfin mes richeſſes ne m'attirent point d'envieux.

Ma modération n'eſt point ſuſpecte. Il faut bien que ce peu de vertu, dont on me loue, ſoit ſolide, puiſque perſonne n'en doute, quoique je vive dans un fort petit endroit, où l'on n'aime rien tant que de chercher aux autres des défauts & de les faire remarquer. Que ma fille ſoit belle, on peut en juger par les excès où votre paſſion vous a porté, quelque triſtes qu'ils ſoient d'ailleurs pour moi. Malgré la grandeur de l'outrage que vous m'avez fait, je deſire moi-même de l'enſevelir dans l'oubli. Vous ſavez qu'il n'y a pour cela qu'un moyen. Il me ſera avantageux, & ne ſauroit, je penſe, vous devenir funeſte. Prenez tout mon bien, je ne m'en réſerve pas un ſou pour mon fils ni pour moi. Je le forcerai à venir ſe mettre à vos pieds, pour vous demander pardon de la bleſſure qu'il vous a faite, & du reſte nous vivrons comme nous pourrons, duſſions-nous mendier notre pain, duſſions-nous nous vendre nous-mêmes pour augmenter encore la dot que je vous offre; mais rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté. Le vôtre n'en ſouffrira pas. Si vos enfans ſe trouvent

mes petits-fils, croyez-moi, la nobleſſe de votre ſang purifiera chez eux la roture du mien. Enfin ayez pitié de mes cheveux gris (17). (*Il ſe met à genoux.*) J'embraſſe vos genoux, laiſſez-vous toucher par les larmes dont je les arroſe. Je vous demande l'honneur que vous m'avez fait perdre. A nous voir tous deux on auroit peine peut-être à croire que je ſois l'offenſé. Mais n'importe, rien ne me coûte en ce moment. J'aurois pu, ſongez-y bien, me faire juſtice à moi-même de l'outrage dont vous avez chargé ma vieilleſſe. Cependant j'aime mieux n'en devoir qu'à vous la réparation.

LE CAPITAINE.

C'en eſt trop vieux babillard, tu es bien heureux que ta fille ſoit belle, ſans quoi je pourrois bien me

(17) L'Eſpagnol dit : *Je pleure ſur mes cheveux gris : ma poitrine en y voyant ainſi la neige & l'eau ſe mêler, croit qu'ils ſe fondent.* Ces expreſſions & d'autres qui peuvent nous paroître auſſi ridicules, ne font point de tort au pathétique dont cette Scene eſt remplie.

venger à tes dépens de l'insolence de ton fils. Vas, si tu veux rétablir ton honneur l'épée à la main, je ne te crains pas : si tu veux me faire un procès, je te crains encore moins : tu n'as point de pouvoir sur mes pareils.

CRESPO.

Quoi ! mes plaintes ne vous touchent point !

LE CAPITAINE.

Les larmes des vieillards, des femmes & des enfans, sont sans conséquence.

CRESPO.

Mon désespoir ne vous arrachera pas un mot propre à ma consolation !

LE CAPITAINE.

Ta consolation ! T'en faut-il d'autre que la bonté que j'ai de ne pas t'ôter la vie ?

CRESPO.

Voyez que je suis à vos pieds, que je vous demande l'honneur.

LE CAPITAINE.

Quel tourment !

CRESPO.

Songez que je ſuis aujourd'hui l'Alcalde du pays.

LE CAPITAINE.

Que m'importe ? Le conſeil de guerre ſaura bien me tirer d'ici.

CRESPO.

C'eſt-là votre derniere réſolution ?

LE CAPITAINE.

Oui, vieux bavard.

CRESPO.

Il n'y a plus rien à faire ?

LE CAPITAINE.

Non, ſinon que tu te taiſes, c'eſt le meilleur parti.

CRESPO.

Pas autre choſe abſolument ?

LE CAPITAINE.

Non.

CRESPO. *Il ſe leve.*

Soit : eh bien, je vous jure que vous me le payerez. (*Il prend ſa baguette.*) Hola, quelqu'un.

LE GREFFIER.

Monſieur.

LE CAPITAINE.

Que veulent donc tous ces coquins ?

SCENE VI.

LE CAPITAINE, CRESPO, LE GREFFIER, *les Payſans.*

LE GREFFIER.

QUE voulez-vous ?

CRESPO.

Qu'on ſaiſiſſe Monſieur.

LE CAPITAINE.

Vous n'en avez pas le droit. Vous ne pouvez pas arrêter un homme comme moi, un homme au ſervice du Roi.

CRESPO.

Nous verrons ; mais du moins vous ne ſortirez d'ici que lié ou mort.

LE CAPITAINE, *en voulant ſe jetter ſur lui.*

Je te ferai bien voir que je ſuis vivant.

CRESPO.

Je vous montrerai que je ne ſuis pas mort. Qu'on le traîne en priſon.

LE CAPITAINE.

Il faut bien céder à la force. Le Roi me fera juſtice de cet affront.

CRESPO.

A la bonne heure. Il me la fera auſſi : il n'eſt pas loin : il nous entendra tous deux. Il faut commencer par quitter votre épée.

LE CAPITAINE.

Mon épée !

CRESPO, *en la lui ôtant.*

Oui, un priſonnier n'en a pas beſoin.

LE CAPITAINE.

Malheureux, ſais tu que tu me dois du reſpect.

CRESPO.

Cela eſt vrai. Qu'on le mène reſpectueuſement dans la priſon ; qu'on lui mette reſpectueuſement une paire de bons fers ; qu'on empêche ſurtout les deux Soldats, qui l'accompagnoient, de lui parler ; qu'on les renferme auſſi ; enſuite nous

les

les interrogerons reſpectueuſement tous trois, & ſi leurs dépoſitions ſont ſuffiſantes, je jure Dieu que je vous fais pendre le plus reſpectueuſement du monde.

LE CAPITAINE.

Les miſérables ſont les plus forts.
(*On l'emmene.*)

SCENE VII.

On amene REBOLLEDO, & LA VIVANDIERE *en Page.* LE GREFFIER, CRESPO.

LE GREFFIER.

Je n'ai pu attraper que ce Soldat avec ce Page; l'autre s'eſt échappé.

CRESPO.

Voilà le coquin qui chantoit hier. Cela pourroit bien ne lui plus arriver de ſa vie.

REBOLLEDO.

Quel mal y a-t-il à chanter?

CRESPO.

Il n'y a point de mal, j'en ſuis ſi bien convaincu que je vais te faire chanter de la bonne maniere. Prépare-toi à me répondre.

REBOLLEDO.

Eh, ſur quoi ?

CRESPO.

Sur ce qui s'eſt paſſé cette nuit.

REBOLLEDO.

Votre fille en ſait des nouvelles, je penſe.

CRESPO.

Tu changeras de ton. (*Il veut auſſi interroger la Vivandiere, & la menace de la queſtion. Elle s'en moque, parce, dit-elle, qu'elle eſt enceinte. Comme elle eſt habillée en Page il y a une équivoque aſſez indécente ſur l'eſpece d'emploi auquel elle peut ſervir à ſon maître. Creſpo ſort outré de l'impudence de ces miſérables.*

SCENE VIII.

JUAN, *ſeul.*

DEPUIS que j'ai bleſſé le traître, j'ai couru par-tout ſans trouver ma ſœur. Je me haſarde à venir juſqu'ici pour raconter à mon pere tout ce que j'ai vu, & lui demander ſes conſeils pour ſauver ma vie ou recouvrer mon honneur.

SCENE IX.

ISABELLE, *accablée de triſteſſe*, INÈS, JUAN.

INÈS.

MA chere couſine, oublie un peu ta douleur. Vivre ainſi dans l'affliction, ce n'eſt pas vivre, c'eſt vouloir ſe tuer.

ISABELLE.

Et qui t'a dit, ma chere Inès, que

la vie ne m'étoit pas à charge ?

JUAN.

Je dirai à mon pere..... Mais n'eſt-ce pas-là ma ſœur ? Oui, c'eſt elle. Pourquoi tarder ? (*Il tire ſon épée pour la percer.*)

INÈS.

Mon couſin.

ISABELLE.

Mon frere, que faites-vous ?

JUAN.

Je veux venger mon honneur, que tu m'as ravi.

SCENE X.

CRESPO, ISABELLE, INÈS, JUAN.

CRESPO.

Qu'y a-t-il donc ?

JUAN.

Je veux me laver d'un affront, punir celle qui nous déshonore.

CRESPO.

Cela ſuffit ; mais qui vous a donné la hardieſſe de revenir ici ?

JUAN.

Quelle faute ai-je commiſe ?

CRESPO.

Quoi ! après avoir aſſaſſiné votre Capitaine.

JUAN.

Si je l'ai fait, mon pere, c'étoit pour ſoutenir la gloire de votre nom & du mien. Je me ſuis battu en galant homme.

CRESPO.

Bon, bon, mon fils. Hola, qu'on le mene auſſi en priſon.

JUAN.

Quoi ! tant de rigueur pour votre fils.

CRESPO.

Ce ſeroit mon pere, que j'agirois de même. (*A part.*) Par ce moyen je mets ſa vie en ſûreté, & j'ai le plaiſir de donner un rare exemple de juſtice.

JUAN.

Ecoutez au moins mes raiſons. Sa-

chez pourquoi après avoir bleſſé un traître, j'ai voulu.....

CRESPO.

Je ſais tout ; mais ce n'eſt pas aſſez que ton pere le ſache, il faut encore que le Juge ſoit inſtruit. Je fais faire les informations ; mais juſqu'à ce qu'elles ſoient à ta décharge, il faut que je te laiſſe en priſon.

JUAN.

Qelle conduite ! vous ôtez l'honneur à qui vous le rend, vous le laiſſez à qui vous l'ôte. (*On l'emmene.*)

CRESPO.

Vous, Iſabelle, allez ſigner la requête donnée en votre nom, contre celui qui vous a inſultée.

ISABELLE.

Quoi ! vous qui voulez cacher ma honte, vous ſongez à la publier ? Pourquoi rompre le ſilence, ſi je ne puis eſpérer d'être vengée ? Non, mon pere, non, je ne puis y conſentir. (*Elle s'en va.*)

CRESPO.

Inès, elle ſe repentira de ne pas

ſuivre ce que je lui ordonne avec de bonnes vues.

SCENE XI.

DOM LOPE, CRESPO.

DOM LOPE.

OUVREZ, ouvrez.

CRESPO.

Qui frappe ainſi chez moi? Mais on entre.

DOM LOPE.

C'eſt moi, mon ami, un grand chagrin m'oblige de revenir ici ſur mes pas. Je t'aime trop pour aller deſcendre ailleurs.

CRESPO.

Vous me faites toujours honneur.

DOM LOPE.

Sais-tu que je n'ai point vu ton fils?

CRESPO.

Vous en ſaurez bientôt la raiſon;

mais faites-moi le plaiſir de me dire ce qui vous ramene ?

DOM LOPE.

C'eſt la plus grande inſolence qu'on puiſſe imaginer, une effronterie comme on n'en voit point. Un Soldat m'a joint en chemin & m'a dit..... Tu m'en vois encore tout hors de moi de colere.

CRESPO.

Pourſuivez.

DOM LOPE.

Qu'un coquin d'Alcalde avoit fait mettre ici le Capitaine en priſon, & mordieu cela m'a ſi fort ému, que je n'en ai plus ſenti la douleur de ma jambe, quoiqu'elle m'empêchât d'aller auſſi vîte que j'aurois voulu pour punir plutôt cette indignité. Vive Dieu, je veux faire mourir le coquin à coups de bâton.

CRESPO.

En ce cas-là, vous pourriez bien perdre votre peine, je ne crois pas que l'Alcalde ſe laiſſe donner des coups de bâton.

DOM LOPE.

Il faudra mordieu bien qu'il les reçoive.

CRESPO.

Je ne crois pas que perſonne vous conſeille d'en venir-là. Savez-vous pourquoi il a fait arrêter ce Capitaine?

DOM LOPE.

Non, mais quoi qu'il ait fait, c'eſt à moi qu'il falloit demander juſtice. On doit ſavoir que je ſuis bon pour le faire punir s'il le mérite.

CRESPO.

Vous ne ſavez donc pas ce que c'eſt qu'un Alcalde?

DOM LOPE.

Qu'eſt-ce que ce ſeroit? un miſérable payſan, ſans doute.

CRESPO.

Miſérable payſan ſoit, mais s'il ſe le met en tête, tel qui penſe lui donner des coups, pourroit pardieu bien en attraper.

DOM LOPE.

Je ſuis pardieu curieux de le voir; veux-tu me dire où il demeure.

CRESPO.

Pas loin d'ici.

DOM LOPE.

Qui eſt-il enfin?

CRESPO.

Moi.

DOM LOPE.

Je m'en doutois, morbleu.

CRESPO.

C'eſt morbleu la vérité.

DOM LOPE.

J'en ſuis fâché, mais, mon ami, ce qui eſt dit eſt dit.

CRESPO.

A la bonne heure, Monſieur, & ce qui eſt fait eſt fait.

DOM LOPE.

Je viens pour l'affaire du priſonnier & pour châtier l'impertinence de l'Alcalde.

CRESPO.

Moi je le tiens en priſon pour le crime qu'il a commis.

DOM LOPE.

Sais-tu qu'il eſt au ſervice, & qu'il n'a d'autre juge que moi?

CRESPO.

Savez-vous qu'il m'a enlevé ma fille de ma maiſon ?

DOM LOPE.

Sais-tu que je veux ſeul connoître de cette affaire ?

CRESPO.

Savez-vous qu'il l'a violée ?

DOM LOPE.

Sais-tu le riſque que tu cours en empiétant ſur mes droits ?....

CRESPO.

Savez-vous que je l'ai prié à genoux de m'accorder une réparation, & qu'il l'a refuſée ?

DOM LOPE.

Que tu me fais un affront ?

CRESPO.

Il m'en a bien fait un autre.

DOM LOPE.

Je m'engage à te faire juſtice.

CRESPO.

Je n'ai jamais prié perſonne de faire pour moi ce que je pouvois faire moi-même.

DOM LOPE.

Enfin, il faut que j'aie le priſonnier; j'y ſuis engagé.

CRESPO.

Moi, j'ai commencé ſon procès.

DOM LOPE.

Quel procès?

CRESPO.

Quelques feuilles de papier où j'ai ſoin d'écrire les informations que je fais.

DOM LOPE.

Je m'en vais toujours à la priſon.

CRESPO.

Vous êtes le maître; mais ſongez ſeulement qu'il y a ordre de recevoir à coups de fuſil tous ceux qui en approcheront.

DOM LOPE.

Je ne crains guere tes fuſils; mais cependant il ne faut rien riſquer ici. Hola, Soldat, vas vîte dire à toutes les Compagnies qui ſont en marche aux environs, de venir ici en bataille, les fuſils chargés & la meche allumée.

LE SOLDAT.

Cela n'eſt pas néceſſaire ; en apprenant ce qui ſe paſſe ici, elles ſont venues d'elles-mêmes.

DOM LOPE.

Nous allons donc voir ſi on me rendra le priſonnier ou non.

CRESPO.

Je m'en vais moi voir à exécuter ce que j'ai à faire auparavant. (*Ils ſortent tous deux du théatre qui reſte vuide un moment. Mais on entend derriere battre le tambour.*

DOM LOPE, *crie :*

Voilà la priſon où eſt le Capitaine. Marche, Soldat, ſi on ne le rend pas à l'inſtant, mets le feu à la priſon. Si le village veut réſiſter, mets le feu au village.

LE GREFFIER.

Quand ils devroient tout brûler, ils ne l'auront pas.

LES SOLDATS.

Périſſent tous les Payſans !

CRESPO.

Soit, qu'ils périſſent, puiſqu'ils

n'ont plus autre choſe à faire. (*Dom Lope arrive, briſe la priſon, enfonce la porte.*)

SCENE XII.

DOM LOPE ET SES SOLDATS *d'un côté, de l'autre*, CRESPO, LE ROI ET SA SUITE.

LE ROI.

QU'EST-CE qu'il y a? eſt-ce ainſi qu'on ſe prépare à me recevoir?

DOM LOPE.

Cela vient, Sire, de l'inſolence d'un payſan, & ſi votre Majeſté étoit arrivée un peu plus tard, elle auroit trouvé le village tout en feu.

LE ROI.

Qu'eſt-il donc arrivé?

DOM LOPE.

Un Alcalde a arrêté un Capitaine, & quand je l'ai demandé il a refuſé de le rendre.

LE ROI.

Qui eſt cet Alcalde ?

CRESPO.

Moi.

LE ROI.

Quelle raiſon avez-vous ?

CRESPO, *en lui montrant des papiers.*

Ce procès où il eſt bien prouvé que cet Officier a enlevé une fille, qu'il l'a violée, qu'il a refuſé de l'épouſer malgré les larmes de ſon pere.

DOM LOPE.

Ce pere eſt l'Alcalde lui-même.

CRESPO.

Qu'importe ? Si un Etranger m'étoit venu demander juſtice, je la lui aurois rendue. Ne puis-je pas faire pour ma fille ce que j'aurois fait pour d'autres ? J'ai fait arrêter impitoyablement mon propre fils. Pouvois-je refuſer d'écouter ma fille ? Qu'on faſſe reviſer le procès ; qu'on voie ſi j'ai ſuborné les témoins, & qu'on me puniſſe, ſi je le mérite.

LE ROI.

Le procès eſt bien inſtruit, mais vous n'avez pas le droit de faire exé-

cuter la ſentence. Il y a d'autres tribunaux qui doivent en connoître ; ils ſont équitables ; renvoyez-y le priſonnier.

CRESPO.

Cela ſeroit difficile, Sire. Il n'y a ici qu'un tribunal ; toutes ſes ſentences s'exécutent d'abord, & la mienne l'eſt déja.

LE ROI.

Que dites-vous ?

CRESPO.

Si vous ne me croyez pas, tournez ici les yeux. (*On voit le Capitaine aſſis, mais étranglé.*)

LE ROI.

Comment ! vous avez été aſſez hardi pour cela ?

CRESPO.

Vous avez trouvé la ſentence juſte, je ne ſuis donc pas coupable.

LE ROI.

Je ne ſavois pas qu'elle fût exécutée.

CRESPO.

Sire, toute votre juſtice n'eſt qu'un ſeul corps ; mais elle a pluſieurs mains.

Qu'importe laquelle de ces mains fait souffrir la mort à un homme qui la mérite ?

LE ROI.

Mais, au moins, puiſqu'il étoit Officier & Gentilhomme, il falloit lui faire couper la tête.

CRESPO.

Sire, les gentilshommes de ce pays-ci ne donnent pas d'exercice au bourreau, au moyen de quoi il n'a jamais appris à couper des têtes. Au reſte, ceci eſt l'affaire du mort ; & juſqu'à ce qu'il revienne s'en plaindre lui-même, je ne vois pas que perſonne doive s'y intéreſſer.

LE ROI.

Dom Lope, il n'y a point de remede ; le coupable méritoit la mort, & la forme n'eſt rien, quand le fonds eſt juſte. Allons, que les Soldats marchent, & qu'il n'en reſte pas un ſeul ici. Pour vous, Creſpo, je vous fais Alcalde perpétuel de ce lieu. (*Il s'en va.*)

CRESPO.

Il n'y a que vous capable d'honorer ainſi l'amour de la juſtice.

DOM LOPE.

Tu es heureux que le Roi ſoit arrivé.

CRESPO.

Par dieu! quand il ne ſeroit pas arrivé, tout étoit fait.

DOM LOPE.

N'auroit-il pas mieux valu me prévenir, me livrer le priſonnier, & mettre à couvert l'honneur de ta fille?

CRESPO.

Ma fille! elle eſt dans un couvent de ſon choix; elle y trouvera un époux qui s'inquiete peu de la qualité.

DOM LOPE.

Du moins, rends-moi les autres priſonniers.

CRESPO.

Volontiers. (*Aux Payſans qui gardent la priſon.*) Faites-les ſortir?

DOM LOPE, *après les avoir examinés.*

Ton fils n'y eſt pas; il m'appartient: pourquoi ne me le pas rendre?

CRESPO.

Je prétends le punir du malheur

qu'il a eu de frapper ſon Capitaine. Il eſt vrai que c'étoit pour venger ſon honneur ; mais, enfin, il pouvoit s'y prendre autrement.

DOM LOPE.

Tu en a aſſez fait, rends le moi, & qu'il ne ſoit plus queſtion de rien.

CRESPO.

Avec plaiſir, le voilà.

FIN.

LA CLOISON,

En Eſpagnol,

EL ESCONDIDO Y LA TAPADA,

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON *DE LA* BARCA.

PERSONNAGES.

Dom CESAR, *Amant d'Iſabelle.*

Dom FELIX, *frere de Célia.*

Dom JUAN, *Amant d'Iſabelle & ſon couſin.*

Dom DIEGO, *pere d'Iſabelle.*

MOSQUITO, *Valet de Dom Ceſar.*

CASTAÑO, *Valet de Dom Juan.*

OCTAVIO.

ISABELLE, *fille de Dom Diego.*

CÉLIA, *ſœur de Dom Félix.*

BEATRIX, *Suivante d'Iſabelle.*

INÈS, *Suivante de Célia.*

GONFALO, *Cocher de Dom Diego.*

OTANÈS, *Ecuyer du même.*

Des SERGENS.

LA CLOISON.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM CESAR, MOSQUITO, *en habits de voyage & bottés.*

DOM CÉSAR.

PUISQUE nous ne pouvons pas entrer à Madrid avant le ſoir, attache nos mules à ces arbres & atten-

dons la nuit dans ce bel endroit où la verdure paroît ſi fraîche.

MOSQUITO.

Voilà, Monſieur, les mules attachées; mais ne ſeroit-il pas plus dans l'ordre qu'elles nous attachaſſent nous-mêmes?

DOM CESAR.

Pourquoi donc?

MOSQUITO.

Parce qu'elles ſont plus raiſonnables.

DOM CESAR.

Nous ſommes donc deux fous?

MOSQUITO.

Cela eſt vrai, avec une petite différence entre nous deux pourtant.

DOM CESAR.

Qui eſt que....

MOSQUITO.

Oh! que vous êtes fou de votre chef, & que moi je ne le ſuis que par une ſotte complaiſance qui m'engage à m'attacher ſur vos pas.

DOM CESAR.

Allons, voyons, prouve-moi un peu cela.

MOSQUITO.

Il y a à peine trois mois que nous nous ſommes enfuis de Madrid, après y avoir tué un gentilhomme, frere d'une certaine Dame à qui, dans le même tems, vous faiſiez la cour; & ce qu'il y a de bon, c'eſt que vous étiez à la fois l'amant de ſa ſœur & ſon rival auprès d'une autre Dame; car vous reſſemblez, en ce point, aux faiſeurs de comédies: vous ne mettez jamais pour une femme ſur la ſcene. Enfin nous étions heureuſement arrivés en Portugal, & ſur je ne ſais quel chiffon, dont vous ne m'avez pas même dit le contenu, crac, nous voilà aux portes de Madrid, & puis vous êtes étonné que je vous prenne pour un fou? Par ma foi nous prenons tout le chemin, vous, de n'avoir bientôt plus de tête ſur les épaules, & moi de me voir en belle place publique, les pieds à la hauteur de la tête des autres.

DOM CESAR.

J'avoue bien que tu peux avoir quelque raiſon, quant au danger qui me menace, ſi je ſuis découvert. Mais que veux-tu? Autant vaut mourir ici

qu'à Lisbonne. Qu'importe, que ma préſence me ſoit funeſte à Madrid, puiſque l'abſence de ce que j'adore m'auroit également tué en Portugal?

MOSQUITO.

A la bonne heure; mais pourquoi me ramener, moi qui ne regrettois rien, & que les douleurs de l'abſence n'auroient certainement jamais fait mourir. Cependant nous y voilà; encore faut-il bien que je ſache les raiſons d'une aventure dont je partage les riſques. Vous ne m'avez rien dit encore de ce que vous venez faire ici.

DOM-CESAR.

Volontiers, je vais te l'apprendre. Il eſt bien doux de s'occuper même des peines que l'amour cauſe. Il ſemble qu'elles en deviennent plus légeres quand on a à qui les confier. Tu connois la beauté d'Iſabelle. Je l'aimai dès que je la vis, & je n'oubliai rien pour parvenir à la toucher. Voyant que je ne pouvois y réuſſir, j'eſſaiai de me guérir d'une paſſion ſi malheureuſe par une autre paſſion. Je jettai mes yeux ſur Célia; je m'efforçai de m'attacher à elle & de par-

venir à l'aimer ; mais mon cœur ne voulut jamais être complice de l'inconſtance que me conſeilloit la raiſon. Pour mon malheur, Dom Alonſe, frere de cette beauté dont je tâchois d'éluder l'aſcendant, étoit l'amant de celle que je feignois de ſervir. Je ne l'aimois point, je n'en étois pas jaloux. Cependant, par une biſarrerie ſinguliere, je ne pus ſans chagrin le voir un ſoir ſeul avec Célia, ſe promener dans le parc de..... Je voulus rompre le tête-à-tête, j'allai les joindre. Célia parut flattée de mon arrivée ; elle dit quelques mots trop obligeans pour moi. Dom Alonſe, qui s'étoit apperçu de ces diſpoſitions, en fut choqué ; il m'inſulta. Nous mîmes l'épée à la main, & j'eus le malheur de remporter l'avantage ; je l'étendis mort à mes pieds. Tandis que j'attendois en Portugal que cette triſte affaire fût aſſoupie, j'ai tout d'un coup reçu cette lettre de Célia. (*Il lit.*)

« Rien n'égale ma reconnoiſſance » pour le ſervice que vous m'avez » rendu. Mon frere, comme vous ſa- » vez, eſt abſent, & vous ne pouvez » pas avoir de retraite plus ſûre que

» ma maiſon, où ſûrement on ne » s'aviſera pas de venir vous chercher. Ainſi acceptez-la, vous ſerez » plus à portée d'arranger vos affaires. » Vous y ſerez auſſi ſecrétement que » vous pouvez le deſirer, s'il n'eſt pas » poſſible de vous y recevoir auſſi » bien que vous le méritez ».

Voilà la cauſe de mon retour, mon ami. En effet, il n'y a rien de plus impénétrable qu'une maiſon bourgeoiſe où il ne ſera pas poſſible de ſoupçonner ma demeure. J'en pourrai ſortir la nuit & accélérer mon accommodement; car en fait d'affaires, il n'y a rien de tel que la préſence de la partie. Au reſte, ce n'eſt pas tant ce motif, je l'avoue, qui me conduit ici, que l'eſpérance de pouvoir quelquefois la nuit rendre mes hommages aux fenêtres de la charmante Iſabelle. Il faudra bien me contenter de ce foible avantage; puiſque le meurtre de ſon frere m'ôte pour jamais l'eſpérance de la poſſéder; & en effet, ſi je n'ai pu la gagner quand elle n'avoit rien à me reprocher, qu'en puis-je attendre après avoir cauſé le malheur de ſa famille? Voilà la véritable cauſe de mon retour. Je n'ai accepté

la maiſon de Célia que pour m'aſſurer le pouvoir d'adorer quelquefois les murailles de celle de ma maîtreſſe (1).

MOSQUITO.

Ma foi, Monſieur, je ne puis pas trop vous blâmer ; j'aime aſſez qu'un galant homme ait deux maîtreſſes. Quand on tire à deux buts différens, il y auroit bien du malheur ſi on les manquoit tous deux ; je vous imite de mon mieux. Je couche auſſi en joue Béatrix & Inès ; ſi l'une m'échappe, l'autre me reſtera. Ainſi je les porte toutes deux l'une ſur l'autre dans mon cœur, & je laiſſe au haſard à décider laquelle doit l'emporter.

(*On entend un grand bruit & des femmes qui crient :*)

Prends garde, arrête ivrogne, que fais-tu ?

MOSQUITO.

Monſieur, ſauvons-nous, voilà des gens qui m'en veulent, ils m'appellent par mon nom.

(1) Il a bien fallu laiſſer dans ce récit quelques expreſſions & quelques idées Eſpagnoles : mais je l'ai abrégé des trois quarts.

DOM CESAR.

Ah ! c'eſt un carroſſe qui s'eſt embourbé dans une marre.

MOSQUITO.

Oui, & le voilà qui verſe tout au milieu.

DOM CESAR.

Ce ſont des femmes, il faut voler à leur ſecours.

MOSQUITO.

En voilà une bonne, mais il eſt parti. Voyons un peu combien il y aura de côtes rompues. Que vois-je, c'eſt Béatrix que l'on retire la premiere. Vive dieu, ſa maîtreſſe eſt ſans doute au fond. Cachons-nous.

SCENE II.

BEATRIX, *que le Cocher apporte*, OTANÈS.

BEATRIX.

Au ſecours, je ſuis morte, mon mantelet, mes manchettes ſont déchirées, & j'ai la tête briſée.

LE COCHER.

Quel malheur !

BEATRIX.

Coquin, tu nous as bien menées.

LE COCHER.

Voilà la premiere fois que cela m'arrive.

OTANÈS.

Pour peu que tu continues, tu pourras ouvrir une école de l'art de renverſer des voitures

BEATRIX.

Quand il n'auroit de ſa vie fait autre choſe, il n'auroit pas mieux réuſſi.

OTANÈS.

Et Madame.

LE COCHER.

Un Cocher l'a retirée de l'eau à moitié morte.

OTANÈS.

Je vais avertir mon maître qui eſt ici près dans ſon jardin.

LE COCHER.

Moi, je vais chercher du ſecours pour tirer le carroſſe.

MOSQUITO, *en ſe montrant.*

Béatrix.

BEATRIX.

Que vois-je? c'eſt Moſquito.

MOSQUITO.

C'eſt moi-même, mon enfant, j'arrive du bout du monde pour te voir. Je t'ai vue renverſée, j'ai envie de m'en retourner.

BEATRIX.

Et ton maître?

MOSQUITO.

Il eſt ici, mais motus au moins, il faut du ſecret.

BEATRIX.

Sois tranquille, je n'ai point de langue.

MOSQUITO.

Ce n'eſt pas une raiſon ; vous autres, femmes, reſſemblez aux coureurs qui n'en vont que mieux quand ils n'ont point de rate. Je crois que ſi vous n'aviez point de langue, vous n'en auriez que plus d'envie de parler.

SCENE III.

ISABELLE, *évanouie*, DOM CESAR *qui la porte entre ſes bras*, BEATRIX, MOSQUITO.

ISABELLE, *revenant à elle.*

AH! malheureuſe que je ſuis.

DOM CESAR.

La voilà qui ſe reconnoît, il faut la quitter ; mais qu'importe que je meure pourvu qu'elle vive.

ISABELLE.

Où ſuis-je?

DOM CESAR.

Elle ne pourroit ſupporter ma vue, il faut la lui dérober. (*Il ſe couvre le viſage avec ſon manteau.*)

ISABELLE.

Que vois-je? Qui êtes-vous?

DOM CESAR, *en déguiſant ſa voix.*

Un homme aſſez favoriſé du ſort pour avoir trouvé l'occaſion de vous être utile.

ISABELLE.

Pourquoi donc prendre tant de précaution pour me cacher à qui je ſuis redevable de la vie?

DOM CESAR.

Vous ne me devez rien, Madame, je n'exige point de reconnoiſſance d'un ſervice qui fait tout mon bonheur; daignez ſeulement ne m'en pas ſavoir mauvais gré, & je ſuis plus que ſatisfait.

ISABELLE.

Tant de généroſité eſt un ſecond bienfait de votre part; mais ne me cachez pas qui vous êtes.

DOM CESAR.

Je n'oſe vous l'apprendre.

ISABELLE.

Je veux le ſavoir.

DOM CESAR.

Ne le demandez pas, Madame, ſi mon repos vous eſt cher, & peut-être le vôtre.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire donc?

DOM CESAR.

Si vous me connoiſſiez, vous ne me pardonneriez pas de m'être fait connoître. En reculant cet inſtant fatal, je prolonge au moins la durée de votre reconnoiſſance.

ISABELLE.

Quoi! j'aurois de la peine à ſupporter votre vue?

DOM CESAR.

Autant que j'ai de plaiſir à vous entretenir.

ISABELLE.

Je ne pourrois vous enviſager ſans chagrin.

DOM CESAR.

Ni moi vous perdre ſans douleur.

ISABELLE.

Je commence à entrevoir qui vous pouvez être.

DOM CESAR.

Et moi je ne ſens que trop le danger où je ſuis.

ISABELLE.

Je veux ſortir d'embarras, c'eſt trop long-tems m'abandonner à des ſoupçons qui m'inquietent & qui m'affligent.

DOM CESAR, *en ſe découvrant.*

Eh bien, ſoyez donc ſatisfaite, & que ma triſte deſtinée s'accompliſſe.

ISABELLE, *en ſoupirant.*

Quoi! c'eſt vous! ah! malheureux, comment avez-vous la témérité de vous montrer dans un endroit auſſi public?

DOM CESAR.

Et dans quel tems de ma vie n'ai-je pas été téméraire?

ISABELLE.

Que venez-vous faire ici?

DOM CESAR.

Vous le voyez. La mort de votre

frere a cauſé ma fuite, mon retour vous donne la vie.

ISABELLE.

Songez-vous qu'elle doit me devenir à charge, s'il faut que je penſe que c'eſt de vous que je la tiens (2).

BEATRIX.

Madame, voilà Monſieur votre pere qui s'avance.

DOM CESAR.

Que vais-je devenir?

ISABELLE.

Il faut ici montrer qui je ſuis. Ceſar, ne craignez pas que le reſſentiment l'emporte dans mon cœur ſur la reconnoiſſance, ni que je ſois aſſez lâ-

(2) J'abrege infiniment, & même je prends la liberté de changer ici bien des choſes qui nous paroîtroient fort peu dans la nature. Ici, par exemple, Ceſar répond à ſa maîtreſſe: *Mon chagrin eſt flatté de vous voir ainſi traiter votre vie dorénavant. C'eſt une conſolation pour moi que quelqu'un déteſte ſon exiſtence, préciſément par les raiſons qui devroient l'engager à m'aimer.* Cela nous paroîtrait, avec raiſon, recherché, ou plutôt inintelligible. Ce n'eſt pas ainſi que la paſſion s'explique.

che pour préférer le plaiſir de me venger à celui de reconnoître votre généroſité. Allez, retirez-vous, vous le pouvez en ſûreté.

DOM CESAR.

Je vais donc vous quitter & par votre ordre.

ISABELLE.

Je vous dois la vie. En vous gardant le ſecret, je m'acquitte envers vous; allez, mais ſongez que ce que je dois au ſang de mon frere ne me permettra plus dorénavant de vous ménager. (*Il ſe retire.*)

SCENE IV.

DOM DIEGO *entre avec ſes gens*, ISABELLE, BEATRIX, LE COCHER.

DOM DIEGO.

MARAUD, tu ne peux pas prendre garde à ce que tu fais. Eh bien, ma fille, qu'eſt-ce qu'il y a ?

ISABELLE.

Rien, mon pere; la voiture a verſé.

DOM DIEGO.

T'es-tu bleſſée?

ISABELLE.

Non, heureuſement.

DOM DIEGO.

En ce cas retournons donc vîte à la maiſon. (*Ils s'en vont.*)

SCENE V.

Le theatre change, il repréſente la maiſon de Célia.

CÉLIA, DOM FELIX, INÈS.

CÉLIA.

VOTRE retour a quelque choſe de bien étrange.

DOM FELIX.

La ſurpriſe qu'il vous cauſe auroit lieu de me paroître bien plus étrange encore.

CÉLIA.

Ma surprise est bien naturelle. Vous arrivez avec précipitation de l'armée ; & pourquoi faire s'il vous plaît ? C'est pour faire fermer mes portes, mes fenêtres, avec tant de soin qu'il ne peut plus aujourd'hui y passer une mouche. Quelle raison, Dom Félix, vous rend donc si défiant ? D'où vous vient une inquiétude si extravagante ?

DOM FELIX.

Célia, elle peut vous le paroître ; pour moi, quoique en effet la défiance ne soit pas toujours un motif suffisant de sécurité, j'y trouve au moins quelque raison d'être un peu plus tranquille.

CÉLIA.

Vous êtes parti d'ici pour aller acquérir de la gloire en Italie ; il ne devoit être question que de vos exploits. Est-ce par de semblables folies que vous prétendez vous signaler ?

DOM FELIX.

Cela suffit, Célia. Laissez-nous, Inès.

INÈS.

Il a quelque confidence à lui faire.

DOM FELIX.

Puiſque vous me preſſez ſi vivement, je vais vous apprendre ce que j'avois intention de vous cacher. J'ai été inſtruit en Italie du danger que couroit en votre perſonne l'honneur de ma famille. On m'a écrit qu'au mois d'Avril dernier vous étiez ſortie avec Dom Alonſe ; que, tandis que vous étiez à vous promener au parc avec lui, un autre Cavalier étoit venu le charger l'épée à la main & l'avoit tué. Vous avez eu le bonheur de n'être pas reconnue : mais, enfin, c'eſt à cette imprudence que je reviens mettre ordre. Voilà, Célia, la cauſe de mon retour. Que m'importe de me couvrir de gloire ailleurs, ſi j'ai dans ma patrie une ſœur qui me déshonore ? Qu'ai-je beſoin d'accroître ma réputation par des traits de courage, ſi dans le même tems vous la terniſſez par des lâchetés de ce genre ? Je ne voulois vous rien dire du ſujet de mes chagrins ; mais vous m'avez arraché ce funeſte ſecret. Songez, Célia, qu'après m'avoir outragé par vos paroles, vous devez m'appaiſer en juſtifiant à mes yeux votre conduite.

CÉLIA.

Croyez-vous donc me forcer à m'avouer coupable par de pareilles menaces? Non, Dom Félix, un cœur innocent n'a pas beſoin de ſe juſtifier. Moi, être ſortie pour me promener au parc? moi, m'y être laiſſé ſuivre par des Cavaliers? moi, y avoir été l'occaſion d'un duel? quiconque a oſé vous l'écrire, eſt un impoſteur, entendez-vous?

INÈS.

Monſieur, voilà Dom Juan de Silva qui vous demande.

DOM FELIX.

Célia, ne faites part à perſonne de ce que je viens de vous confier; cachons à vos gens ce qui ſe paſſe entre nous. Allez, retirez-vous dans votre appartement, afin que je puiſſe recevoir ici dom Juan au-devant de qui je cours.

INÈS.

Qu'avoit-il donc de ſi important à vous dire?

CÉLIA.

Ah! Inès, il ſait tout.

INÈS.

Quoi ! ſait-il auſſi l'hiſtoire de la Cloiſon (3) ?

CÉLIA.

Non, il n'y a que celle-là qu'il ignore. Le voilà qui revient, écoutons ce qu'il veut dire. (*Elles ſe cachent.*)

SCENE VI.

CÉLIA, INÈS *cachées*, DOM JUAN, DOM FELIX.

DOM JUAN.

Je ſuis enchanté, Dom Félix, de vous trouver.

DOM FELIX.

Je n'ai pas moins de plaiſir à vous voir.

DOM JUAN.

C'eſt un grand bonheur que je vous aie rencontré.

(3) On ſaura tout à l'heure ce que c'eſt que cette Cloiſon.

DOM FELIX.

Qu'avez vous donc ? Vous me paroiſſez tout troublé ?

DOM JUAN.

Vous connoiſſez tout mon amour pour la charmante Iſabelle, ma couſine : je n'attends qu'une diſpenſe pour conſommer mon bonheur en recevant ſa main. Vous ſavez auſſi comment ſon frere a été tué par Dom Ceſar à l'occaſion d'une femme qu'on n'a jamais reconnue. Aujourd'hui j'étois ſorti de bonne heure pour adoucir par la promenade le chagrin que cet événement tragique m'a cauſé : tout d'un coup j'ai apperçu de loin ma belle maîtreſſe dans une voiture qui tournoit ſur un pont. Le Cocher s'y eſt pris ſi mal-adroitement, qu'il a verſé ſon carroſſe : j'ai couru pour la ſecourir, mais comme j'en étois éloigné, je n'ai pu arriver aſſez tôt : tout étoit déja réparé quand je me ſuis rendu près d'elle : mais en revenant j'ai cru appercevoir le meurtrier de ſon frere. Il ne faiſoit plus aſſez de jour pour m'aſſurer bien préciſément ſi c'étoit lui. Mais, au reſte, je l'ai ſuivi avec mon valet juſqu'à ce que je l'ai

vu entrer dans une maiſon où il nous ſera facile de découvrir ſi mon preſſentiment eſt faux ou non. J'ai recours à vous comme mon meilleur ami, pour me prêter la main dans une occaſion ſi intéreſſante.

DOM FELIX.

Volontiers, marchons. (*A part.*) Au fond, je ſens combien il eſt ridicule d'aller ainſi expoſer ſa vie pour le premier venu comme les loix de l'honneur nous y obligent; mais ici il n'en eſt pas tout-à-fait de même. Il s'agit de l'affaire de Célia; j'ignorois quel étoit le meurtrier; je vais me venger moi-même en donnant du ſecours à mon ami.

DOM JUAN.

Allons, vous verrez comme je ſais ſoutenir mon honneur.

DOM FELIX.

Je vous ſuis. (*A part.*) Combien de ſottiſes occaſionne ce ridicule point d'honneur (4). (*Ils s'en vont.*)

---

(4) Ces réflexions ſont ſingulieres dans la bouche d'un Cavalier Eſpagnol. Peut-être

SCENE VII.

CÉLIA, INÈS.

CÉLIA.

Qu'ai-je entendu, ma chere Inès ?

INÈS.

Des choſes fort inquiétantes.

CÉLIA.

Ils vont chercher Ceſar pour l'égorger, & c'eſt moi qui le livre à la mort. Malheureuſe que je ſuis ! Mais qui pouvoit deviner le cruel retour de mon frere ? Inès, ma mort eſt aſſurée.

INÈS.

Allons, allons, Madame, il ne faut pas ainſi ſe décourager. Il n'eſt pas encore certain qu'ils le trouvent.

CÉLIA.

Ils le trouveront. Je connois trop

---

eſt-ce une leçon que le Poëte a voulu donner à ſes contemporains contre la rage des duels. Au reſte, elle n'étoit pas alors plus fréquente en Eſpagne qu'en France.

mon étoile pour en douter. (*On entend du bruit.*)

INÈS.

Ecoutez, n'eſt-ce pas là le ſignal que donnoit autrefois Dom Céſar, quand il vouloit entrer?

CÉLIA.

Oui vraiment.

INÈS.

Vous voyez que votre étoile n'eſt pas ſi méchante.

CÉLIA.

Cours vîte, Inès, qu'il ſe cache ici tandis qu'on va le chercher ailleurs. (*Inès ſort & Célia continue.*) Dom Céſar va voir avec quel ſuccès mon adreſſe ſaura le défendre contre tous ſes ennemis.

SCENE VIII.

CÉLIA, INÈS, DOM CESAR, MOSQUITO.

DOM CESAR.

DONNEZ-MOI votre main à baiſer, belle Célia. Je ne crois vivre que depuis le moment où j'ai le bonheur de vous revoir.

MOSQUITO, *à Inès.*

Et moi, que te baiſerai-je ?

CÉLIA.

Soyez le bien venu, Céſar, je ne crois pourtant pas vous offrir un auſſi bon aſyle que je l'avois eſpéré, parce que mon frere eſt arrivé d'hier.

DOM CESAR.

Quoi ! Madame ! votre frere eſt à Madrid.

CÉLIA.

D'hier. Je n'en ai été avertie qu'après le départ de ma lettre, où je vous mandois de revenir, ſans quoi

je

je me ſerois bien gardé de vous faire partir.

DOM CESAR.

N'étoit-il pas à l'armée ?

CÉLIA.

Cela eſt vrai ; mais on l'a inſtruit de votre querelle avec Dom Alonſe & de ſon objet. Il eſt revenu ſur le champ ſans perdre de temps.

DOM CESAR.

En ce cas je ne puis donc plus ſans riſque reſter chez vous.

CÉLIA

Pourquoi Dom Céſar ? oubliez-vous ce que peuvent dans une femme l'eſprit & l'amour. Je vous ai préparé une retraite où vous ſerez parfaitement en ſûreté.

DOM CESAR.

Comment ?

CÉLIA.

Le voici. Cette maiſon a deux étages, l'un haut que j'occupe, & l'autre au-deſſous, eſt loué à ce négociant qui a tant de correſpondances en Italie. Comme elle n'a pas toujours ainſi été partagée, il y a dans

un coin un eſcalier dérobé qui faiſoit la communication des deux étages, quand ils appartenoient au même maître. Cet eſcalier eſt bouché par une cloiſon du côté de l'appartement d'en bas comme de celui-ci; ce qui fait en dedans un vuide aſſez grand. Quand j'ai reçu la lettre de mon frere & que j'ai vu que vous alliez arriver auſſi; dans mon embarras j'ai imaginé de faire pratiquer dans la cloiſon une couliſſe qui ne s'apperçoit en aucune maniere. Par ce moyen vous pourrez reſter ici fort en aſſurance, quand mon frere ne ſera pas au logis, & quand il y ſera, vous vous retirerez derriere la couliſſe. La choſe eſt d'autant plus facile qu'elle donne dans mon cabinet de toilette, où on entre très-rarement & que je tiens toujours fermé.

DOM CESAR.

Non, Madame, je ſens tout le prix de vos bontés, mais je ne puis profiter d'un aſyle qui vous expoſe. Il eſt bien plus ſimple que je retourne d'où je viens. Adieu, Madame, le bonheur de vous avoir vue me dédommage des fatigues d'une ſi longue courſe.

CÉLIA.

Arrêtez, Céſar ; gardez-vous de ſortir, ſi vous ne voulez perdre la vie.

DOM CESAR.

Comment ?

CÉLIA.

Apprenez qu'on eſt allé à votre auberge vous chercher pour vous aſſaſſiner.

DOM CESAR.

Et qui a formé ce complot ?

CÉLIA.

Mon frere avec Dom Juan. C'eſt ici même que je le leur ai entendu dire. (*On frappe à la porte.*)

INÈS

Madame, c'eſt Monſieur lui-même.

CÉLIA.

Ah ! ciel ! pouvez-vous balancer à vous cacher ?

DOM CESAR.

C'eſt par ménagement pour votre honneur, Célia, que je m'y réſous ; mais je n'entends pas reſter long-tems dans ce honteux aſyle.

CÉLIA.

Vas, Inès, leur montrer l'eſcalier, & qu'ils n'en ſortent pas que tout ne ſoit tranquille dans la maiſon. (*Dom Céſar & Moſquito s'en vont avec Inès.*)

SCENE IX.

DOM FELIX, DOM JUAN, CÉLIA, INÈS, UN DOMESTIQUE.

DOM FELIX.

ENFIN me voilà chez moi, retirez-vous, Dom Juan.

DOM JUAN.

Comment ! c'eſt moi qui vous en ai fait ſortir. Vous avez été reconnu & moi non. Je ne vous quitte pas que vous ne ſoyez en ſûreté.

CÉLIA, *à part.*

Puiſque Dom Juan eſt avec lui, ſans doute ils viennent chercher ici Dom Céſar.

DOM FELIX.

A la bonne heure. Hola, quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur ?

DOM FELIX.

Vîte, qu'on ſe dépêche, qu'on enleve d'ici tous les meubles pour les tranſporter là-bas chez ce Cavalier Milanais, tandis que je vais parler à ma ſœur.

DOM JUAN.

Je vais moi-même me mettre à la tête de vos gens & les faire dépêcher.

CÉLIA, *à part.*

Sous prétexte de détendre les meubles, ils vont ſans doute le chercher.

DOM FELIX.

Ma ſœur.

CÉLIA.

Qu'avez-vous, Dom Félix ?

DOM FELIX.

Je ſuis dans un cruel embarras.

CÉLIA, *à part.*

Ils ont appris que Dom Céſar étoit ici.

DOM FELIX.

Dom Juan eſt venu m'enlever pour l'accompagner à la recherche d'un de ſes ennemis. Nous ne l'avons pas trouvé à l'endroit où il venoit d'en ſortir. Nous l'avons attendu aux environs pendant quelque tems, au bout duquel nous avons apperçu un homme qui a paru à Dom Juan être celui qu'il cherchoit. Nous l'avons enveloppé, il s'eſt défendu. Au bruit des épées, la garde eſt accourue; elle eſt arrivée dans le moment où l'étranger tomboit mort aux pieds de Dom Juan; mais dans le tumulte un des archers m'a reconnu, & quoique nous ayons eu le bonheur de nous échapper, je n'en ſuis pas moins expoſé, puiſque l'on ſait qui je ſuis. Il faut donc m'abſenter; mais je ne vous laiſſerai plus, Célia, la liberté de compromettre mon honneur. Ainſi ſuivez-moi à l'inſtant chez mon oncle, à la vigilance duquel je vais vous confier. Je ne partirai pas que je ne vous aie remis entre ſes mains.

CÉLIA.

Dom Félix.

DOM FELIX.

Je ne veux rien entendre.

CÉLIA.

Mais prenez garde que.....

DOM FELIX.

Cela ſera, Célia : les diſcours ſont inutiles.

INÈS, *à Célia.*

Mais en un moment ils ont démeublé toute la maiſon. Que veulent-ils donc faire ? (*On entend le bruit des meubles que l'on déménage : l'on vient enlever les tapiſſeries & tout ce qu'il y a ſur le théatre même, c'eſt-à-dire, dans la chambre où la ſcene ſe paſſe.*)

DOM FELIX.

Célia, marchons, il faut venir ; ſuivez votre maîtreſſe, Inès.

CÉLIA.

Y a-t-il une perſonne au monde plus malheureuſe que moi ?

DOM JUAN.

Il n'y a perſonne ici ; ſortons & fermons la porte ſur nous (5).

(5) On trouvera ce déménagement bien prompt ; mais il faut penſer à trois choſes.

SCENE X.

Le théatre repréſente la nuit (6).

DOM CESAR, MOSQUITO.

(*Ils ouvrent la porte de la Cloiſon.*)

DOM CESAR.

Il eſt déja plus de minuit.

MOSQUITO.

Eſt-ce qu'Inès nous auroit oubliés?

1°. Une maiſon Eſpagnole n'eſt pas meublée comme les nôtres. Les ornemens en ſont plus portatifs, & ils l'étoient bien davantage au tems où cette Comédie a été compoſée. 2°. On étoit forcé de ſe dépêcher, puiſqu'on vouloit prévenir l'arrivée de la Juſtice qui ne pouvoit tarder à accourir enlever Dom Felix. 3°. Il faut ſe prêter un peu au beſoin de l'Auteur & ne pas exiger une vraiſemblance rigoureuſe. Quelque impreſſion que faſſe cette ſcene ſur les lecteurs, il eſt sûr qu'elle eſt extraordinairement théatrale, & que rien n'eſt ſi ſingulier, ni ſi intéreſſant que les ſituations qu'elle va produire.

(6) On doit ſe ſouvenir que Dom Ceſar eſt arrivé vers le ſoir.

DOM CESAR.

Tout le monde eſt couché ici. Ouvres tout-à-fait la porte; avances doucement en écartant un peu la tapiſſerie, & tâches de découvrir ſans qu'on puiſſe te voir, d'où vient tout ce grand bruit que nous avons entendu.

MOSQUITO, *tantôt à droite & à gauche.*

Et où diable eſt-elle, la tapiſſerie?

DOM CESAR.

Appelle Inès.

MOSQUITO.

Inès, ſt, ſt, ſt.

DOM CESAR.

Tais-toi, ils ne te voient ni ne t'entendent.

MOSQUITO.

Si nous ſommes ſeuls, qui pourroit nous voir ou nous entendre? (*Il va dans la chambre en tâtant.*) Par dieu, à mon avis, les Houſards ſont entrés dans la maiſon.

DOM CESAR.

Pourquoi donc?

MOSQUITO.

Eh! c'eſt qu'elle a été pillée.

DOM CESAR.

Que veux-tu dire, extravagant?

MOSQUITO.

Ma foi, l'extravagance ſeroit de ne me pas croire. Venez vous-même, & tâchez de trouver ici ſeulement le bâton d'une chaiſe. Par dieu tout eſt parti, & les meubles, & Célia, & Inès.

DOM CESAR.

Qu'eſt-ce donc que cela veut dire? J'ai bien entendu le tapage, mais je n'ai rien compris de ce que l'on diſoit; il faut qu'il ſoit arrivé ici quelque choſe de bien étrange.

MOSQUITO.

Si du moins on nous avoit laiſſé un pain.

DOM CESAR.

En ſongeant à tout cela, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'eſt de nous en aller au plutôt. Peut-être Dom Félix eſt-il inſtruit de mon arrivée à Madrid, il compte ſe venger de moi, & il n'aura ſi

promptement démeublé ſa maiſon que pour ne pas expoſer ſa fortune aux ſuites de ſa vengeance.

MOSQUITO.

Et par où nous en aller? toutes les portes ſont fermées à double tour.

DOM CESAR.

Par les fenêtres.

MOSQUITO.

Elles ſont grillées.

DOM CESAR.

Je ſaurai m'ouvrir un paſſage. Suis-moi.

SECONDE JOURNÉE.

Pour entendre cet Acte, il faut ſe bien repréſenter la diſpoſition de l'appartement. Il y a une premiere piece qui eſt une ſalle commune où la Scene ſe paſſe. Dans le fond à l'égard de la ſalle, mais ſur le côté à l'égard des ſpectateurs, eſt le cabinet de toilette où donne la Cloiſon, & où les Acteurs ſe trouvent quelquefois. Les ſpectateurs qui ſont cenſés être dans l'endroit où la Scene ſe paſſe, voient à la fois les deux pieces. Au milieu de ſon imperfection le théatre Eſpagnol a conſervé cette vraiſemblance qui aide à l'illuſion & à la régularité, & qu'il eſt bien étonnant que nous n'imitions pas.

SCENE PREMIERE.

CESAR, MOSQUITO.

MOSQUITO.

CETTE maiſon a, ſans doute, été conſtruïte par quelque enchanteur jaloux. Il n'y a ni porte, ni fenêtre, pas

ſeulement de quoi paſſer un couſin (7).

DOM CESAR.

Quand on s'épuiſeroit à imaginer une aventure plus ſinguliere, on n'en viendroit pas à bout, il n'eſt pas poſſible de raſſembler plus de circonſtances étrangeres. Célia me fait venir: dans l'inſtant où elle m'écrit que ſon frere eſt abſent, elle apprend ſon retour: elle conſtruit cette Cloiſon. Son frere arrive: on m'enſevelit malgré moi: en deux heures que j'y ſuis la maiſon ſe trouve abſolument renverſée; on m'y laiſſe, & je ne puis trouver par où ſortir. Une patience plus à l'épreuve que la mienne en ſeroit excédée.

MOSQUITO.

Ah! ce n'eſt pas-là le pis.

DOM CESAR.

Qu'y a-t-il donc de pire, bourreau!

MOSQUITO.

Eh, Monſieur, c'eſt de n'avoir rien

(7) Il y a ici un jeu de mots entre ſon nom & celui d'une eſpece de couſin qui s'appelle aux Indes *Moſquito*.

à manger! Ce reſte de gigot & cette moitié de pain que le haſard nous a fait trouver, ſont déja finis : il faudra bien rendre la place faute de vivres, puiſqu'il n'y a pas pour deux heures de munitions.

DOM CESAR.

J'avois autrefois un paſſe-partout de la maiſon, mais je l'ai rendu à Célia en partant. Qui pouvoit prévoir que j'en aurois un jour beſoin ?

MOSQUITO.

Voilà le point du jour qui commence à paroître, à quoi vous décidez-vous ?

DOM CESAR.

Je ne vois qu'un moyen.

MOSQUITO.

Lequel ?

DOM CESAR.

L'appartement d'ici deſſous eſt occupé par un négociant, je veux me découvrir à lui. Il vaut mieux courir le riſque de cette confiance que de me laiſſer égorger ici, comme c'eſt ſans doute le projet de Dom Felix, autant que j'en puis juger par ſes démarches.

MOSQUITO.

Et comment ferons-nous pour appeller cet étranger ?

DOM CESAR.

Il n'y a qu'à frapper au bas de l'escalier.

MOSQUITO.

Mais si au premier coup il nous prenoit pour des voleurs, & qu'avant que de nous entendre, il allât nous faire assommer à coups de bâton.

DOM CESAR.

Il n'y a point d'autre parti à prendre, je vais l'appeller. (*Au moment où il veut descendre il entend frapper*)

MOSQUITO.

Monsieur, cet étranger appelle avant que nous l'appellions. Il est peut-être enfermé aussi. (*On frappe encore.*)

DOM CESAR.

C'est de dehors qu'on appelle.

MOSQUITO.

Qui seroit-ce ? j'y vais.

DOM CESAR.

Arrête, que veux-tu faire, impertinent ?

MOSQUITO.

Répondre à ces gens-là que nous n'avons pas la clef.

DOM CESAR.

Attends, ce n'eſt pas à nous à répondre.

MOSQUITO.

Laiſſez-moi ſeulement regarder par le trou de la ſerrure.

DOM CESAR.

Regarde.

MOSQUITO *en revenant tout effrayé.*

Ah! Monſieur, nous ſommes perdus.

DOM CESAR.

Quoi! qu'as-tu vu?

MOSQUITO.

C'eſt la Juſtice, Monſieur, qui eſt à la porte.

DOM CESAR.

La Juſtice?

MOSQUITO.

Oui, Monſieur.

DOM CESAR.

Qui auroit jamais ſoupçonné un

Gentilhomme d'être capable de ſe venger ſi lâchement ?

MOSQUITO.

C'eſt Célia, Monſieur, qui vous a vendu. (*On frappe avec un marteau comme pour enfoncer la ſerrure.*)

DOM CESAR.

Vive dieu ! je ne puis ſoupçonner Célia de cette indignité.

MOSQUITO.

Si fait bien moi. Sa fuite ſeule en eſt une preuve convaincante.

DOM CESAR.

Mais ne travaille-t-on pas à faire ſauter la ſerrure ? Que faire ?

MOSQUITO.

Nous confeſſer, Monſieur, il n'y a plus d'autre parti.

DOM CESAR.

A tout haſard, cachons-nous encore & prêtons l'oreille, peut-être ſaurons-nous de quoi il s'agit. (*Ils entrent derriere la Cloiſon & tirent la couliſſe : on enfonce la porte de l'appartement, il entre des Archers, & Octavio, le Marchand logé au-deſſous, arrive.*)

OCTAVIO.

Pourquoi donc enfoncer les portes? j'ai les clefs & je ſuis prêt à vous ouvrir. Que voulez-vous, Meſſieurs? Je demeure ici deſſous & j'accours au bruit que j'ai entendu.

LES ARCHERS.

Nous cherchons un Gentilhomme qui s'appelle Dom Felix de Acugna, qui a tué un homme cette nuit dans la rue.

OCTAVIO.

Il faut feindre ici. Dom Felix de Acugna!

LES ARCHERS.

Lui-même.

OCTAVIO.

Bon! il y a plus de ſix ſemaines qu'il n'eſt plus ici & que j'ai les clefs de l'appartement pour le louer avec une procuration du maître. Vous pouvez juger de la vérité de ce que je dis par l'état où vous le voyez.

LES ARCHERS.

Nous ſommes venus trop tard.

LE GREFFIER.

Que ferons-nous?

LES ARCHERS.

Il faut verbaliſer.

OTANÈS, *entre & dit à Octavio :*

Monſieur, Dom Diego, mon maître, vient ſavoir ſi vous avez des nouvelles de ce paquet qu'il attend.

OCTAVIO.

Butord, ne voyez-vous pas que je ſuis occupé avec ces Meſſieurs. Je vais deſcendre, allez m'attendre dans mon cabinet.

LES ARCHERS.

Nous n'avons rien à faire ici, adieu, Monſieur. (*Les Archers s'en vont.*)

SCENE II.

OCTAVIO, DOM DIEGO, OTANÈS.

DOM DIEGO.

MONSIEUR, je viens de bonne heure, comme vous voyez, ſavoir ſi vous avez reçu hier, d'Italie, la diſpenſe que j'attends pour marier

ma fille avec ſon couſin. En arrivant là-bas, j'ai vu ſortir la juſtice, & je me ſuis dépêché de monter pour venir vous offrir mon ſecours, ſi vous en aviez beſoin.

OCTAVIO.

La diſpenſe eſt arrivée.

DOM DIEGO.

Comment reconnoîtrai-je ce ſervice ?

OCTAVIO.

J'étois ici occupé à en rendre un. J'aidois un gentilhomme inſulté & vengé, à mettre en ſûreté ſa perſonne & ſon honneur. On le pourſuit & j'aſſurois aux Archers qu'il ne demeuroit pas ici.

DOM DIEGO.

Ah ! ce trait me rappelle mes chagrins. Je n'entends point parler d'affaire d'honneur que je ne ſonge à la mort de mon fils. Son aſſaſſin s'eſt dérobé à mes recherches ; mais patience.

OCTAVIO.

Vous n'avez donc pu en rien apprendre encore ?

DOM DIEGO.

Je le découvrirai, fût-il caché au fond des entrailles de la terre; mais briſons ſur ce ſujet, je vous prie.

OCTAVIO.

Je ne vous en parlois que parce que vous paroiſſiez le deſirer; mais puis-je vous demander ce qui attire ici votre attention.

DOM DIEGO.

Je penſe, comme on dit, à faire d'une pierre deux coups. Puiſque voilà la diſpenſe arrivée, le mariage de ma fille ne tardera pas; ma maiſon eſt trop petite pour pouvoir y loger mon gendre; il me ſemble que cet appartement-ci me conviendroit fort parce qu'il eſt beau & tout près de chez moi.

OCTAVIO.

Je ſerois bien flatté qu'il vous convînt; car je puis en diſpoſer.

DOM DIEGO.

Y a-t-il beaucoup de logement?

OCTAVIO.

Je ne puis vous en rien dire, quoique je ſois depuis long-tems dans la

maiſon, c'eſt aujourd'hui la premiere fois que j'entre ici (*Ils parcourent l'appartement.*)

DOM DIEGO.

En vérité, il me plaît on ne peut pas davantage. Je pourrai même abandonner le mien par la ſuite & venir demeurer ici avec mes enfans. Combien veut-on le louer?

OCTAVIO.

Deux mille réales.

DOM DIEGO.

Cela eſt un peu cher; mais n'importe, il me convient, je veux bien n'y pas regarder de ſi près. Je le retiens dès ce moment, j'enverrai ce ſoir chercher les clefs.

OCTAVIO.

Si vous avez deſſein de l'occuper ſi promptement, il vaut bien mieux que je remette les clefs dès-à-préſent à ce domeſtique; car j'ai aujourd'hui à la campagne une affaire qui me tiendra dehors moi & mes gens, toute la journée.

DOM DIEGO.

Soit, volontiers. Vous me faites-là un double plaiſir. (*Ils s'en vont en fermant la porte ſur eux.*)

SCENE III.

DOM CESAR, MOSQUITO.

DOM CESAR.

As-tu entendu?

MOSQUITO.

Un peu.

DOM CESAR.

J'éprouverai donc revers ſur revers, & accidens ſur accidens. Dom Felix tue un homme; il eſt forcé de s'exiler. Il faut qu'en venant chercher les diſpenſes pour hâter le mariage de ſa fille, le pere de ma maîtreſſe s'engoue de l'appartement que mon ennemi laiſſe vacant, qu'il le loue en un moment, qu'il en enleve les clefs auſſi-tôt & pour achever de m'ôter toute reſſource, le Négociant d'ici deſſous s'en va dehors & ne laiſſe perſonne chez lui. O Ciel! quand donc jugeras-tu à propos de mettre une fin à mes ſouffrances?

MOSQUITO.

Monſieur, il me vient une difficulté dans l'eſprit, c'eſt de ſavoir ſi nous ſerons compris dans le bail qui va ſe paſſer. Au reſte, s'il y a ici de quoi ſe déſoler, il y a bien auſſi de quoi ſe conſoler.

DOM CESAR.

Comment?

MOSQUITO.

N'eſt-ce pas un bonheur que jamais Octavio n'ait eu connoiſſance de notre eſcalier, & que ce ne ſoit pas le propriétaire de la maiſon qui loue l'appartement; car il auroit jetté la cloiſon en bas, & adieu notre retraite.

DOM CESAR.

Allons, il ne faut pas ſe laiſſer abattre par l'infortune. Eſſayons ſi nous pourrons nous aider nous-mêmes. (*Il tire ſon épée.*)

MOSQUITO.

Que voulez-vous faire?

DOM CESAR.

Faire ſauter avec mon épée les vis de

de la ſerrure & ſortir d'ici avant que mon ennemi m'en ferme le paſſage. Je ne me diſſimule pas combien il y a de danger pour moi à me montrer dans la rue à l'heure qu'il eſt ; mais je me ſoucie peu de ſurvivre au mariage d'Iſabelle. Quai-je beſoin d'attendre pour voir de mes yeux un malheur auquel je ne pourrai réſiſter ?

MOSQUITO.

Vous avez raiſon. Déclouons la porte.

DOM CESAR.

Je n'ai plus rien à redouter ; mais que vois-je, on ouvre par dehors ?

MOSQUITO.

Vîte à l'eſcalier.

DOM CESAR.

Il le faut bien, ſi c'eſt Dom Diego.

(*Ils ſe cachent.*)

SCENE IV.

BEATRIX, OTANÈS.

BEATRIX.

VOILA donc la maiſon ?

OTANÈS.

Oui.

BEATRIX.

C'étoit bien la peine de ſe tant preſſer pour une pareille baraque. Voilà une porte qui n'a pas le ſens commun ; l'eſcalier eſt tout à rebours ; une, deux, trois ; eh, mais ces poutres-là ſont en nombre impair. Va, cours vîte, Otanès, dis à Monſieur que s'il n'a pas donné le denier-à-dieu, qu'il s'en garde bien à moins que le propriétaire ne s'engage à changer la porte, à tourner l'eſcalier de ce côté-là, & à compléter les poutres.

OTANÈS.

Que le Ciel te confonde avec tes poutres. C'eſt bien-là de quoi il s'agit ; balayes-moi tout cela, mort de

ma vie, voilà ce qu'il y a à faire ici, & laiſſes les ſolives en repos.

BEATRIX.

J'entends une voiture s'arrêter; c'eſt Madame qui arrive.

SCENE V.

ISABELLE, BEATRIX, OTANÈS.

ISABELLE.

MON pere étoit furieuſement preſſé. Il a voulu abſolument déloger ſans retard, & que je vinſſe moi-même la premiere, faire arranger la maiſon.

OTANÈS.

Il a bien ſes raiſons pour cela.

BEATRIX.

Monſieur n'a pas tort de vouloir que tout ſe faſſe par vos ordres; les femmes n'approuvent guere que ce qu'elles ont dirigé. Je gage que ſi j'avois pris ſur moi de faire ici quelques arrangemens, ils vous auroient déplu.

ISABELLE.

La maiſon paroît aſſez bonne.

OTANÈS.

Ceci ſera l'appartement de Dom Juan, juſqu'au moment heureux que l'amour lui promet.

BEATRIX.

Otanès, allez tirer de la voiture le bagage qu'on y a apporté.

ISABELLE.

N'apportez rien ici ce ſoir à mon cabinet de toilette; il eſt inutile de le remplir de meubles.

BEATRIX.

Vous avez raiſon.

ISABELLE.

Que je ſuis triſte.

BEATRIX.

Quoi! un jour où je me préparois à vous faire mon compliment; je vous entends ſoupirer.

ISABELLE.

Hélas! c'eſt que je ſonge au chagrin qui me dévore.

BEATRIX.

Hé quelle peut en être la cauſe?

ISABELLE.

Écoute, Béatrix : Dom Juan.....

SCENE VI.

ISABELLE, BEATRIX, DOM JUAN *qui arrive & qui s'eſt entendu nommer.*

DOM JUAN.

Je ſuis bien heureux d'arriver dans le tems préciſément où mon nom ſort de votre belle bouche.

ISABELLE.

Je ne puis pas trop vous dire ſi c'eſt un bonheur ou un malheur pour vous.

DOM JUAN.

C'eſt un bonheur, ſans doute....

ISABELLE.

Hélas !

DOM JUAN.

Que vous daigniez vous ſouvenir de moi. On ſonge volontiers à ce qu'on aime.

ISABELLE.

On s'occupe quelquefois, & trop, de ce qu'on n'aime pas.

DOM JUAN.

Seroit-ce moi que cette cruelle réflexion regarderoit ?

ISABELLE.

Je ſerois peut-être embarraſſée à vous répondre ; mais j'avois commencé à parler à Béatrix & je vais continuer. Voici ce que je lui diſois : Béatrix, Dom Juan, mon couſin, s'eſt imaginé, ſans doute, que le mariage diſpenſoit des égards & de la complaiſance. Il s'inquiete peu des politeſſes & des marques d'amour. Il a déja oublié que cette paſſion ne ſe nourrit que de ſoins, & que la négligence la tue. Hier je ſuis ſortie pour aller à la promenade, je n'y ai point vu Dom Juan ; j'y ai couru un grand danger ; c'eſt un autre qui m'en a tirée. Je ſuis retournée à la maiſon, point de Dom Juan encore. Je ne ſuis point jalouſe, mais enfin je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même, comment donc me traitera-t-il quand je ſerai ſa femme, s'il me traite déja comme ſi je l'étois ?

DOM JUAN.

Si vous ſaviez la raiſon qui m'a tenu éloigné de vous, vous ne me trouveriez pas ſi coupable ; ces murs même pourroient me juſtifier, s'ils avoient l'uſage de la parole.

ISABELLE.

Pourquoi la prendre, vous, puiſque c'eſt à Béatrix que je parle ?

DOM JUAN.

Vous avez raiſon ; mais c'eſt à Béatrix auſſi que je vais rendre compte de ma conduite. Hier, vers la nuit, allant chercher ma couſine, j'ai vu le meurtrier de Dom Alonſe, & j'ai été le chercher pour lui faire éprouver mon reſſentiment. Je me ſuis fait accompagner de Dom Felix qui demeuroit ici. Une mépriſe funeſte nous a expoſés aux recherches de la Juſtice. Dom Felix a été reconnu & obligé de fuir ; pour moi je n'ai oſé paroître que je n'aye eu la certitude que ces malheureux Alguazils n'avoient pu remettre mon viſage.

BEATRIX.

Voilà donc un procès dont le rapport m'eſt confié. Oh bien, mon

avis eſt que vous vous aimiez tous deux, & j'ordonne que vous ſoyez dorénavant bons amis.

DOM JUAN.

J'obéis avec tranſport.

ISABELLE.

J'en fais autant; c'eſt un grand bien pour moi de vous trouver moins coupable. (*Elle ſort.*)

DOM JUAN. *Il appelle un de ſes Laquais & lui dit :*

Caſtaño, remettez ce que vous ſavez à Béatrix. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

BEATRIX, CASTAÑO.

BEATRIX.

LA libéralité eſt une ſi belle choſe, que quoique ces préſens ne ſoient pas pour moi, ils me font toujours plaiſir. Mais puiſque tout eſt ici ſens deſſus deſſous, mettons cela ici où ma maîtreſſe ſe veut faire un cabinet de toi-

lette. Voyons, Caſtaño, qu'eſt-ce que tu as à me donner?

CASTAÑO.

Il y a mille je ne ſais quoi : je vais les chercher là-bas où ſont les garçons qui les apportent.

BEATRIX.

Tirons ici une table pour les mieux placer. (*On apporte des boîtes couvertes.*)

CASTAÑO.

Voilà des friandiſes de Portugal.

BEATRIX.

Cela doit être excellent.

CASTAÑO.

Voilà ici du chocolat de Guaxaca. Ici, ce ſont des coëffures, des rubans, des gants, des paſtilles, des bourſes, des mules.

BEATRIX.

Comme tout cela ſent bon (8)!

CASTAÑO.

Ici, ce ſont des bijoux.

---

(8) Je ſupprime ici une étrange réflexion du Laquais : je la laiſſe dans l'original, & ne conſeille à perſonne de l'y aller chercher.

BEATRIX.

Tout cela eſt bon, mais il en manque un.

CASTAÑO.

Lequel ?

BEATRIX.

Mais c'eſt une certaine robe qui ait la vertu de me faire ſouvenir de ces nôces-là.

CASTAÑO.

Oh ! oh ! il n'a pas été oublié : c'eſt moi qui n'ai pas voulu l'apporter.

BEATRIX.

Et pourquoi, dis, marouſle ?

CASTAÑO.

Mais on m'a parlé d'un certain Moſquito qui n'eſt plus ici, & qui, dit-on, quand il y étoit, oſoit quelquefois viſiter de près ton fichu. Cela m'a chagriné, & je n'ai pas voulu t'apporter ici une robe dont tu permettrois peut-être à mon rival de fournir la doublure (9).

---

(9) L'Eſpagnol dit bien autre choſe. *Con el te viſtes, y con otro te des nudas.*

BEATRIX.

Parle donc, maraud, eſt-ce toi qui la donnes cette robe?

CASTAÑO.

Non; mais puiſque c'eſt moi qui dois la préſenter, n'en eſt-ce pas aſſez pour avoir le droit d'inſpection ſur l'uſage que tu en pourras faire?

BEATRIX.

Vas, tu te trompes bien dans tes ſoupçons. Je penſe plus à toi en un jour qu'à Moſquito en dix ans. C'eſt un pauvre diable que je plains bien plus que je ne l'aime. Mais que caches-tu-là?

CASTAÑO.

Ce que tu viens de me dire m'a gagné le cœur. Tiens, Béatrix, voilà la robe avec l'aſſortiment complet.

BEATRIX.

Viens, que je t'embraſſe?

CASTAÑO.

Tu n'aimes donc que moi ſeul?

BEATRIX.

Oh! c'eſt trop demander auſſi. Ne te ſuffit-il pas d'être aimé, ſans vouloir l'être ſeul? Mais vas, vas, nous

verrons. Nous voilà du même logis; tout s'arrangera pour le mieux. Pour le préſent va-t-en, il faut que je ferme l'appartement afin que perſonne n'y puiſſe entrer. (*Seule.*) Voilà donc ma robe avec le reſte! Quel dommage que nos maîtreſſes ne puiſſent pas ſe marier une ou deux fois tous les mois! (*Elle s'en va.*)

SCENE VIII.

DOM CESAR, MOSQUITO.

MOSQUITO.

VIVE dieu, je veux ſortir.

DOM CESAR.

Et où veux-tu aller? Arrête.

MOSQUITO.

Laiſſez-moi faire, la porte eſt fermée : on a laiſſé-là des bonbons, & quand ce ſeroit du chicotin, la faim me les feroit trouver excellens.

DOM CESAR.

Au moins ne fais pas de bruit.

MOSQUITO *veut avancer la main & il renverſe un panier. Comme la table eſt poſée contre la Cloiſon, il la renverſe en tirant la couliſſe.*

Comment diable voulez-vous que je faſſe, ſi la chienne de table m'empêche d'ouvrir? Attendez, je tiens un panier; ſi c'étoient les bonbons, mais au diable ſoient les gants. (*Il fait tout rouler.*)

DOM CESAR.

Que fais-tu, malheureux?

MOSQUITO.

Du bruit.

DOM CESAR.

Tu cherches à me perdre?

MOSQUITO.

Eh non, Monſieur, je cherche à manger.

DOM CESAR.

Je te tuerai ſi j'entends la moindre choſe.

MOSQUITO.

Mais mourir de votre main, ou d'inanition, c'eſt à peu près la même choſe.

DOM CESAR.

Que je ſuis malheureux ! il faut que je ſois, malgré moi, témoin de leurs amoureuſes querelles & de leurs racommodemens.

MOSQUITO.

La coquine, qu'elle eſt, je ſuis donc un pauvre diable à ſon compte ?

DOM CESAR.

Ce qu'il faut faire, c'eſt d'attendre le retour de la nuit & alors ſortir à quelque prix que ce ſoit.

MOSQUITO.

Encore ſi vos amis & votre famille étoient prévenus, il y auroit moins de danger, parce qu'ils vous attendroient dans la rue.

DOM CESAR.

Mais, toi qu'on ne connoît pas, tu pourrois bien te haſarder de ſortir au milieu du tumulte que va cauſer ici l'emménagement.

MOSQUITO.

Volontiers, pour trouver à boire, il n'y a rien que je ne haſarde.

DOM CESAR.

Tu ſortiras & iras avertir quelqu'un que je te nommerai.

MOSQUITO.

Cela n'eſt pas ſans danger; mais enfin je veux bien faire quelque choſe pour vous. Il me vient dans l'idée de me déguiſer pour qu'il y ait moins de riſque. Je vais mettre la robe de Béatrix. Allons, aidez-moi à ma toilette.

DOM CESAR.

Voilà qu'on ouvre.

MOSQUITO.

Faiſons des proviſions. (*Il rentre derriere la Cloiſon avec le chocolat & la robe.*)

SCENE IX.

ISABELLE, BEATRIX.

BEATRIX.

De ma vie je n'ai rien vu de ſi beau ni de ſi bien rangé que tous ces paniers.

ISABELLE.

Il faut les voir de peur que Dom Juan ne croie que je mépriſe ſes pré-

ſens ; mais quel déſordre eſt-cela ?

BEATRIX.

Il faut qu'il y ait ici quelque eſprit folet.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce donc qui eſt venu arranger ſi bien tous ces paniers ?

BEATRIX.

Perſonne n'a pu entrer, Madame, j'ai toujours eu la clef dans ma poche.

ISABELLE.

C'eſt donc votre faute ; vous aurez ſi mal-adroitement placé les choſes, que tout ſera tombé.

BEATRIX.

Comment cela ſe pourroit-il ?

ISABELLE.

Et crois-tu que ſi quelqu'un s'étoit haſardé d'entrer, on ſe ſeroit contenté de déranger ?

BEATRIX.

Ah ! mon Dieu. Auſſi n'eſt-ce pas à cela qu'on s'en eſt tenu ? Que je ſuis malheureuſe !

ISABELLE.

Eſt-ce que tu vois quelque choſe qui manque ?

BEATRIX.

Ma robe, Madame, ma pauvre robe que je n'ai pas encore miſe.

ISABELLE.

Quelle robe ?

BEATRIX.

Eh ! celle que m'a donnée Dom Juan.

SCENE X.

ISABELLE, BEATRIX, DOM DIEGO, OTANÈS,

DOM DIEGO.

QUEL bruit eſt-ce donc que j'entends ?

BEATRIX.

Et le mantelet auſſi.

ISABELLE.

Béatrix a rangé ici tous les préſens

que Dom Juan m'a faits. Voilà l'état dans lequel nous les avons trouvés, & il y manque une robe à elle.

BEATRIX.

Oui, Monſieur, & une robe toute neuve que je n'ai pas miſe.

DOM DIEGO.

Il arrive toujours de ces accidens-là, quand on déménage. Il faut ramaſſer & ſerrer tout cela dans ton appartement, ma fille, & t'y retirer. Il eſt déja tard, & Dom Juan aura le tems demain de recevoir tes remercimens.

ISABELLE.

Je vous obéis, mon pere. Emportez cela, vous autres. Béatrix venez me déshabiller. (*Elle s'en va.*)

SCENE XI.

DOM DIEGO, OTANÈS.

OTANÈS.

Il y a eu tant de monde ici aujourd'hui, qu'il n'eſt pas bien ſurprenant qu'il s'y trouve quelque choſe d'égaré.

DOM DIEGO.

A-t-on eu ſoin d'emménager l'appartement de Dom Juan?

OTANÈS.

On n'y a rien épargné.

DOM DIEGO.

Vas voir s'il n'y manque rien. Qu'on y allume des bougies parce que voilà la nuit venue. Ma joie ſeroit parfaite dans un jour comme celui-ci, ſi mon pauvre fils pouvoit en jouir. Encore ſi j'avois pu me venger du traître qui lui a ôté la vie; mais la fortune n'a pas voulu que je puſſe goûter tant de plaiſirs à la fois. Qui entre?

SCENE XII.

CÉLIA *voilée*, DOM DIEGO.

CÉLIA.

MONSIEUR, s'il eſt vrai qu'il ſuffiſe d'être gentilhomme pour prendre la protection d'une femme infortunée, ſecourez-moi, j'embraſſe vos genoux & j'implore votre pitié au nom de ce que vous avez de plus cher. J'ai le malheur d'être liée à un homme cruel que les ſoupçons & la jalouſie tourmentent ſans ceſſe. Il me ſuit, il y va de ma vie qu'il ne puiſſe me reconnoître.

DOM DIEGO

Il me ſuffit, Madame, de vous voir dans la douleur pour deſirer de vous être utile. Je vais au devant de votre jaloux, je tâcherai de l'arrêter & de le perſuader par des raiſons; & s'il refuſe de s'y rendre, mon épée ſaura bien lui fermer le paſſage. Attendez-moi ici; mais ne ſortez pas de la chambre. J'ai une fille dont l'ap-

parrement eſt ici à côté, & j'ai mes raiſons pour ne lui pas laiſſer ſoupçonner qu'il puiſſe y avoir encore aujourd'hui de ſi funeſtes mariages.

SCENE XIII.

CÉLIA, *ſeule.*

Tout va bien juſqu'à préſent. Sois-moi favorable, amour; ſi pourtant l'amour peut diſpoſer de la fortune & des événemens. Approchons de la Cloiſon. (*Elle cherche la porte du cabinet de toilette.*)

SCENE XIV.

Il fait nuit. C'eſt la ſeconde nuit qui ſe paſſe pendant la durée de cette piece.

CÉLIA (*Elle eſt dans la ſalle.*) CESAR, MOSQUITO. *Ils ouvrent la couliſſe; ce dernier eſt habillé en femme.*

DOM CESAR.

Voici le meilleur moment pour ſortir. La nuit commence, & tu pourras t'échapper ſans être vu. Pour moi je vais reſter ici juſqu'à ton retour, diſpoſé à tout braver.

MOSQUITO.

Dieu veuille me conduire. Ainſi ſoit-il.

DOM CESAR.

Le ſignal que tu me donneras, Moſquito, quand tu ſeras dans la rue avec ton monde, ſera de tirer un coup de piſtolet, afin que je ſorte en ce moment.

MOSQUITO.

Le grand point, c'eſt que je ſorte, moi. (*Dom Céſar ſe retire derriere la couliſſe, Célia paſſe dans le cabinet de toilette, & Moſquito dans la ſalle.*)

CÉLIA.

Quel eſt ce ſpectre qui s'avance de mon côté?

MOSQUITO, *en entrevoyant Célia.*

N'eſt-ce pas un fantôme qui vient à moi?

CÉLIA.

Je ne puis appeller Céſar qu'il ne ſoit parti. (*Elle ſe cache dans un coin.*)

MOSQUITO, *reſte au milieu de la chambre.*

Il ne m'a pas vu, car il ne me dit rien.

CÉLIA.

S'il pouvoir s'en aller.

MOSQUITO.

Si je pouvois trouver la porte.

SCENE XV.

CÉLIA, MOSQUITO, DOM DIEGO.

DOM DIEGO, *à Mosquito, qu'il prend pour Célia, parce qu'il l'a trouvé dans la salle.*)

MADAME, vous pouvez sortir sans inquiétude; il n'y a absolument rien dans la rue qui puisse vous inquiéter.

MOSQUITO.

Cela est bien heureux.

DOM DIEGO.

Vous pouvez sortir par cette porte ou par celle-là, toutes sont également sûres pour vous.

MOSQUITO.

Je m'en apperçois. Assurément, s'il y a des anges ridés, ce vieillard est mon ange gardien.

DOM DIEGO.

Suivez-moi, j'aurai l'honneur de vous

accompagner juſqu'où vous le ſouhaiterez.

MOSQUITO.

Bien volontiers.

DOM DIEGO.

La pauvre femme ! elle oſe à peine parler. (*Il lui donne la main & ils s'en vont.*)

SCENE XVI.

CÉLIA, DOM CESAR.

CÉLIA.

CES importuns-là ſont enfin partis, ſans que j'aie pu entendre un mot de ce qu'ils ont dit. Cherchons la Cloiſon à préſent que je ſuis libre. Dom Céſar, Monſieur.

DOM CESAR, *il ouvre.*

Qu'as-tu à revenir, Moſquito ?

CÉLIA.

Ce n'eſt point Moſquito.

DOM CESAR,

Eh qui donc ?

CÉLIA.

Ne vous troublez-point, je ſuis Célia.

DOM CESAR.

Célia!

CÉLIA.

Et quelle autre pourroit avoir aſſez d'amour pour ſe haſarder comme je le fais? J'ai été forcée de vous laiſſer enfermé cette nuit. J'ai envoyé ce matin Inès vous apporter un paſſe-partout; mais elle a trouvée la garde ici. Elle eſt revenue immédiatement après, & la maiſon étoit louée à votre plus cruel ennemi, elle n'a oſé entrer. Pour moi, vous voyant dans un ſi grand péril, malgré la vigilance avec laquelle on m'obſerve, je me ſuis échappée. J'ai trouvé moyen d'engager Dom Diego, lui-même, à m'introduire juſqu'ici. Je ne puis m'arrêter; mais voilà le paſſe-partout, vous ſortirez quand vous croirez pouvoir le faire. Adieu, Céſar, renfermez-vous, que Dom Diego à ſon retour ne ſoupçonne rien.

DOM CESAR

Attendez, écoutez, Madame.

CÉLIA.

Cela ne ſe peut pas, on vient avec de la lumiere, cachez-vous bien.

DOM CESAR.

Ah! Célia, que ne vous dois-je pas! & que ne puis-je eſſayer de m'acquitter par l'offre de mon cœur.

(*Il s'enferme.*)

SCENE XVII.

DOM DIEGO, DOM JUAN, OTANÈS *avec de la lumiere*, CÉLIA *qui ſe retire & ſe cache dans un coin du cabinet de toilette. Les autres ſont dans la ſalle.*

DOM DIEGO.

ENFIN, elle n'a pas voulu que j'allaſſe plus loin que la premiere rue.

DOM JUAN.

Combien il arrive de choſes étranges dans la vie.

CÉLIA.

Je ne veux point parler à Dom Diego qu'il ne ſoit ſeul.

DOM DIEGO, *à Otanès.*

Porte cette lumiere à l'appartement de Dom Juan. (*A Dom Juan.*) Vous êtes chez vous, Monſieur, je vous laiſſe ſans façon. (*Il s'en va.*)

CÉLIA.

Comment, Dom Diego ſe retire ſans ſonger à ce qu'il m'a promis. Sans doute, qu'en revenant me chercher, & ne me trouvant pas, il aura cru que je m'en étois allée ſans l'attendre.

DOM JUAN.

Il faut me retirer de bonne heure, de peur qu'Iſabelle ne ſe plaigne encore.

CÉLIA.

Si Dom Juan m'apperçoit, le pis aller ſeroit de lui avouer tout, de peur qu'on ne vienne à me chaſſer d'ici au milieu de la nuit.

UN LAQUAIS.

Monſieur, on vous demande.

DOM JUAN.

A cette heure ! faites entrer.

LE LAQUAIS.

Entrez, Monſieur.

SCENE XVIII.

DOM JUAN, DOM FELIX,

DOM FELIX.

J'AI à vous parler ſeul.

CÉLIA, *en ſe retirant.*

Ciel ! ç'eſt mon frere.

DOM JUAN, *au Laquais.*

Sortez & laiſſez la bougie ſur la table.

CÉLIA.

Dans quel étrange embarras je me trouve. Je crains également de ſortir & de reſter. Cachons-nous encore juſqu'à ce que Dom Félix ſoit parti.

DOM JUAN.

Nous voilà ſeuls, parlez.

DOM FELIX.

Je ne ſais ſi j'en aurai la force.

DOM JUAN.

Vous êtes bien ému ; entrons dans le cabinet où il y a des ſieges. (*Il montre le cabinet où eſt Célia.*)

CÉLIA.

Je ſuis morte, s'il entre.

DOM FELIX.

Je n'ai pas le tems, écoutez-moi, je ſerai court. Dom Juan, l'état où eſt cette maiſon prouve aſſez la vivacité de notre amitié. Vous m'êtes venu chercher hier, je vous cherche aujourd'hui, & quelque honteux que je ſois de venir ſi-tôt exiger le paiement du ſervice que j'ai eu le bonheur de vous rendre.....

DOM JUAN.

Point de préliminaires. Que voulez-vous ?

DOM FELIX.

Une grace que j'ai droit d'attendre de votre nobleſſe & de votre généroſité.

DOM JUAN.

Quelle eſt-elle ?

DOM FELIX.

Que ſi enfin vous êtes parvenu à déterrer ce miſérable Dom Ceſar, cet aſſaſſin de votre couſin, vous ne preniez perſonne que moi pour participer à votre vengeance.

DOM JUAN.

Eh c'eſt ce que je vous aurois ſupplié de m'accorder.

DOM FELIX.

Je ſuis aujourd'hui plus intéreſſé que vous à le pourſuivre.

DOM JUAN.

Que vous eſt-il donc arrivé de ſi preſſant pour vous forcer de vous expoſer dans les rues à l'heure qu'il eſt?

DOM FELIX.

Hélas! un Gentilhomme peut-il ſe réſoudre à mettre ſa honte au jour!

DOM JUAN.

Sa honte, Dom Félix!

DOM FELIX.

Oui.

DOM JUAN.

Je douterai de votre amitié ſi vous ne parlez pas plus clairement.

DOM FELIX.

Il faut bien que je m'ouvre à vous, encore que ma fierté en murmure.

DOM JUAN.

Parlez donc.

DOM FELIX.

J'ai pour mon malheur une ſœur, & je n'ai point de plus cruelle ennemie de mon repos & de ma gloire. C'eſt elle qui eſt cauſe de mon retour précipité de l'armée; vous me l'avez vu tirer d'ici aujourd'hui, & remettre dans une maiſon sûre : elle en eſt ſortie pour aller rendre viſite à une de ſes amies. Comme elle ne revenoit pas, on a été chez cette amie. Ma ſœur en étoit ſortie déguiſée, ſous prétexte, a-t-elle dit, d'avoir à me parler dans ma retraite, & elle n'a pas voulu être ſuivie de peur de m'expoſer. Vous demanderez quel rapport cela a-t-il avec Dom Ceſar? Le voici, c'eſt que c'eſt pour ma ſœur qu'il s'eſt battu avec votre couſin, & comme il eſt arrivé d'hier, & que ma ſœur diſparoît d'aujourd'hui, il eſt clair que c'eſt lui qui l'enleve. Vous voyez quel motif j'ai de vouloir contribuer à vo-

tre vengeance. Adieu, après l'aveu que je viens de vous faire, je ne puis ſoutenir vos regards. Je voudrois pouvoir, dans l'humiliation où je me vois, me dérober à moi-même. Donnez-moi des nouvelles dès que vous en aurez. Adieu.

DOM JUAN.

Attendez, je ne vous laiſſe pas aller ſeul. Holà, vous autres, qu'on ferme cette porte, & que perſonne n'entre ici juſqu'à mon retour.

CÉLIA.

O Ciel! a-t-on jamais vu un enchaînement de diſgraces plus complet! Que vais-je devenir?

SCENE XIX.

ISABELLE, BEATRIX, *en déshabillé*, CÉLIA.

ISABELLE.

QUE dis-tu, Beatrix?

BEATRIX.

Ce que vous avez entendu.

ISABELLE.

Quoi! à l'heure qu'il eſt, Dom Juan vient de ſortir d'ici?

BEATRIX.

Oui, Madame.

CÉLIA, *qui ne les a pas vues.*

Comment me dérober à tant de ſujets d'appréhenſion? mais, que vois-je?

ISABELLE, *en l'appercevant.*

Ah! mon dieu! qui eſt-là!

BEATRIX.

Qu'avez vous? Qui vous effraie?

ISABELLE, *allant à Célia.*

Qui êtes-vous?

CÉLIA.

Une femme malheureuſe.

ISABELLE.

Que cherchez-vous ici?

CÉLIA.

Un homme qui n'eſt pas moins infortuné.

ISABELLE.

Dévoilez-vous.

CÉLIA.

C'eſt ce que je ne ferai pas.

BEATRIX, *en criant.*

Ah! Madame, c'eſt ſans doute.....

ISABELLE.

Ne fais pas tant de bruit.

BEATRIX.

La voleuſe de robes. (*Célia s'échappe par la porte de la ſalle qui donne dehors.*)

ISABELLE.

Elle fuit & m'échappe.

BEATRIX.

Madame, ne la ſuivez pas ſans appeller du monde.

ISABELLE.

Prends cette lumiere & ſuis-moi. Eſt-ce que la jalouſie eſt timide? (*Elles ſortent à la ſuite de Célia.*)

SCENE XX.

DOM CESAR, *ſeul.*

A préſent que tout eſt en repos ici, il faut ſortir & tâcher de réparer les chagrins que j'ai cauſés à Célia. (*Il tâte.*) Voilà la porte : hélas! Iſabelle; la cruelle ! elle jouit paiſiblement de ſes amours ! (*Iſabelle veut ouvrir la porte.*)

DOM JUAN *ſe préſente.*

Qui va-là?

DOM CESAR.

Quel malheur!

DOM JUAN.

Qui êtes-vous?

DOM CÉSAR.

Un homme.

DOM JUAN.

Et quel homme peut être ici à cette heure ?

DOM CESAR.

C'eſt un homme qui ſortira ſans que perſonne le connoiſſe, quand le monde entier voudroit s'y oppoſer.

DOM JUAN.

Cela pourroit être ſi je n'y étois pas.

(*On voit accourir Célia ſuivie d'Iſabelle qui veut lui ôter ſon voile.*)

ISABELLE.

Je vous connoîtrai.

CÉLIA.

Cela ne ſera pas.

ISABELLE & DOM JUAN.

Nous allons voir.

CÉLIA & DOM CESAR.

Voyons.

(*Célia éteint la lumiere que porte Iſabelle, Dom Juan & Ceſar mettent l'épée à la main & ſe battent.*)

BEATRIX.

O ciel ! des épées.

DOM CESAR.

Voilà toute la maiſon en rumeur, regagnons notre aſyle.

ISABELLE.

Des lumieres; au ſecours.

CÉLIA, *qui a entendu Ceſar.*

Laiſſez-moi retirer avec vous.

DOM JUAN.

Tu m'échappes, mais tu ne ſortiras pas. (*Il ſe place devant la porte de la ſalle.*)

ISABELLE.

Je vais garder la porte.

DOM JUAN.

Des lumieres donc.

ISABELLE.

Quoi! perſonne n'entend?

(*Ceſar & Célia entrent derriere la Cloiſon & tirent la couliſſe. On apporte des lumieres, on cherche ſans rien trouver, & Dom Juan & Iſabelle ſe retirent dans la plus grande ſurpriſe.*)

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM CESAR *ſort de derriere la Cloiſon en tenant dans ſes bras* CÉLIA *évanouie.*

DOM CESAR.

Il faut malgré moi en courir le riſque. Toutes les calomnies auxquelles ſa retraite ici l'expoſe, ſont encore moins redoutables que ſa mort qui eſt infaillible ſi on tarde à la ſecourir ; voyons à prendre un parti. Je ne puis appeller pour qu'on vienne en prendre ſoin ; la laiſſer auſſi ſeule expirer, ſeroit une indignité, ſur-tout après qu'elle a eu le courage de ſe compromettre ainſi pour moi. Je ne vois que Beatrix à qui je puiſſe m'ouvrir. Elle avoit été touchée, ou de mon amour, ou de mes libéralités. Elle la

féra peut-être revenir ; car enfin les femmes ſont toujours compatiſſantes, & rien ne les ſoulage plus dans leurs maux que l'aſſiſtance d'une perſonne de leur ſexe. Je vais à tout haſard la chercher & me découvrir à elle. Pardonnez, belle Célia, c'eſt pour vous procurer du ſecours que je vous quitte. Je reviens à l'inſtant. (*Il ſort & Célia revient à elle.*)

CÉLIA.

Ah, malheureuſe ! j'oſe à peine reſpirer. Céſar, ſi par occaſion..... Mais que vois-je ! me voilà dans ce cabinet & j'y ſuis ſeule ! perſonne ne m'écoute & ne me répond ! Céſar, Céſar ; il eſt parti, cela eſt ſûr. Ah ! lâche, ingrat, tu as préféré ta conſervation à la mienne. Que vais-je devenir, ô ciel ! Toutes les idées ſe confondent dans mon eſprit. Me fierai-je à Iſabelle ? mais elle eſt jalouſe de moi. Parlerai-je à Dom Juan ? mais il prend à cœur la vengeance de Dom Felix. Le ſeul de la maiſon à qui je puiſſe m'ouvrir, ſeroit Dom Diego. Il eſt gentilhomme, il a le cœur grand ; il faut lui dire tout. Si ce n'eſt pas un parti agréable, c'eſt le

moins dangereux ; mais on ouvre, Dom Juan & Iſabelle viennent ici. Allons, que ce tombeau m'engloutiſſe encore une fois. Hélas ! je ne m'attendois guere en le conſtruiſant à me voir obligée de m'y renfermer moi-même (10). (*Elle ſe retire derriere la Cloiſon.*)

SCENE II.

ISABELLE, BEATRIX, DOM JUAN, CASTAÑO, *chacun d'un côté.*

ISABELLE, *à Beatrix.*

VOYEZ ſi mon pere eſt habillé. Que j'ai de chagrins !

DOM JUAN, *à ſon Valet.*

Vas voir ſi Dom Diego eſt levé ; je ne ſais où j'en ſuis.

(10) L'Eſpagnol porte : Je me ſuis moi-même conſtruit ma priſon comme les vers-à-ſoie.

BEATRIX.

On entend marcher dans ſon appartement.

CASTAÑO.

Monſieur, il y a du monde chez lui.

ISABELLE.

Je veux lui raconter ce que j'ai vu.

DOM JUAN.

Sans l'inſtruire de ce qui s'eſt paſſé, je lui demanderai la permiſſion de....

ISABELLE.

Quoi! c'eſt vous, Dom Juan?

DOM JUAN.

C'eſt donc vous auſſi, Madame?

ISABELLE.

Vous le voyez.

DOM JUAN.

Ce fantôme de la nuit vous tient toujours bien au cœur.....

ISABELLE.

Cette Dame voilée vous eſt donc bien chere....

DOM JUAN.

Pour vous éveiller ſi matin.

ISABELLE.

Pour vous enhardir à me parler ainſi.

DOM JUAN.

Je dis ce que j'ai vu.

ISABELLE.

Je parle ſur le rapport de mes yeux.

DOM JUAN.

Ce ne ſont pas des chimeres.

ISABELLE.

C'eſt la vérité pure.

DOM JUAN.

Nous verrons.

ISABELLE.

Vous me feriez perdre le jugement, Dom Juan, avec cette audace.

DOM JUAN.

Nous le perdrions donc tous deux?

ISABELLE.

Eh bien, puiſque nous ſommes ici tous raſſemblés & que nous avons ſeuls été témoins de la ſcene de cette nuit, parlons avec un peu de patience.

DOM JUAN.

Comment en parler avec patience?

La tête m'en tourne d'y penſer ſeulement.

ISABELLE.

Qu'avez-vous vu ?

DOM JUAN.

J'ai vu un homme ſortir d'ici & ouvrir la porte avec une clef.

ISABELLE.

Si vous faiſiez un peu d'uſage de votre raiſon, ne ſentiriez-vous pas qu'il eſt impoſſible que ce ſoit de moi qu'il ait reçu cette clef? Ne ſeroit-il pas bien plus naturel de ſoupçonner que c'eſt un voleur, un de ces hommes qui ſavent pénétrer partout ?

DOM JUAN.

Il étoit brave, Madame, & des voleurs ne le ſont pas.

ISABELLE.

Le déſeſpoir donne du courage. Il étoit d'autant plus ſimple de penſer que c'étoit un filou, qu'en effet, on a hier volé ici, à moins que vous ne croyez que celui qui a emporté la robe de Beatrix fût mon amant. Vos ſoupçons & vos griefs devroient vous faire rougir de honte; mais moi.....

DOM JUAN

Qu'avez-vous à me reprocher ?

ISABELLE.

J'ai vu une femme cachée dans votre appartement.

DOM JUAN.

Quelle pitoyable récrimination ! Quoi ! vous pouvez imaginer que j'aurois choisi la premiere nuit, que je passe chez vous, pour y faire venir une maîtresse ?

ISABELLE.

Vous avez bien eu la hardiesse de sortir au milieu de la nuit pour courir je ne sais où.

DOM JUAN.

Je vous passe ces deux griefs ; mais ne sentez-vous pas que l'un détruit l'autre ? Si j'avois eu ma maîtresse dans ma chambre, qu'aurois-je été chercher dehors ? Cela seul ne vous prouve-t-il pas évidemment que ma sortie n'est pas une infidélité, & que la femme, quelle qu'elle soit, que vous avez trouvée ici, n'est pas ma maîtresse ?

ISABELLE.

Vous affectez d'avoir contre moi les mêmes griefs que j'ai contre vous, & cela pour accréditer vos plaintes en affoibliſſant les miennes.

DOM JUAN.

Ah, ingrate! il y a une grande différence. C'eſt la paſſion qui vous fait parler, & moi c'eſt l'honneur.

ISABELLE.

Je ſais bien que je ne ſais ce que c'eſt que votre homme.

DOM JUAN.

Je n'ai rien dit que de vrai.

ISABELLE.

Vos vérités ſont d'une autre nature que les miennes.

DOM JUAN.

Je ſuis ſûr d'avoir rencontré ici un homme.

ISABELLE.

Je ſuis certaine d'y avoir trouvé une femme cachée.

SCENE III.

DOM DIEGO, *les mêmes.*

DOM DIEGO.

QU'AVEZ-VOUS donc?

ISABELLE & DOM JUAN.

Rien, Monsieur.

DOM DIEGO.

Quoi! déja levés tous les deux! Dom Juan, vous avez été mal couché apparemment, voilà la cause de votre diligence.

DOM JUAN.

(*Bas.*) Dissimulons mes chagrins. (*Haut.*) Il est difficile de dormir quand on aime.

ISABELLE.

S'il n'y avoit pas un peu d'indécence, j'en dirois bien autant.

DOM JUAN.

La perfide!

ISABELLE.

L'infidele!

DOM DIEGO.

L'excuſe eſt fort bonne. Allons, afin pourtant que vous ne vous en ſerviez plus, me voilà prêt de bon matin à faire uſage de cette diſpenſe en vertu de laquelle vous pourrez vous marier ſur le champ, ſans attendre la publication des bancs.

DOM JUAN.

Je ne ſais comment reconnoître tous les bienfaits dont vous m'accablez; mais je crois qu'il ſuffit d'avoir obtenu une diſpenſe pour la parenté. Il n'eſt pas beſoin d'en demander pour le tems.

ISABELLE.

Pour moi, Monſieur, vous me ferez plaiſir de ne rien preſſer.

DOM DIEGO.

Si vous le voulez tous deux, il faudra bien y conſentir; mais, par ma foi, ce n'étoit pas la peine de me lever ſi matin pour entendre une priere auſſi déplacée. Si vous ne voulez pas vous marier aujourd'hui, peut-être moi ne le voudrois-je pas demain.

DOM JUAN.

DOM JUAN,

Pour moi, Monſieur, je ſerai toujours diſpoſé.....

ISABELLE.

Hélas! que va-t-il dire?

DOM JUAN.

A regarder comme un grand honneur l'alliance de ma couſine; le délai que je demande, n'a d'autres motifs que des embarras dont je ſuis bien aiſe d'être quitte avant que de me marier.

DOM DIEGO.

Je m'en doute bien; car s'il y en avoit quelqu'autre vous ne me l'auriez pas dit & je n'aurais pas été homme à l'écouter. (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Le beau perſonnage que vous venez de jouer!

DOM JUAN.

Le vôtre n'a pas été beaucoup plus agréable.

ISABELLE.

J'ai du moins caché une partie de mes inquiétudes.

DOM JUAN.

Pour moi je n'ai pas l'art de diſſimuler mes chagrins, & juſqu'à ce que je ſache qui étoit l'homme de tantôt, je ne me marierai point. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

ISABELLE, BEATRIX,

ISABELLE.

O Ciel! pourras-tu trouver une punition égale à une pareille audace? je ſuis au déſeſpoir.

BEATRIX.

Allons, Madame, tant de ſenſibilité eſt quelquefois funeſte.

ISABELLE.

Je ſuffoque de douleur & de rage.

BEATRIX.

Entrez dans ce cabinet, mettez-vous à votre toilette. Voilà l'heure d'aller à la meſſe.

ISABELLE.

Dans l'état où je ſuis, que m'importe ma toilette? j'irai comme je me trouve. Donne-moi ce mantelet (11).

BEATRIX.

Je viens de le nettoyer.

ISABELLE.

Arrange-le moi, prends le tien & appelle Otanès. A-t-on jamais vu une fille plus infortunée que je le ſuis? me voir expoſée à de pareils ſoupçons! Hélas! qui donc en ſera exempté? Un homme caché dans ma maiſon! D'où peut lui venir une pareille idée? (*Elle s'aſſied, couverte de ſon mantelet, le dos tourné vers la porte.*)

---

(11) Ce que je rends par mantelet, n'en eſt pas préciſément un : c'eſt plutôt un voile d'étoffe épaiſſe dont les femmes Eſpagnoles ſe couvrent quand elles ſortent ſans être habillées, & qui les enveloppe depuis la tête juſqu'aux pieds.

SCENE V.

DOM CESAR, ISABELLE.

DOM CESAR.

Je n'ai pu trouver moyen de parler à Beatrix; mais c'eſt un aſſez grand bonheur de n'être apperçu de perſonne; pourvu encore que l'on n'ait pas non plus découvert Célia qui eſt reſtée ici. (*A Iſabelle qu'il ne voit que par derriere & qu'il prend pour Célia.*) Eh bien, mon cher cœur, comment vous trouvez-vous ?

ISABELLE, *en ſe retournant.*

Qui oſe me parler ainſi ?

DOM CESAR.

Moi.

ISABELLE.

Vous, Dom Céſar!

DOM CESAR.

Quelle rencontre !

ISABELLE.

Vous, chez moi!

DOM CESAR.

Que devenir?

ISABELLE.

Vous, dans mon appartement!

DOM CESAR.

Où ſuis-je?

ISABELLE.

Répondez.

DOM CESAR.

Madame, je vous l'avoue. A votre aſpect tout mon ſang s'eſt glacé.. Je ne ſuis en état ni de vous parler ni de vous entendre.

ISABELLE.

Quoi! vous vous cachiez hier après m'avoir ſauvé la vie, & vous vous préſentez ici ouvertement, dans un inſtant où votre vue m'aſſaſſine. C'en eſt trop, Céſar, que cherchez-vous ici? Je ſuis mariée, vous n'avez plus d'eſpoir à nourrir. Venez-vous pour vous venger? Ce ſeroit de votre part un nouveau crime. Quel eſt votre deſſein? Parlez.

DOM CESAR.

Comment répondre? que lui dire? ſans doute Célia ne l'a pas vue, elle

ſera revenue de ſon évanouiſſement & ſe ſera cachée ici près. Elle va m'écouter avec attention. Que mon ſort eſt cruel !

ISABELLE.

Je vous attends.

DOM CESAR.

Que puis-je vous dire, Madame, ſinon que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, que toutes les diſgraces imaginables s'accumulent ſur ma tête, que dans ma poſition la vie & la mort ſont preſque indifférentes, que cette maiſon renferme l'objet que j'ai ſi long-tems adoré & que j'ai perdu.....

ISABELLE.

N'allez-pas plus loin, Céſar ; dites-moi ſeulement ſi c'eſt vous qui êtes venu ici cette nuit pour m'ôter la vie ?

DOM CESAR.

Non.

ISABELLE.

Eh bien, je vais donc vous la ſauver pour la ſeconde fois ; ſortez d'ici. Si mon pere ou mon couſin, que je regarde déja comme mon mari, vous

appercevoient, je ſerois bien forcée de leur apprendre qui vous êtes.

DOM CESAR.

Sa bonté même eſt encore un nouveau malheur.

ISABELLE.

Retirez-vous avant que perſonne arrive.

DOM CESAR.

Qui imaginera jamais que je réſiſte à vos prieres dans une pareille circonſtance ? (*A part.*) Mais je ne puis abandonner Célia dans un ſi grand péril.

SCENE VI.

ISABELLE, DOM CESAR, BEATRIX.

BEATRIX, *toute troublée.*

AH ! Madame, voilà bien le reſte.

ISABELLE.

Que viens-tu m'apprendre ? Eſt-ce encore un nouveau malheur ?

BEATRIX.

Il y a là-bas une querelle devant la porte, & au milieu du tumulte on diſtingue la voix de.....

ISABELLE.

De qui ?

BEATRIX.

De Dom Juan. Il diſpute contre un homme qu'il a rencontré dans la rue.

DOM CESAR.

Voilà donc une augmentation d'embarras.

ISABELLE.

Ah, malheureuſe ! s'il faut qu'il voie ſortir Céſar d'ici, ſes ſoupçons deviendront des vérités. Dire qu'il eſt venu ici ſans ma participation, on ne le croira pas. Perſonne n'imaginera qu'il ait eu la hardieſſe de venir dans la maiſon de ſon plus mortel ennemi, ſans avoir des motifs ſuffiſans pour l'y attirer, & des motifs on n'en ſuppoſera qu'aux dépens de mon honneur.

DOM CESAR.

Il faut me ſacrifier, Madame, laiſſez-moi ſortir.

ISABELLE.

Vous me perdez, Monſieur. Riſquons mon honneur pour le ſauver. Beatrix, mene-le dans ta chambre.

DOM CESAR.

Je ſerois encore plus ſûrement ici.

ISABELLE.

Comment ? cette ſalle eſt commune.

DOM CESAR.

Si je découvre le ſecret de la Cloiſon, comment Célia pourra-t-elle ſe ſauver ? Puiſqu'elle n'eſt pas compromiſe ici, il vaut mieux me taire & me retirer ailleurs.

BEATRIX.

On monte déja.

ISABELLE.

Qu'attendez-vous, Dom Céſar ? Au nom de mon honneur, cachez-vous.

DOM CESAR.

Il n'y a que les ménagemens que je vous doisq ui puiſſent m'y réſoudre. (*Il ſuit Beatrix.*)

SCENE VII.

ISABELLE, DOM JUAN, CASTAÑO, OTANÈS, *qui tiennent* MOSQUITO *par le collet.*

DOM JUAN *aux Laquais.*

TRAINEZ-MOI ce coquin-là dans l'appartement ici à côté, juſqu'à ce qu'il nous apprenne où eſt ſon maître.

MOSQUITO.

Je prends le Ciel à témoin que vous entreprenez ſur les droits de la Juſtice. Et depuis quand arrête-t-on ainſi d'honnêtes gens ſans archers & ſans décrets?

ISABELLE.

Que veut-il dire?

MOSQUITO.

Voilà deux Alguaſils, Madame, qui entendent bien peu leur métier. Ce ne ſont pas des bourrades, vraiment, qu'ils m'ont données, mais de bons coups d'épée ſans que je ſache pourquoi.

ISABELLE.

Je n'en vois que trop la cauſe ; c'eſt le valet de Dom César. Quand ſon maître eſt entré ici, il ſera reſté dans la rue & ils l'auront reconnu.

DOM JUAN.

Je vais vous conter tout. Ce maraud-là eſt le valet de Dom César.

ISABELLE.

Je ne me trompe pas.

DOM JUAN.

Il paſſoit dans la rue en regardant cette maiſon, en la meſurant des yeux. Sans doute que César étant à Madrid & ſachant que je le cherche, aura envoyé découvrir mon logement pour me dreſſer quelques embûches. Voilà pourquoi je veux que ce valet me diſe où eſt ſon maître.

ISABELLE.

Je ſuis morte s'il le dit.

DOM JUAN.

Il a été juſqu'ici à l'épreuve des menaces & des promeſſes ; mais je le ferai parler par force. Il faut qu'il s'attende à mourir, où bien il me dira où eſt ſon maître.

MOSQUITO, *à part.*

Je le leur aurois déja dit s'ils ne m'avoient amené dans un endroit où il peut m'entendre.

DOM JUAN.

Eh bien veux-tu le dire ?

MOSQUITO.

Eh, oui, Monſieur, je vous le dirai.

ISABELLE.

C'eſt fait de moi s'il le déclare.

MOSQUITO.

Il n'eſt pas loin d'ici.

ISABELLE.

Il va parler.

DOM JUAN.

Allons dépêche.

MOSQUITO.

Je l'ai laiſſé en Portugal fort content de ſon ſéjour.

DOM JUAN.

Tu es un impoſteur. Je ſais qu'il eſt à Madrid caché ; je ſais qu'il a Célia avec lui. Butord, comment penſes-tu me dérober ſa marche ? Mais je ſonge que j'ai promis à Dom Fe-

lix de ne rien faire ſans l'avertir. Ainſi il faut l'informer du bonheur que j'ai eu de rencontrer ce valet & de m'en aſſurer. J'y cours ; mais en attendant il faut renfermer ici ce maraud de maniere qu'il ne puiſſe en ſortir, ni parler à perſonne.

ISABELLE.

Faſſe le ciel qu'il puiſſe s'abſenter, afin que j'aie le tems de faire échapper Dom Céſar. Vous ſerez obéi en tout, Dom Juan.

DOM JUAN.

Laiſſez-le ſeul ici, vous autres, & gardez ſoigneuſement la porte au dehors.

CASTAÑO.

Nous n'en bougerons, Monſieur, nous aurons ſoin que perſonne n'entre & que ce compere-là ne puiſſe ſortir.

DOM JUAN.

Si tu refuſes encore, à mon retour, de dire la vérité, tu es mort. Songes à ce que tu dois faire. Conſultes-toi toi-même, & ſois ſûr qu'il faut ici ſacrifier ton ſecret ou ta vie. (*Ils s'en vont & ferment la porte.*)

SCENE VIII.

MOSQUITO, CÉLIA.

MOSQUITO, *ſeul.*

Il faut ſacrifier ton ſecret ou ta vie. Conſultes-toi toi-même. Cela n'eſt pas doux, non de par tous les diables. Mais de quoi eſt-ce que je m'embarraſſe ? Cette priſon où je ſuis eſt la même où mon maître a trouvé un aſyle. Il y eſt à attendre le fruit des peines que je me ſuis données pour le mettre en état d'en ſortir. Il faut l'appeller. (*Il frappe ſur la Cloiſon.*) Eh, Monſieur, vous pouvez ſortir ſans inquiétude, je ſuis ſeul ici.

CÉLIA *voilée, ſort par la Couliſſe.*

Il faut bien ouvrir pour empêcher cet imbécille de continuer à frapper, & puis je ne ſais plus où j'en ſuis.

MOSQUITO.

Monſieur, eh qu'avez-vous donc fait ? Avez-vous auſſi trouvé une robe pour vous déguiſer ? C'eſt très-bien

fait. Il y a ici un vieux Gentilhomme qui conduit les Dames hors de chez lui avec une politeſſe admirable : il ne leur touche ſeulement pas la main. Mais badinage à part, ſavez-vous ce qui ſe paſſe ?

CÉLIA.

Parle ?

MOSQUITO.

Qu'entends-je ?

CÉLIA.

Qu'as-tu ?

MOSQUITO.

Quoi ! auriez vous auſſi trouvé une voix à vous approprier ? Je vous ai laiſſé baſſe & je vous retrouve deſſus. Mais comment êtes-vous avec Mademoiſelle Iſabelle ?

CÉLIA.

Tais-toi, tu me fais mourir.

MOSQUITO.

Vive dieu ! c'eſt une femme, cela. J'ai entendu cent fois faire le conte d'une Religieuſe en qui il ſe fit un jour une étrange métamorphoſe, & qui pour avoir ſauté un foſſé, ſe trouva Moine parfait de Moineſſe qu'elle étoit. Mais qu'un Cavalier ſe ſoit

changé en femme, c'eſt ce que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais ouï dire.

CÉLIA.

Tais-toi, maraut, ſi tu ne veux pas que je t'étrangle.

MOSQUITO.

Quoi ! c'eſt vous, Madame Célia?

CÉLIA.

Oui, moi-même.

MOSQUITO.

Et par quelle aventure ?

CÉLIA.

Par une ſuite de mon horrible deſtinée, qui m'a conduite ici pour compromettre mon honneur & ma vie en faveur du plus traître de tous les hommes. J'ai ſauvé Ceſar, & le lâche par reconnoiſſance m'a perdue. Il m'a laiſſé dans la ſituation affreuſe où il me ſavoit pour entretenir Iſabelle de ſa paſſion. Je lui ai entendu dire que c'étoit ſon amour pour elle qui l'avoit attiré ici. Je voulois ſortir quand on t'a conduit ici avec tant de fracas, & j'ai tâché d'étouffer ma rage & ma jalouſie juſqu'au moment où tu as frappé.

MOSQUITO.

Et mon Maître ?

CÉLIA.

Il eſt ſans doute aux pieds d'Iſabelle ; il ſe plaint à elle.....

MOSQUITO.

De quoi ?

CÉLIA.

De ſon mariage : mais puiſque de façon ou d'autre il faut périr, je vais publier hautement la vérité. Je veux inſtruire Dom Juan & Iſabelle, & alors Ceſar verra.....

MOSQUITO.

A ce moment la jalouſie ſeule vous parle, mais l'amour aura ſon tour.

CÉLIA.

Et toi, comment es-tu venu ici ?

MOSQUITO.

Je ſuis ſorti ce matin déguiſé : j'ai été chez Dom Rodrigue, ami & parent de Dom Ceſar, pour l'avertir de venir protéger ſa ſortie. Il m'avoit dit de paſſer devant la maiſon pour la lui enſeigner, & afin qu'on ne nous vît pas enſemble, il étoit convenu de ne venir qu'après moi : mais au moment

où j'étois à l'attendre devant la porte, Dom Juan eſt rentré; il m'a reconnu; il m'a tout d'un coup jetté dans l'allée, d'où ſes domeſtiques & lui m'ont traîné ici. Je croyois rencontrer mon maître, mais j'ai trouvé mieux que je ne penſois.

CÉLIA.

Eh! qu'allons-nous devenir ici nous deux?

MOSQUITO.

Je n'en ſais ma foi rien.

CÉLIA.

Avant que mon frere arrive, je veux frapper à cette porte & me découvrir une bonne fois à Iſabelle, puiſque Dom Diego n'y eſt pas. Mais ſa fille eſt noble, elle aura ſans doûte le cœur compatiſſant.

MOSQUITO.

Il n'en faut pas douter. (*Célia va frapper à la porte.*)

BEATRIX, *répond au travers.*

Mon pauvre Moſquito, je ne ſaurois t'ouvrir; dieu m'eſt témoin de l'envie que j'en ai; mais ce que je puis

t'assurer, c'est que Dom Cesar qui est actuellement dans une chambre en grande conversation avec ma maîtresse, est bien décidé à ne pas s'en aller sans toi.

MOSQUITO, *à Célia.*

C'est là Beatrix, la Suivante d'Isabelle.

CÉLIA.

Est-il donc décidé, ô ciel! que je ne verrai, ni n'entendrai rien dans cette affreuse maison, qui ne me déchire le cœur?

MOSQUITO.

Ma chere Beatrix, vois, tâches, si tu peux, de m'ouvrir, tu ne t'en repentiras pas.

BEATRIX.

Je t'ai déja dit que cela m'étoit impossible. Il m'en coûte beaucoup de te voir dans un si terrible embarras, & je voudrois bien du moins pouvoir en pleurer.

MOSQUITO.

Coquine, je le crois bien. Je suis un pauvre diable pour qui tu as bien plus de pitié que d'amour.

BEATRIX.

Recommande-toi à dieu, mon enfant; voilà Dom Juan, le voilà qui rentre avec ſon ami.

CÉLIA.

Ciel! c'eſt mon frere!

MOSQUITO.

Madame, le meilleur eſt de vous cacher; nous prolongerons du moins notre vie de quelques inſtans, juſqu'à ce qu'ils ayent découvert notre retraite.

CÉLIA.

Tu as raiſon, mais je chancelle. Ah Dieu! me voilà tombée!

MOSQUITO, *qui s'eſt déja jetté dans la Cloiſon.*

Ma foi je vais fermer la couliſſe, puiſque vous n'arrivez pas à tems. (*Il la ferme.*)

CÉLIA.

Ah! ſcélérat!

SCENE IX.

CÉLIA *qui s'eſt relevée*, DOM JUAN, DOM FELIX.

DOM JUAN.

OUI, mon ami, je le tiens ici ſous la clef.

DOM FELIX.

Bon, fermez la porte en dedans, reſtons ſeuls avec lui. Il faut qu'il meure où qu'il parle.

DOM JUAN, *croyant parler à Moſquito.*

Vous voyez, mon Cavalier, dans quelle extrémité vous vous trouvez; mais, que vois-je? Une Dame voilée où j'ai laiſſé un coquin de valet.

DOM FELIX.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit enfermé de maniere à ne pouvoir ſortir?

DOM JUAN.

Cela eſt vrai.

DOM FELIX.

Vous voyez pourtant qu'il n'en eſt rien.

DOM JUAN.

Mais j'avois la clef dans ma poche, & mes gens étoient dehors ; ils n'en ont pas bougé.

DOM FELIX.

Il faut une bonne fois nous éclaircir de ce que cela ſignifie. Voyez qui eſt cette femme, moi je vais veiller ſur la porte, crainte de ſurpriſe.

DOM JUAN.

Madame, quoique le premier devoir d'un Gentilhomme ſoit de reſpecter votre ſexe, la néceſſité impoſe d'autres loix.

CÉLIA.

Que veut-il dire ?

DOM JUAN.

Il faut abſolument que je vous connoiſſe, que je ſache comment vous vous trouvez ici, quel eſt votre deſſein, ce qu'eſt devenu un valet que j'ai laiſſé ici, par où il eſt diſparu, comment vous avez pu entrer à ſa place ? Dévoilez-vous où je ſerai réduit à employer la violence.

CÉLIA.

Il n'y a pas moyen d'échapper. Arretez, Dom Juan, ſongez que votre rang & le mien, exigent de votre part des ménagemens pour moi. Enviſagez-moi. (*Elle ſe découvre.*)

DOM JUAN.

Qu'ai-je vu ?

CÉLIA

Vous voilà le maître de mon honneur ; tirez-moi du péril où je ſuis. Je ne ſuis venue ici que ſur la confiance que j'ai eue en votre généroſité. Je n'ai rien à vous dire davantage, mon frere eſt ici, je ſuis femme & vous Gentilhomme.

DOM JUAN.

Je ne ſais où j'en ſuis.

DOM FELIX.

Dom Juan change à tout moment de viſage. Quelle peut donc être cette inconnue qui lui cauſe tant de ſurpriſe voilée ou dévoilée.

DOM JUAN.

Que dois-je faire ? Jamais je ne me ſuis vu dans un pareil embarras. Célia implore ma protection, Dom

Felix attend mon ſecours. L'un & l'autre me confie ſa vie ou ſon honneur.

DOM FELIX.

La vue de cette Dame paroît vous jetter dans une grande perplexité.

DOM JUAN.

Si grande qu'il n'eſt pas poſſible de l'imaginer.

DOM FELIX.

Ne puis-je aider à vous en tirer?

DOM JUAN.

Je ne puis vous confier ce qui la cauſe.

DOM FELIX.

N'êtes-vous pas mon ami?

DOM JUAN.

Sans contredit.

DOM FELIX.

Ne ſuis-je pas Gentilhomme?

DOM JUAN.

Cela eſt vrai.

DOM FELIX.

Ouvrez-vous donc à moi.

CÉLIA, *à Dom Juan.*

Dom Juan, ſouvenez-vous que.....

DOM DIEGO.

DOM DIEGO, *qu'on entend en dehors.*

Ouvrez, Dom Juan, c'eſt moi.

DOM JUAN.

Voilà Dom Diego.

DOM DIEGO.

Ouvrez donc.

DOM JUAN.

Il voudra ſavoir qui eſt cette Dame. Si Iſabelle l'apperçoit, elle triomphera & ſoutiendra ce qu'elle prétend avoir vu. Si je veux la déſabuſer en déclarant qui elle eſt, il faudra recevoir la mort des mains de ſon frere, ou la lui donner. Je manquerai aux loix de l'honneur pour me laver du ſoupçon d'infidélité. Non, perſonne ne la verra. Dom Felix, j'ai intérêt de dérober cette Dame à la vue d'Iſabelle. Ne laiſſez deviner à perſonne qu'elle eſt dans ce cabinet. Entrez-là, Madame.

CÉLIA.

O ciel! prends pitié de moi! (*Il la conduit dans le cabinet de toilette.*)

DOM FELIX.

Souhaitez-vous que je m'y renferme avec elle?

DOM JUAN.

Ah-dieu, gardez-vous-en bien.

DOM DIEGO.

Vous n'ouvrirez donc pas?

DOM JUAN.

J'y vais. (*Il ouvre.*)

SCENE X.

DOM FELIX, DOM JUAN, DOM DIEGO, *avec des Laquais.*

DOM DIEGO.

QU'EST-CE donc que vous avez, Dom Juan? Pourquoi toutes ces incertitudes & ces discours sans suite avant que de m'ouvrir. Où est ce valet?

DOM JUAN.

Il faut, Monsieur, qu'il se soit enfui avec une fausse clef.

DOM DIEGO.

Vous cherchez à me dépayser de peur de m'inquiéter. Vous avez tort. Il n'y a personne à qui vous puissiez vous ouvrir avec plus d'assurance. Ex-

cuſez, Monſieur, ſi je parle ainſi devant vous, quoique je ſois inſtruit de l'amitié qui vous unit tous deux.

DOM FELIX.

Je ſuis bien loin de le trouver mauvais; mais, croyez-moi, Monſieur, j'ai autant de deſir que vous, de trouver Dom Ceſar.

DOM DIEGO.

Eh bien, inſtruiſez-moi de ce que vous avez appris; car il eſt inutile de prétendre me cacher ce valet.

DOM JUAN.

Je vous donne ma parole d'honneur que quand je ſuis entré ici pour le chercher, il n'y étoit plus.

DOM DIEGO.

Comment a-t-il pu ſortir, s'il eſt vrai que les gens ne ſe ſoient pas écartés de la porte? Aliez voir, vous autres, s'il n'auroit pas pénétré dans la maiſon par-là; & nous, viſitons par ici. (*Il veut entrer dans le cabinet.*)

DOM FELIX.

Arrêtez.

DOM JUAN.

Prenez garde.

SCENE XI.

Les mêmes, ISABELLE, & BEATRIX,

ISABELLE.

ENFIN, il n'a donc pas encore pu ſortir?

BEATRIX.

Non, tous les gens ſont à la porte armés & ſur leurs gardes.

ISABELLE.

Veuille le Ciel qu'il puiſſe ſe tirer de ce danger; je ne me ſens pas de frayeur. Hélas! ſi l'innocence eſt ſi timide, combien doit donc l'être le crime?

DOM DIEGO.

Vive-dieu! je vais vous donner l'exemple de le chercher.

DOM JUAN.

Bien volontiers; mais certainement il n'y a rien ici. Viſitons toute la maiſon.

ISABELLE.

Viſiter la maiſon! Je ſuis perdue; ils ont ſans doute appris quelque choſe, je vais m'en éclaircir. Mon pere, qu'avez-vous donc?

DOM DIEGO.

Que venez-vous faire ici?

ISABELLE.

Voir ce qui vous occupe.

DOM DIEGO.

Nous cherchons un homme.

ISABELLE.

Ah Ciel!

DOM DIEGO.

On affecte de m'écarter de cette chambre; mais je veux la voir.

DOM JUAN.

Vous n'entrerez pas ici.

DOM DIEGO.

Vous tâchez de m'abuſer, pour parvenir à vous venger ſans moi; mais vive-dieu! il n'en ſera pas ainſi. Que vois-je?

CÉLIA, *ſe montre.*

La plus infortunée, la plus à plaindre de toutes les femmes.

DOM FELIX.

Je meurs d'envie de la connoître.

DOM DIEGO, *à Dom Juan.*

Sur mon honneur, Monſieur, ma maiſon méritoit plus d'égards. Quoi! vous ne rougiſſez pas d'introduire une coureuſe de cette eſpece dans l'appartement de ma fille? Madrid n'eſt-il donc pas aſſez grand.....

DOM JUAN.

Moi! Monſieur, ſongez.....

ISABELLE.

Vous voyez, Monſieur, ſi j'ai eu tort tantôt.

DOM JUAN.

Je ne puis ni parler, ni me taire.

ISABELLE.

Ma belle Demoiſelle, il faut lever ce voile; je veux ſavoir qui oſe me faire chez moi un pareil affront.

DOM JUAN.

Sauvons du moins ce dernier coup: non, Madame, vous ne la verrez point.

ISABELLE.

Vous prenez ſon parti.

DOM JUAN.

J'y ſuis obligé.

CÉLIA.

Que je ſuis malheureuſe!

(*On entend crier dans la chambre à côté:*)

Gardez bien cette porte, Otanès, de peur qu'il ne ſorte.

DOM CESAR, *dans la chambre à côté.*

Je ſortirai.

DOM JUAN.

Quel eſt ce bruit qu'on entend dans l'appartement d'Iſabelle?

DOM DIEGO

Comme les contretems ſe ſuccedent!

UN LAQUAIS.

Monſieur, nous avons trouvé l'homme que vous cherchez; il a mis l'épée à la main pour s'ouvrir un paſſage dans la rue.

SCENE XII.

Les mêmes, DOM CESAR *le visage couvert de son manteau & l'épée à la main.*

DOM DIEGO.

DITES-MOI, Dom Juan, est-ce-là le Valet que vous cherchiez?

DOM JUAN.

Non, Monsieur, c'est un autre homme.

CÉLIA.

C'est Dom Cesar. (*En courant à lui.*) Monsieur, défendez votre vie & la mienne.

DOM DIEGO.

O vous! qui compromettez ainsi l'honneur de ma maison, qui êtes-vous?

DOM CESAR.

Je ne le dirai pas.

DOM DIEGO.

Découvrez-vous le visage?

DOM CESAR.

Je m'en garderai bien : je me ferai tuer ſans me découvrir pour défendre cette femme : elle & moi nous ſortirons d'ici, à moins que la mort ne m'en ôte les moyens.

DOM DIEGO.

Quelle femme, dit-il ?

DOM CESAR, *en montrant Célia.*

Celle-ci, car l'autre (*en montrant Iſabelle*) je ne la connois pas & ne ſais qui elle eſt, & ſi cette déclaration ne ſuffit pas pour la juſtifier dans votre eſprit, je les enleverai toutes deux.

DOM DIEGO.

Téméraire ! quoique tu me tranquilliſes en partie, il faut pourtant, pour achever de me raſſurer, que je te connoiſſe.

DOM CESAR.

Ce ne ſera pas aujourd'hui.

DOM JUAN.

Etes-vous aſſez dépourvu de bon ſens, pour croire que ce que nous ſommes de monde ici, nous vous laiſſerons enlever cette Dame, ſans ſa-

voir à quel titre, ni comment vous vous trouvez ici tous deux enſemble?

DOM CESAR.

Je ne ſaurois vous en inſtruire.

DOM FELIX, *en tirant ſon épée.*

Voilà le moyen de le faire parler.

(*On entend un coup de piſtolet.*)

ISABELLE.

On tire! Es-ce encore quelque nouvelle infortune!

DOM CESAR.

C'eſt le ſignal que j'attends.

DOM DIEGO.

Arrêtez tous. Qui que vous ſoyez, je vous engage ma parole de vous protéger & de vous ſervir, ſi vous me tirez enfin de l'incertitude où je ſuis.

DOM CESAR.

Vous m'en donnez votre parole.

DOM DIEGO.

Oui.

DOM CESAR *ſe découvre.*

Je ſuis Dom Ceſar? Quoi! vous reculez à mon aſpect!

DOM DIEGO.

C'eſt l'aſſaſſin de mon fils.

DOM FELIX.

C'eſt le raviſſeur de Célia.

DOM JUAN.

C'eſt le ſéducteur de ma maîtreſſe.

DOM CESAR.

Vous avez tous raiſon, & dans la vérité, cependant, je n'ai offenſé aucun de vous. Si j'ai eu le malheur de tuer Dom Alonſe, je l'ai fait en homme d'honneur, en combattant tête à tête avec lui. Si je me trouve dans la maiſon d'Iſabelle, c'eſt parce que dans le tems que Célia l'occupoit encore, elle m'y a laiſſé enfermé; & ſi je trahis ainſi le ſecret de Célia, c'eſt que peu m'importe qu'on le ſache; je l'épouſe & je vous la préſente; c'eſt elle que vous voyez voilée. Si tout cela ne vous ſuffit pas, je ſortirai malgré tous vos efforts. Le coup de piſtolet que vous venez d'entendre, eſt le ſignal que me donne une troupe d'amis qui m'attendent pour favoriſer ma retraite.

DOM FELIX.

Quand vous n'auriez perſonne, Dom Ceſar, je vous rendrois ce ſervice; je ne dois pas moins à mon beau-frere.

DOM JUAN.

Dom Felix, je ſuis votre ami, mais mon épée eſt à Dom Diego.

DOM DIEGO.

J'ai donné ma parole & je la tiendrai : oublions le paſſé ; mais apprenez-moi où vous vous étiez caché.

MOSQUITO, *ouvrant la couliſſe.*

C'eſt à moi, Monſieur, à vous l'apprendre.

DOM DIEGO.

Que vois-je ?

BEATRIX.

Ah ! coquin, c'eſt toi qui as volé ma robe.

MOSQUITO.

Cela eſt vrai, mais tu as de quoi la racheter.

FIN.

SE DÉFIER
DES APPARENCES,

En Eſpagnol,

NUNCA LO PEOR ES CIERTO,

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON
DE LA BARCA.

PERSONNAGES.

Dom CARLOS.

Dom JUAN.

LÉONOR.

Dom DIÉGO.

DONA BÉATRIX, *ſœur de Dom Juan*

Dom PÉDRO, *pere de Léonor.*

FABIO, *Valet de Dom Carlos.*

INÈS, *Suivante de Béatrix.*

La Scene eſt à Valence.

SE DÉFIER DES APPARENCES.

PREMIERE JOURNÉE.

Le Théatre repréſente un appartement dans une auberge.

SCENE PREMIERE.

DOM CARLOS, FABIO, *en habits de voyage.*

DOM CARLOS.

As-tu rendu la lettre?

FABIO.

Oui, Monſieur; il a montré en la

liſant beaucoup de joie, & il ſera dans un moment à cette auberge.

DOM CARLOS.

Et Léonor, eſt-elle déja levée.

FABIO.

Son appartement n'eſt pas encore ouvert.

DOM CARLOS.

Frappes-y; je veux lui communiquer les précautions que je ſonge à prendre pour mettre en ſûreté ſa vie & ſon honneur, bien plus par égards pour ce que je me dois à moi-même, que par ménagement pour elle. Frappe, il eſt tems de l'éveiller.

SCENE II.

LÉONOR, DOM CARLOS, FABIO.

LÉONOR.

Vous parlez de m'éveiller, il faudroit donc pour cela que mes yeux connuſſent le ſommeil. Mais, hélas!

dans la ſituation affreuſe où je me trouve, le repos n'eſt pas fait pour moi. Que ſouhaitez-vous?

DOM CARLOS.

Je veux vous inſtruire des meſures que je prends pour ſauver du moins mon honneur, puiſqu'il faut renoncer à mon amour.

LÉONOR.

Quelles qu'elles ſoient, vous me verrez m'y prêter avec la plus grande docilité, dès qu'elles vous conviendront: quoique vous agiſſiez ici par ſimple généroſité, & que vous ayez la cruauté de me déclarer que votre tendreſſe eſt évanouie, cependant vos deſirs ſeront toujours la regle des miens. A quoi vous décidez-vous?

DOM CARLOS.

Ah! ingrate! que je ſerois touché de cette réſignation, ſi elle n'étoit pas forcée!

LÉONOR.

Un préjugé tourmente ſans ceſſe celui qui en eſt atteint, ſur-tout quand il ne fait aucun effort pour le combattre.

DOM CARLOS.

N'eſſayez pas de vous juſtifier, Léonor, vous n'y réuſſiriez pas.

LÉONOR.

Accordez-moi une grace, c'eſt la derniere que j'exigerai de vous au nom de mon funeſte amour.

DOM CARLOS.

Quelle eſt-elle?

LÉONOR.

Ecoutez-moi, quand vous devriez ne me pas croire après m'avoir entendue.

DOM CARLOS.

Avec cette reſtriction j'y ſuis prêt, parlez.

LÉONOR.

Je ne vous demande que de l'attention.

DOM CARLOS.

Fabio.

FABIO.

Monſieur.

DOM CARLOS.

Si ce gentilhomme que tu as été avertir, arrive, entre avant lui pour l'annoncer, afin que Léonor ait le

tems de ſe retirer. (*A Léonor.*) Eh bien! parlez, Madame.

LÉONOR.

Vous ſavez, Dom Carlos, de quel ſang je ſors; vous avez été témoin de la conſidération dont jouiſſent mon pere & mes parens. Vous n'ignorez pas que par moi-même je n'ai pas dégénéré malgré l'excès de l'infortune qui me pourſuit. Ce qu'il vous en a coûté pour obtenir de moi un regard, devroit vous diſpoſer à juger favorablement de mon cœur. C'eſt vous qui m'avez ſéduite : vous m'avez arraché de l'état heureux & paiſible où je vivois : vos ſoins m'ont fait connoître l'amour. Quel amour, juſte ciel, qui cauſe aujourd'hui mes larmes & ma perte! Pour prix de ce que vous m'avez coûté, je ne demande de vous que d'approfondir un fait que je ne comprends pas moi-même. Je vous ſupplie, au nom de ce que vous avez de plus cher, de vous informer de ce que pouvoit être cet homme que vous avez rencontré chez moi cette nuit funeſte, à laquelle j'aurois voulu ne pas ſurvivre, & vous avez l'inhumanité de le refuſer. C'eſt donc préciſé-

ment, cruel, pour vous assurer le droit de me condamner, en m'ôtant jusqu'à la possibilité de justifier mon innocence. Votre sang-froid est à l'épreuve de mes larmes & de mes sermens. Invariablement attaché à ce que vous avez vu, ou cru voir.....

SCENE III.

LÉONOR, DOM CARLOS, FABIO.

FABIO.

VOILA ce Monsieur que vous attendiez.

DOM CARLOS *à Léonor.*

Entrez là dedans, je ne veux pas qu'il vous voie encore.

LÉONOR.

Quoi! mon malheur se montre jusques dans les plus petites circonstances! il m'enleve jusqu'à la légere consolation de vous ouvrir mon cœur.

DOM CARLOS.

Hélas! c'est bien en vain que vous

faites tant d'efforts pour vous disculper.

FABIO.

Hâtez-vous, Madame, si vous ne voulez pas qu'il vous voie.

DOM CARLOS *à Léonor.*

Vas l'introduire. (*A Léonor.*) Prêtez l'oreille, Madame, à la confidence que je vais lui faire.

LÉONOR, *en s'en allant dans la chambre du fond.*

Que ma destinée est cruelle!

DOM CARLOS.

La mienne n'est pas plus heureuse.

S.CENE IV.

DOM JUAN, DOM CARLOS.

DOM JUAN.

AH! mon cher cousin!

DOM CARLOS.

Embrassez-moi.

DOM JUAN.

Je ne le devrois pas, mais le plaiſir de vous voir l'emporte ſur le reſſentiment que je ſerois en droit de vous marquer. Quoi ! vous êtes à Valence & vous n'êtes pas deſcendu chez moi ; c'eſt bleſſer l'amitié & les liens du ſang qui nous uniſſent.

DOM CARLOS.

Je ſuis ſenſible, autant que je dois, au motif qui vous dicte ces reproches obligeans ; mais j'ai une ſi bonne excuſe que j'obtiendrai bientôt mon pardon. Comment vous portez-vous ?

DOM JUAN.

A merveilles.

DOM CARLOS.

Et ma couſine votre ſœur ?

DOM JUAN.

Très-bien auſſi ; mais laiſſons-là les complimens qui ne vont pas à des gens comme nous. Quelle affaire vous attire ici, mon ami ? Qu'y a-t-il de nouveau à la cour ?

DOM CARLOS.

Hélas ! je ne connois que mes malheurs ! C'eſt en vain que je veux me

dérober à l'aſtre malin ſous lequel je ſuis né ; quelque part que je me trouve, ſon influence m'y ſuit.

DOM JUAN.

Vous m'inſpirez un violent deſir d'être inſtruit de ce qui peut vous occaſionner une douleur ſi vive.

DOM CARLOS.

Cette fatalité qui s'acharne ſur moi m'a fait voir, mon cher Dom Juan, une beauté charmante. La voir, l'aimer, brûler pour elle, n'ont été pour moi qu'un moment. Elle m'a fait éprouver à ſon ſervice tout ce que les préliminaires du bonheur en amour, ont de pénible & d'agréable. J'ai ſoupiré conſtamment, j'ai eſſuyé des rigueurs ſans me plaindre, j'ai reçu des faveurs avec tranſport, j'ai éprouvé les déchiremens de la jalouſie ; car voilà, comme vous ſavez, les quatre périodes de cette paſſion. Chez nous autres hommes, la fierté de l'objet même la fait naître, le deſir l'augmente, les faveurs la nourriſſent & la jalouſie la tue (1). J'étois une

(1) J'ai laiſſé une grande partie de ce récit pour donner une idée de la maniere dont les

nuit avec elle, dans la chambre d'un valet où elle s'étoit rendue. Tout d'un coup nous entendîmes du bruit. Elle me quitta craignant, ou feignant de craindre que ce ne fût ſon pere. Je la ſuivois ſans bruit, quand j'apperçus un homme, le viſage couvert, qui ſortoit de ſon appartement & la ſuivoit de même. Qui va-là, m'écriai-je? Un curieux, me répondit-on. Je ne répliquai qu'en tirant l'épée. J'eus le bonheur de percer mon adverſaire, il tomba ſans connoiſſance; mais il m'avoit porté au cœur une atteinte encore plus mortelle. Vous croyez peut-être, Dom Juan, qu'en me retirant ici; je n'ai pas d'autre objet que de me ſouſtraire aux recherches de la Juſtice; mais vous êtes

---

compoſent les Comiques Eſpagnols Il eſt bien plus long encore dans l'original, plus plein de petites circonſtances & peut-être même d'idées plus fauſſes que celles que l'on vient de voir. Mais je le répete, cela ne fait pas de tort aux ſituations dont la beauté & l'abondance font, comme je l'ai dit, le grand mérite du théatre Eſpagnol avec la nobleſſe des ſentimens. Pour le goût dans les expreſſions, ils ne s'en piquent point.

dans

dans l'erreur. Cet accident tragique n'eſt que le commencement de mes infortunes. Au bruit des épées les femmes de Léonor pouſſerent des cris. Son pere s'éveilla. Je me trouvai tout d'un coup avec mon ennemi mort à mes pieds d'un côté, ma maîtreſſe évanouie de l'autre, & près d'être enveloppé par les gens de ce vieux Gentilhomme qui les animoit à ſe ſaiſir de moi. Dans ce moment mon infidele recouvra ſes ſens; elle embraſſa mes genoux & me ſupplia de la défendre. Que nous ſommes foibles, mon cher ami, près d'une beauté en larmes. Je ne pus me réſoudre à l'abandonner quoique le cœur me ſaignât du cruel affront qu'elle venoit de me faire. Suivez-moi, lui dis-je, & alors redoublant de vigueur je m'ouvris un paſſage & je gagnai avec elle un aſyle ſûr, d'où je me ſuis ſecrétement rendu ici; j'ai appris depuis, que mon rival étoit un Gentilhomme étranger qui ſuivoit la cour pour un procès & qu'il n'étoit pas mort; mais je n'en ſuis pas moins obligé de me ſouſtraire à tous les yeux. J'ai amené Léonor avec moi, je ne la quitterai point qu'elle ne ſoit en ſûreté, quelques raiſons que j'aie

de la haïr ; mais après lui avoir aſſuré un aſyle je ne veux plus la revoir jamais. Il m'en coûtera ; car l'amour vit encore dans mon cœur malgré le ſouvenir de ſa perfidie ; mais je ſaurai lui impoſer ſilence. Voyez, mon cher ami, à lui trouver une retraite, ſoit dans une maiſon particuliere, ſoit dans un couvent, ſoit même à la campagne. Je dépoſerai entre vos mains pour ſa ſubſiſtance, le peu que j'ai pu ſauver de mon bien. Pour moi mon épée me ſuffit. J'irai ſervir le Roi en Italie, & la ſeule grace que je demande au Ciel, c'eſt que la premiere balle qui ſera tirée m'arrache la vie, pour mettre fin au déſeſpoir où me jette un amour qui ſurvit à mon outrage.

DOM JUAN.

Tous ces événemens ſont ſi ſinguliers que l'imagination même n'en pourroit feindre de plus intéreſſans ; mais puiſque le paſſé ne ſauroit ſe réparer, il faut pourvoir au préſent. Un couvent ſeroit la retraite la plus ſûre & la plus commode pour elle ; mais elle ſeroit coûteuſe. Qu'elle vienne chez moi, je penſe que.....

DOM CARLOS.

Non, je ſuis pénétré de reconnoiſſance de cette offre, mais je ne puis l'accepter. Il faudroit inſtruire ma couſine de tout, & je veux lui épargner l'inquiétude qui ſeroit le fruit de cette confidence. D'ailleurs, ce ſeroit manquer d'égards pour elle que de dépoſer ma maîtreſſe dans ſa maiſon. Quoique Léonor par ſa naiſſance ne lui ſoit pas inférieure, des aventures comme la ſienne en terniſſent bien l'éclat.

DOM JUAN

Il me vient une idée qui conciliera tout. Ma ſœur vient de perdre une femme-de-chambre, & ne l'a pas encore remplacée; j'ai une Dame que je ſuis prêt d'épouſer, à qui je puis tout confier. Je l'engagerai à préſenter Léonor à ma ſœur & à répondre d'elle; quoique ce ſoit avec peine que je la voie réduite à cet état, elle y trouvera cependant ſa ſûreté, & en particulier, j'aurai ſoin qu'on ait pour elle les égards que.....

LÉONOR *ſe montre.*

C'eſt à moi, Monſieur, à répon-

dre. Oui, Monſieur; fille-de-chambre, eſclave, tout ce que vous voudrez, s'il étoit poſſible que j'éprouvaſſe quelque conſolation dans le monde, ce ſeroit de penſer que j'appartiens à une main amie de Dom Carlos. J'embraſſe vos genoux pour obtenir cette faveur. Vous êtes inſtruit de mon malheur; mais n'en concevez pas une idée déſavantageuſe de mes mœurs. Que ce jour ſoit le dernier de mes jours, ſi j'ai jamais donné le moindre conſentement à l'audace de cet homme, dont Carlos vous a raconté l'hiſtoire & le châtiment.

DOM JUAN.

Votre beauté, Madame, & votre eſprit, vous donnent des droits ſur tous les cœurs. C'eſt moins pour mon ami que pour vous-même, que je prétends vous obliger; je vais prévenir la Dame dont j'ai parlé: dans deux minutes je ſuis à vous avec la lettre dont vous avez beſoin. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LÉONOR, DOM CARLOS.

LÉONOR.

Eh bien, Dom Carlos, tout réuſſit comme vous le deſirez, vous ne me verrez plus. Daignez par commiſération du moins, au moment où je vais vous quitter pour jamais.....

DOM CARLOS.

Au nom de Dieu, Madame, n'ajoutez point à mes tourmens. Ce n'eſt que loin de votre vue qu'il me ſera permis de penſer que je vous aime. Cependant, que voulez-vous de moi?

LÉONOR.

Jurez-moi que ſi jamais vous avez des preuves de mon innocence, vous accomplirez la parole que vous m'avez donnée.

DOM CARLOS.

Non-ſeulement je ſouhaite d'être déſabuſé, cruelle, mais pour l'être, je donnerois mon ſang & ma vie : com-

ment puis je me laiſſer attendrir à ce point ? Perfide, n'eſt-ce pas vous chez qui j'ai trouvé un rival ? N'eſt-ce pas vous..... Ah ! laiſſez-moi, je n'ai rien à deſirer que de vous fuir pour jamais.

LÉONOR.

Partez, cruel, partez. Les Cieux, peut être, auront quelque jour pitié de moi Vous me verrez juſtifiée.

DOM CARLOS.

C'eſt cette eſpérance qui me ſoutient, ſans elle je ſerois déja mort de douleur.

LÉONOR.

Pourquoi donc me condamner avec tant de dureté dès-à-préſent ?

DOM CARLOS.

Les apparences ſont contre vous.

LÉONOR.

Peut-être apprendrez-vous un jour à vous défier des apparences.

SCENE V.

La ſcene change : elle eſt dans l'appartement de Dona Béatrix, ſœur de Dom Juan.

DONA BÉATRIX, *avec une lettre à la main*, INÈS.

INÈS.

Cette lettre donne un air ſi triſte, ſi fâché à ma maîtreſſe, que je brûle de ſavoir ce qu'elle contient. Tantôt elle la regarde avec fureur, & puis leve les yeux vers le Ciel : tantôt elle pleure, tantôt elle ſoupire.

DONA BÉATRIX.

Y a-t-il une fille plus infortunée!

INÈS.

Elle achevé de lire. La ſatisfaction & la colere ſe peignent tour à tour ſur ſon viſage. On diroit qu'elle répete un rôle de Comédie.

DONA BÉATRIX.

Sa perfidie me fera mourir. Hélas!

qui pourra jamais imaginer ce que je ſouffre !

INÈS.

Moi, Madame.

DONA BÉATRIX.

Quoi ! tu étois-là ?

INÈS.

Je ſors de cette chambre, j'ai vu les marques de l'affliction où vous paroiſſez plongée, j'en ſuis pénétrée, ne m'en cachez pas la cauſe.

DONA BÉATRIX.

Il faut bien que je te la confie. Les peines du cœur ſemblent moins cruelles quand on a quelqu'un qui les partage. Tu te ſouviens que Dom Diego Centello m'a fait long-tems la cour.

INÈS.

Oui.

DONA BÉATRIX.

Tu n'ignores pas que j'ai été touchée de ſes ſoins ?

INÈS.

Cela eſt vrai.

DONA BÉATRIX.

Tu te rappelles encore que malgré

ſa naiſſance, il n'a jamais oſé ſe déclarer à mon frere avant ſon départ pour Madrid ?

INÈS.

Eh bien, après..

DONA BÉATRIX.

Voilà une lettre de ſon valet Ginès que j'ai gagné. Il m'écrit que ſon maître a fait de nouvelles inclinations à Madrid. L'amour eſt la ſeule affaire qui l'y retienne ; lis, & tu verras toi-même.

INÈS, *lit.*

» Pour remplir la promeſſe que j'ai » eu l'honneur de vous faire, je dois » vous donner avis que mon maître a » été percé de deux grands coups d'é- » pée par un rival dans la maiſon d'une » Dame de cette ville. Il a été deux » jours ſans connoiſſance, & qui pis » eſt, mis en priſon ; mais, dieu mer- » ci, il eſt libre & guéri. Nous par- » tons pour Valence où..... «.

DONA BÉATRIX.

Ne vas pas plus loin, tous ces détails redoublent mon indignation. Voilà donc l'affaire qui l'attiroit à Madrid. L'ingrat !

INÉS.

Ces affaires-là ne ſont pas rares dans une ville comme Madrid.

DONA BÉATRIX.

Je ne trouve point de termes pour exprimer ma fureur.

INÈS.

Voilà bien les coquins d'hommes. En partant ils ſont tout feu, tout déſeſpoir ; & tout eſt oublié à l'aſpect d'une figure nouvelle ; mais, ſcélérats, nous vous rendons bien le change ; Dieu ſait ſi nous ſommes dupes. Si le matin vous voit infideles, le ſoir ne ſe paſſe pas ſans que nous ſoyons quittes.

DONA BÉATRIX.

Je meurs de jalouſie.

INÈS.

Vous en avez mille raiſons.

DONA BÉATRIX.

Et elle durera juſqu'à ce que..... Mais on frappe, vas voir, Inès.

INÈS, *en allant voir à la porte.*

Je te plaindrois, mon pauvre Ginès, ſi quelqu'un m'écrivoit que tu t'es rompu le cou en faiſant affront à mon chaſte amour.

DONA BÉATRIX.

Je ne sais à quoi m'arrêter, je vais sans cesse de la fureur à l'espérance, & du ressentiment à la pitié. Je donnerois ma vie pour voir l'objet que l'ingrat ose me préférer.

SCENE VI.

DONA BÉATRIX, INÈS, LÉONOR, *mise en femme de chambre.*

INÈS.

Elle est ici, entrez.

LÉONOR.

J'embrasse vos genoux, Madame, en implorant votre compassion.

DONA BÉATRIX.

Levez-vous. En quoi puis-je vous servir ?

LÉONOR.

Voici un billet que je suis chargée de vous remettre.

DONA BÉATRIX.

De qui ?

LÉONOR.

De Madame Violante.

DONA BÉATRIX

Inès, voilà une jolie figure.

INÈS.

Pas mal.

LÉONOR.

O fortune! à quel abaiſſement m'as-tu réduite!

DONA BÉATRIX.

Violante m'écrit qu'ayant appris qu'une de mes femmes m'a quittée pour ſe marier, elle vous propoſe pour prendre ſa place.

LÉONOR.

Hélas!

DONA BÉATRIX.

Et qu'elle répond de vous en toutes manieres. Je ſuis très-reconnoiſſante de ſon attention. D'où êtes-vous?

LÉONOR.

De Tolede.

DONA BÉATRIX.

Comment vous trouvez-vous à Valence?

LÉONOR.

J'y ai ſuivi une des Dames de la cour de la Vice-Reine ; ma maîtreſſe eſt morte, & je ſuis obligée de chercher une autre condition.

DONA BÉATRIX.

Sa bonne mine, ſes graces, me charment. Quel étoit votre emploi ?

LÉONOR.

J'étois femme-de-chambre ; je ſais coëffer, blanchir, faire de la dentelle, des fleurs artificielles, & tout ce que vous pourrez me commander.

DONA BÉATRIX.

Vous êtes juſtement le ſujet qu'il me faut. Vous pouvez reſter ici. Quoique mon frere ſoit abſent, je ſuis ſûre qu'il ne me déſapprouvera pas.

LÉONOR.

J'eſpere qu'un homme de ſon rang ne peut trouver mauvais que vous donniez du ſecours à une infortunée.

DONA BÉATRIX.

Comment vous appellez-vous ?

LÉONOR.

Iſabelle.

SCENE VII.

Les mêmes, DOM JUAN.

DOM JUAN.

Bonjour, ma sœur.

DONA BÉATRIX.

Bonjour, mon frere.

DOM JUAN.

A quoi vous occupiez-vous?

DONA BÉATRIX.

J'étois à vous rendre un service.

DOM JUAN.

Comment cela.

DONA BÉATRIX.

Sachant combien vous avez à cœur de plaire à Violante, j'ai arrêté cette fille sur sa recommandation.

DOM JUAN.

Vous plaisantez; mais je ne vous en suis pas moins obligé, Mademoiselle, vous pouvez tout ici avec une pareille protection. Je serai plus en-

core à vos ordres que vous ne ſerez à ceux de ma ſœur. (*Bas à Léonor.*) Que dites-vous d'elle & de la maiſon ?

LÉONOR.

Il me ſemble depuis que j'y ſuis, que mon ſort eſt adouci.

DOM JUAN.

Ma ſœur, je voudrais vous dire deux mots en ſecret. (*Il ſe retire au fond du théatre.*)

INÈS, *à Léonor.*

Oh ça, Mademoiſelle, nous voilà camarades ; j'eſpere que nous ſerons auſſi bonnes amies. Je n'ai qu'une grace à vous demander, c'eſt de me paſſer un peu d'amourette.

LÉONOR.

Cela va ſans dire. Croyez-vous que mon cœur n'ait pas auſſi ſes petites affaires ?

INÈS.

Avec cela nous vivrons comme ſœurs.

LÉONOR.

Vous pouvez compter ſur mon amitié. (*A part.*) Quels diſcours pour

une fille de mon rang ! (*Elles s'en vont & Dona Béatrix & Dom Juan ſe rapprochent.*)

DONA BÉATRIX.

Dom Carlos à Valence !

DOM JUAN.

Oui ; mais il faut n'en rien dire, par ce qu'il part ſecrétement pour Naples ; c'eſt ce qui l'a empêché de deſcendre ici. Il viendra ce ſoir vous voir, & j'eſpere que pour l'amour de moi vous n'oublierez rien pour lui faire un bon accueil.

DONA BÉATRIX.

Vous pouvez y compter.

DOM JUAN.

Cela eſt bon.

DONA BÉATRIX, *en s'en allant.*

Ah ! traître Dom Diego ! quand ſerai-je vengée de toi ?

DOM JUAN.

Je vais apprendre à Dom Carlos le ſuccès du billet ; & quoique ſon plus grand ſoin ſoit de tenir ſon arrivée ici cachée, je l'amenerai pourtant cette nuit ici. (*Il ſort.*)

SCENE VIII. (2)

Le théatre repréſente la rue où donne la maiſon de Dom Juan.

DOM DIÉGO, GINÈS.

DOM DIÉGO.

QUEL plaiſir de revoir ſa patrie !

GINÈS.

Vous avez raiſon, & ſur-tout quand on s'eſt vu auſſi près de ne la revoir jamais.

DOM DIÉGO.

C'eſt un grand bonheur qu'il n'y ait pas eu de plainte rendue contre

(2) Il faut toujours ſe rappeller que le théatre repréſente pluſieurs ſcenes ou pluſieurs endroits où les Acteurs ſe placent. Ici, on voit d'abord la rue où eſt Dom Diégo avec ſon Valet, à côté une premiere piece qui dépend de la maiſon de Dom Juan, & au bout de celle-ci une autre piece encore qui va dans l'intérieur des appartemens.

moi. Cela m'a laiſſé la liberté de quitter Madrid pour me ſouſtraire aux recherches des parens de Léonor.

GINÈS.

Ma foi, Monſieur, vous n'avez pas tort. S'il eſt déſagréable de n'être tué comme vous, qu'à moitié; jugez combien il le ſeroit de l'être tout-à-fait.

DOM DIÉGO.

N'eſt-ce pas Dom Juan qui ſort-là de ſa maiſon?

GINÈS.

Lui-même.

DOM DIÉGO

Ginès, il me ſemble qu'aujourd'hui tout me réuſſit.

GINÈS.

Avez-vous trouvé quelque tréſor?

DOM DIÉGO.

Dom Juan n'étant pas chez lui je trouverai peut-être le moment de parler à Béatrix.

GINÈS.

Quoi! vous vous ſouvenez encore d'elle!

DOM DIÉGO.

Peux-tu me ſoupçonner d'avoir oublié ſes charmes ?

GINÈS.

Mais il me ſemble que vous l'aviez un peu oubliée, quand vous vous êtes expoſé à recevoir, pour l'amour d'une autre, ce grand coup ſur la tête, qui vous a mis à la veille d'être enterré ailleurs qu'ici.

DOM DIÉGO.

Ce ſont de petits amuſemens de paſſage qui ne dérogent point à la fidélité.

GINÈS.

Mais ſi votre amante s'étoit amuſée auſſi.

DOM DIÉGO.

Entre & demande Inès, dis-lui que je ſuis ici, & ſur-tout prends bien garde à une choſe.....

GINÈS.

Qui eſt.....

DOM DIÉGO.

De ne rien dire à perſonne de ce qui s'eſt paſſé, & ſur-tout à Béatrix.

GINÈS.

Je n'ai pas beſoin que vous me recommandiez le ſilence ; ſoyez ſûr qu'elle ne ſaura pas de moi une ſyllabe de plus que ce que je lui en ai dit hier où je ne l'ai pas vue.

DOM DIÉGO.

Bon, entre. (*Il frappe.*)

INÈS.

Qui eſt-là ?

SCENE IX.

Inès eſt dans la premiere piece qui donne ſur la rue ; Ginès y entre avec elle, & Dom Diégo qui eſt encore dehors, s'approche de la porte pour être prêt à à entrer au premier mot.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO, INÈS, GINÈS.

GINÈS.

MADEMOISELLE, c'eſt un de vos très-humbles adorateurs qui vient comme il peut ſe mettre à vos pieds.

INÈS.

Eh, c'eſt toi, mon pauvre Ginès, tu ne me donnes pas un baiſer.

GINÈS.

Oh, deux & trois, je n'en ſuis pas chiche.

INÈS.

Comment es-tu venu ?

GINÈS.

Je te conterai cela une autre fois; pour ce moment-ci, mon maître veut te parler.

INÈS.

Il eſt donc arrivé auſſi.

DOM DIÉGO.

Tu vois Inès. Je brûle de te voir & d'apprendre de toi des nouvelles de Béatrix.

INÈS.

Vous en ſaurez d'elle-même. La voilà.

DONA BÉATRIX.

Inès, avec qui donc êtes-vous dans une converſation ſi animée.

DOM DIÉGO.

Avec un infortuné qui a ſouffert

tous les tourmens de l'abſence & qui rapporte à vos genoux un cœur plein d'amour & de fidélité ?

DONA BÉATRIX.

Comme il ment ; mais diſſimulons. Inès, prenez garde qu'Iſabelle ne ſorte. Je ne veux pas que dès le premier jour elle puiſſe pénétrer mes chagrins.

INÈS.

Vous avez raiſon, à revoir Ginès.

DONA BÉATRIX.

Ce que vous avez ſouffert, Dom Diégo, n'approche pas des peines que votre abſence m'a coûtées.

DOM DIEGO.

Bon, elle ne ſait rien.

GINÈS.

Et d'où diable auroit-elle appris quelque choſe ?

DONA BÉATRIX.

Comment vous êtes-vous porté à la cour ?

DOM DIÉGO.

Comme un amant éloigné de ce qu'il adore & qui ne peut être ſenſible qu'à un plaiſir.

DONA BÉATRIX.

Qui eſt.

DOM DIÉGO.

De ſe retrouver auprès de l'objet de ſa flamme.

DONA BÉATRIX.

Le traître ! & votre procès ?

DOM DIÉGO.

Je l'ai laiſſé dans l'état où je l'ai trouvé. Mon peu de ſanté ne m'a pas permis de m'en occuper.

DONA BÉATRIX.

Et quelle maladie aviez-vous ?

DOM DIÉGO.

Le chagrin de ne vous pas voir.

DONA BÉATRIX.

Ne pouviez-vous pas vous dédommager à Madrid ? On dit que les femmes y ſont ſi belles.

DOM DIÉGO.

Je ne puis vous en rien dire ; car je n'en ai regardé aucune.

DONA BÉATRIX.

Aucune !

DOM DIÉGO.

Ginès, viens ici rendre compte de ma fidélité.

GINÈS.

Ah ! Madame, il n'y a rien de pareil. Je l'ai vu prêt de mourir d'amour.

DONA BÉATRIX.

Et pour qui ?

DOM DIÉGO.

Pouvez-vous le demander.

DONA BÉATRIX.

Ce n'eſt donc pas vous qui avez eu une querelle chez une Dame, la nuit, qui y avez reçu un coup d'épée de la main d'un rival. Eh !

GINÈS.

Elle ſait tout, nous voilà bien.

DOM DIÉGO.

Je ſuis mort.

GINÈS.

Je n'ai pas ouvert la bouche, au moins.

DOM DIÉGO.

Quai-je entendu ?

DONA BÉATRIX.

Je ſuis au fait comme vous voyez, Dom Diégo ; allez perfide, ne paroiſſez jamais devant moi, ou ſongez que les Dames de Madrid ne ſont pas les ſeules qui ſachent faire punir un infidele.

DOM DIÉGO.

Ah, croyez.....

DONA BÉATRIX.

Songez qu'il eſt tard, & que je ne veux vous voir de votre vie. Allez.

DOM DIÉGO.

Je ne vous quitte point que vous ne ſoyez déſabuſée.

SCENE X.

La nuit eſt venue pendant cette ſcene.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO, DOM JUAN.

DOM JUAN, *qu'on ne voit pas encore.*

COMMENT! il n'y a pas ici de lumiere?

DONA BÉATRIX.

Ah! malheureuſe, c'eſt mon frere.

GINÈS.

Oh, oh, ſon frere ſeroit-il inſtruit auſſi?

INÈS.

Madame, Monſieur qui rentre.

DOM DIÉGO.

Que faire?

DONA BÉATRIX.

Je n'en ſais rien.

INÈS.

Je le ſais bien moi; entrez dans

cette chambre, (*Elle montre celle du fond.*) & reſtez y tous deux juſqu'à ce qu'il ſoit poſſible de vous en faire ſortir.

DONA BÉATRIX.

Que je ſuis à plaindre!

INÈS.

Entrez donc.

GINÈS.

Je m'abonnerois volontiers à ſortir d'ici pour cent coups de bâton.

DONA BÉATRIX.

Fermez la porte.

SCENE XI.

DONA BÉATRIX, INÈS, LÉONOR, DOM JUAN, DOM CARLOS.

DOM JUAN.

POURQUOI donc, à l'heure qu'il eſt, n'avoir point de lumiere ici?

LÉONOR, *avec des bougies.*

En voici, Monſieur.

DOM CARLOS.

Le cœur me ſaigne de la voir ainſi avilie. (*A Dona Beatrix.*) Je ſuis trop heureux, ma couſine, de pouvoir vous rendre mon hommage. (*A part.*) Ah! Léonor, quel état!

DONA BÉATRIX.

Je ne vous pardonne pas au moins, Monſieur, l'affront que vous nous avez fait.

DOM CARLOS.

J'ai fait ma paix avec Dom Juan, c'eſt à lui à faire la mienne avec vous.

DONA BÉATRIX.

Allons, Meſſieurs, paſſons la-dedans. (*Elle paſſe la premiere avec Inès.*) Iſabelle, éclairez mon couſin.

DOM CARLOS, *voulant prendre les bougies.*

Je ne ſouffrirai pas.

LÉONOR.

Laiſſez, je ſuis trop heureuſe de vous ſervir.

DOM CARLOS.

Hélas! ſi j'étois en état de vous aſſurer un autre ſort, vous ne rempliriez pas de pareilles fonctions.

LÉONOR.

Y a-t-il rien de trop bas pour une femme que vous mépriſez aſſez pour refuſer de la croire ?

DOM CARLOS.

Eh, puis-je vous croire ?

LÉONOR.

Vous le pourriez ſi....

DOM. JUAN.

Prenez garde de ne rien laiſſer appercevoir dans la maiſon.

DOM CARLOS.

Qui pourroit être maître de ſoi, en voyant Léonor femme-de-chambre ?

SCENE XII.

INÈS *revient*, DOM DIÉGO, GINÈS.

GINÈS.

INÈS, ſortirons-nous ?

INÈS.

Non vraiment, les paſſages ne ſont pas libres.

GINÈS.

Que faut-il donc faire ?

INÈS.

Attendre que le monde ſoit parti.

DOM DIÉGO.

Qui eſt ce monde ?

INÈS.

C'eſt un parent de la maiſon. Je viendrai vous avertir, & ſi Monſieur fermoit la porte à la clef vous ſortiriez en ſautant par le balcon.

GINÈS.

Sauter ! je n'en ſuis pas. Inès, arrange les choſes de façon que je puiſſe ſortir de plain-pied.

INÈS.

Ferme la porte & tais-toi.

GINÈS.

Voilà un furieux embarras dans la maiſon ; Dieu veuille que tout tourne à bien.

SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente l'auberge de Dom Carlos & de Fabio.

DOM CARLOS, FABIO.

DOM CARLOS.

TOUT est-il prêt ?

FABIO.

Tout, Monsieur. Nous n'attendons plus que des chevaux.

DOM CARLOS.

Il faut que j'aille prendre congé de Dom Juan.

FABIO.

Est-ce qu'il n'est pas prévenu de votre départ ?

DOM CARLOS.

Non, ni lui ni Léonor ne le sa-

vent ; je n'étois pas décidé, en les quittant, à partir ſitôt.

FABIO.

Irai-je l'avertir ?

DOM CARLOS.

Il ſemble qu'il devine mon deſſein. Le voilà ici avant le jour.

SCENE II.

DOM JUAN, DOM CARLOS, FABIO.

DOM CARLOS.

QUOI ! ſi matin ! Qui vous engage à tant de diligence.

DOM JUAN.

Je pourrois vous dire la même choſe. Où allez-vous de ſi bonne heure ?

DOM CARLOS.

J'ai appris en rentrant qu'il y avoit au port voiſin deux galeres qui partoient pour l'Italie. Je ne voudrois pas perdre l'occaſion de faire ce voya-

ge. Ce n'eſt qu'à regret que je m'arrache d'un lieu où je laiſſe Léonor; mais je ſouffre autant à la voir qu'à m'éloigner d'elle. A préſent que la voilà en ſûreté, je n'ai rien de mieux à faire que de chercher à me diſtraire par les fatigues d'un voyage. Avec votre permiſſion je vais partir.

DOM JUAN.

S'il dépendoit de moi, vous retarderiez.

DOM CARLOS.

Comment ?

DOM JUAN.

Il eſt intéreſſant pour moi que vous reſtiez à Valence encore quelques jours.

DOM CARLOS.

Fabio, quand les chevaux viendront renvoyez-les. Vous voyez mon dévouement. Qu'y a-t-il ?

DOM JUAN.

Sommes-nous ſeuls ?

DOM CARLOS.

Oui.

DOM JUAN.

Fermez la porte.

DOM CARLOS.

Elle l'eſt, parlez.

DOM JUAN.

Admirez, mon cher ami, le cours des événemens. Hier vous aviez beſoin de moi; c'eſt moi, aujourd'hui, qui implore votre ſecours, je ſuis au déſeſpoir.

DOM CARLOS.

Qu'a-t-il pu ſe paſſer de ſi triſte chez vous depuis le peu de tems que j'en ſuis ſorti?

DOM JUAN.

En vous quittant j'ai fermé les portes chez moi ſelon ma coutume, & je me ſuis couché. J'ai voulu, mais en vain, eſſayer de dormir. Jamais je ne me ſuis ſenti le ſang ſi agité. C'étoit un preſſentiment ſans doute. J'ai entendu tout d'un coup ouvrir une fenêtre au-deſſous de chez moi. J'ai cru que c'étoit une ſuivante qui vouloit parler à quelqu'un dans la rue. J'ai ouvert mon volet pour m'en éclaircir; mais que ſuis-je devenu, quand j'ai vu deux hommes deſcendre en bas par le balcon & ſe retirer avec la plus grande vîteſſe? Ce

ne ſont pas des voleurs ; ils étoient d'intelligence avec la main qui leur ouvroit cette iſſue. C'eſt à l'honneur de ma maiſon, ſans doute, qu'ils en vouloient. C'eſt un amant qui déshonore quelqu'un de chez moi, &, aurai-je la fermeté de le dire ? C'eſt peut-être ma ſœur qui eſt l'objet de ces hommages nocturnes. Je n'ai que vous à qui je puiſſe me confier pour m'aider à m'en éclaircir. Je ne laiſſerai point deviner que je ſois inſtruit ; ils reviendront. J'ai dans mon appartement un cabinet où perſonne n'entre ; vous vous y retirerez & au premier bruit, nous tomberons ſur les inſolents qui oſent ainſi m'outrager..... Mais on frappe à la porte.

DOM CARLOS.

Qui eſt-ce ?

FABIO, *de dehors.*

Ouvrez vîte, Monſieur, c'eſt moi.

DOM CARLOS.

Que veux-tu ?

FABIO.

Vous apprendre une étrange nouvelle dont il faut que vous ſoyez inſtruit.

DOM CARLOS.

Quelle eſt-elle ?

FABIO.

Le pere de Léonor eſt ici.

DOM CARLOS.

Ici !

FABIO.

Dans l'auberge. Je l'ai vû deſcendre, il ne peut manquer de vous voir ſi vous ſortez.

DOM CARLOS.

Y a-t-il un malheur auſſi opiniâtre que celui-là ! il vient ſans doute pourſuivre Léonor & moi.

DOM JUAN.

Vous connoît-il ?

DOM CARLOS.

Oui.

DOM JUAN, *à Fabio.*

Eh bien, voyez, quand il ſera poſſible de ſortir d'ici un moment, afin que Dom Carlos.....

FABIO.

Le moment eſt favorable, Monſieur, le bon homme entre dans l'appartement qu'on lui a ouvert.

DOM JUAN.

Commençons par nous tirer d'ici, nous verrons ensuite ce qu'il y aura à faire.

DOM CARLOS.

Sortons, Dom Juan.

DOM JUAN.

Allons chez moi, où il sera de notre intérêt commun de vous tenir caché.

DOM CARLOS.

Allons. Ciel! que d'inquiétudes!

DOM JUAN.

Ciel! que de chagrins!

DOM CARLOS.

Ah! Léonor, que vous me coûtez de peines!

SCENE III.

Le théatre représente la maiſon de Dom Juan.

DONA BÉATRIX, INÈS.

DONA BÉATRIX.

NE me parles pas, Inès, tu renouvelles mes bleſſures.

INÈS.

Mais, qui peut encore vous affliger, puiſque nous avons ſi bien réuſſi à les mettre dehors ſans le moindre bruit?

DONA BÉATRIX.

Que m'importe qu'on ne les ait pas vu ſortir, ſi ſa légéreté me déchire le cœur? Ma frayeur s'eſt évanouie, mais ma douleur ne l'eſt pas. As-tu vu, Inès, avec quel front, quelle audace; le traître a oſé ſe préſenter à moi & me donner comme des preuves de ſa conſtance, les extrémités où ſa perfidie l'a réduit?

INÈS.

Il ne ſauroit nous entendre, ainſi à préſent je puis ſans être ſuſpecte, parler pour lui. En bonne foi, Madame, que voulez-vous que faſſe à Madrid, dans une ville auſſi frivole & qui eſt le centre de la galanterie un jeune homme bien fait, riche, & qui ſe trouve à cinquante lieues de ſa maîtreſſe? Il a aſſez bien payé ſa faute. Croyez-moi, ſi l'amour l'accuſe, toutes ces conſidérations ne doivent-elles pas un peu l'excuſer?

DONA BÉATRIX.

Je ne le ſens que trop. S'il faut te l'avouer, je ne ſais ce que je ne donnerois pas pour le revoir. Il ſemble que ſa faute même ait redoublé mon attachement pour lui; mon eſprit ſe trouble en penſant à la maniere dont je l'ai traité hier. J'en ſuis au déſeſpoir.

INÈS.

Mais ſi ce ſont là vos ſentimens, il y a encore du remede. Pourquoi ne viendroit-il pas encore, puiſque nous trouvons tant de facilité à le cacher & à le faire ſortir?

DONA BÉATRIX.

Cela eſt vrai, mais je ne voudrois pas qu'il pût ſoupçonner la force de mon amour. Je voudrois qu'il crût ne devoir ſon pardon qu'à la vivacité de ſon repentir.

INÈS.

Eh bien, cela peut s'arranger encore. Je lui dirai que je vous ai trouvée ſi furieuſe, ſi implacable, que vous m'avez défendu mille fois de recevoir de lui ni lettres ni billets; je me laiſſerai pourtant amener au point de lui promettre de lui ménager le moyen de ſe jetter à vos genoux; & de-là il réſultera trois choſes excellentes. La premiere, qu'il vous verra; la ſeconde, que vous ne ſerez compromiſe en rien; & la troiſieme, que j'aurai des droits eſſentiels à ſa reconnoiſſance.

DONA BÉATRIX.

Fais ce que tu voudras, je m'en rapporte à toi; mais finiſſons, voilà Iſabelle qui entre.

SCENE IV.

Les mêmes. LÉONOR *avec des fleurs artificielles à la main.*

LÉONOR.

VOILA, Madame, les fleurs que vous avez demandées.

DONA BÉATRIX.

Cela eſt bon, je n'en ai pas beſoin à préſent; je les verrai dans un autre moment. (*Elle ſort.*)

LÉONOR, *bas.*

Je ſuis née trop malheureuſe pour que mon empreſſement puiſſe plaire dans aucun genre. (*Haut.*) Qu'eſt-ce, Inès? Qu'a donc Madame?

INÈS.

Ce n'eſt rien, ma chere amie, ce ſont des vapeurs, elle y eſt un peu ſujette; mais il faut ne rien répondre, tout entendre & ne rien dire ſi vous voulez lui plaire. (*Elle ſort.*)

LÉONOR.

Hélas! où ſuis-je? Aux chagrins qui

actuellement enfermé dans ma chambre ; mais il le faut pour que ſon ſéjour ici ne me ſoit pas inutile ; il n'y a pas de meilleur moyen pour s'aſſurer d'un ſecret que de ne le pas dire.

SCENE VI.

DOM CARLOS *qui eſt dans la chambre du fond*, DOM JUAN *qui y entre & ferme la porte ſur lui.*

DOM CARLOS.

ÊTES-VOUS ſeul ?

DOM JUAN.

Oui. Je ne ſerois pas entré ſi j'avois eu quelqu'un.

DOM CARLOS.

Avez-vous vu Léonor ?

DOM JUAN.

Oui, mon ami, & les larmes qu'elle a verſées au premier mot de votre départ, me ſemblent des preuves aſſurées de ſon amour & de ſa vertu. Je ſuis preſque perſuadé que, mal-

;té les apparences qui la condamnent, :lle eſt innocente.

DOM CARLOS.

Je m'en ſuis dit à ce ſujet plus que vous ne m'en pourriez dire ; mais quelque forte envie que j'aie d'être déſabuſé, juſqu'à ce que ſa juſtification ſoit évidente, puis-je la croire ?

DOM JUAN.

Je n'ai rien à repliquer.

DOM CARLOS.

N'en parlons donc plus. Lui avez-vous dit que ſon pere étoit ici ?

DOM JUAN.

Non. C'auroit été lui donner de nouveaux ſujets de douleur & d'allarmes, & elle n'en a que trop.

DOM CARLOS.

Bon, & qu'avez-vous ordonné à mon valet ?

DOM JUAN.

De reſter à l'auberge puiſqu'il n'eſt pas connu, & de tâcher de pénétrer ce qui amene ici le pere de Léonor.

DOM CARLOS.

Il ne réuſſira pas. Ce vieillard ira-t-il s'ouvrir ſur un pareil ſujet ?

DOM JUAN.

Que ſait-on ? ſi.... Mais, qu'entends-je ? (*On frappe à la porte qui eſt fermée.*)

DOM CARLOS, *il regarde par le trou de la ſerrure.*

Tout eſt perdu, Dom Juan, c'eſt le pere de Léonor qui monte.

DOM JUAN.

Que dites-vous ?

DOM CARLOS.

Je l'ai bien reconnu.

DOM JUAN.

Le pere de Léonor !

DOM CARLOS.

Lui-même.

DOM JUAN,

Retirez-vous là-dedans, je vais le recevoir, & je tâcherai d'apprendre de lui ce qui l'amene.

DOM CARLOS.

Arrêtez. Il nous cherche, Léonor & moi. Il ſait que nous ſommes chez vous. Il n'y a pas ſi peu de riſque dans cette viſite, que je puiſſe vous laiſſer ſeul.

DOM JUAN.

S'il y a du danger pour moi, vous ſerez toujours le maître de vous montrer ; mais ne prévenons pas les malheurs en voulant les éviter ; ſachons d'abord ce qu'il veut. Retirez-vous.

DOM CARLOS.

Je le veux bien ; mais je ſerai aux écoutes.

SCENE VII.

DOM CARLOS *ſe cache dans l'appartement du fond*, DOM JUAN *ouvre la porte*, & DOM PEDRO *entre en habit de campagne.*

DOM JUAN.

QUE demandez-vous, Monſieur ?

DOM PEDRO.

Faites-moi le plaiſir de m'apprendre ſi Dom Juan de Roxas eſt ici.

DOM JUAN.

C'eſt moi-même, Monſieur : à quoi puis-je vous être bon ?

DOM PÉDRO.

Permettez que je vous embraſſe comme mon protecteur, comme le ſeul homme de qui vont dépendre mon honneur & ma vie. Liſez, Monſieur, & vous ſaurez ce que j'ai à attendre de vous. (*Il lui donne une lettre.*)

DOM JUAN *lit.*

» Dom Pédro de Lara, mon parent » & mon ami, ſe rend dans votre ville » à la recherche d'un homme que ſon » honneur lui ordonne de découvrir. Mon peu de ſanté ne m'a pas » permis de l'accompagner; mais j'oſe » me flatter qu'il ne me regrettera » pas dans une occaſion où il aura le » bonheur de vous avoir pour ſecond; » ſoyez ſûr qu'en lui rendant ſervice, » c'eſt moi-même que vous obligerez. » Adieu. Je vous embraſſe. *Le Mar-* » *quis de Dénia.*

Vous avez entendu ce que m'écrit le Marquis. Je ſuis à vos ordres ſans exception.

DOM PÉDRO.

Je vois que le Marquis ne m'a pas trompé en me répondant de votre généroſité.

DOM JUAN.

DOM JUAN.

Puis-je ſavoir ce qui vous amene à Valence ?

DOM PÉDRO.

Je vais vous le dire. Je ſuis Gentilhomme, Dom Juan, & Gentilhomme outragé. Mon ennemi eſt dans Valence. Je viens le chercher. C'en eſt aſſez.....

DOM JUAN.

Je vous entends de reſte.

DOM PÉDRO.

Je n'ai rien de plus à vous dire. Je compte ſur vous au premier moment. (*Il ſe leve.*)

DOM JUAN.

Attendez, j'ai encore beſoin d'un éclairciſſement.

DOM PÉDRO.

Quel eſt-il ?

DOM JUAN.

J'ai dans Valence des alliés, des parens & des amis ; ainſi je ne puis m'engager à rien ſans ſavoir le nom de votre ennemi.

DOM PÉDRO.

Cette réflexion eſt juſte, & je vous

en eſtime davantage. Pour nous tirer d'embarras, dites-moi, en quel terme en êtes-vous avec Dom Diégo de Centella ?

DOM JUAN.

Je le connois de nom, pas autrement.

DOM PÉDRO.

C'eſt mon ennemi. A ce que je vois, vous ne lui tenez en aucune maniere.

DOM JUAN.

Je vous en aſſure.

DOM PÉDRO.

Je n'ai pas une certitude entiere qu'il ſoit l'auteur de l'outrage dont je me plains & dont je rougis; mais il en eſt du moins la cauſe premiere. Il s'eſt trouvé une nuit percé de coups dans ma maiſon. Qu'y venoit-il faire, ſinon me déshonorer, & le traitement même qu'il avoit reçu en dévoilant ſes mauvaiſes intentions, les expioit-il ? Non ſans doute, j'aurois pu conſommer ma vengeance; mais je dédaignai d'attaquer un homme preſque mort. Je le laiſſois à lui-même quand la juſtice arriva. Nouvelle raiſon de

l'épargner. Je ne voulus ni rendre plainte, ni me porter pour partie. Je ne crus pas qu'il fût ſéant à un homme comme moi d'emprunter pour ſe venger, la voie des procédures. Dans le tumulte qu'avoit cauſé ſon accident, ma fille s'eſt échappée, je ne l'avoue qu'en rougiſſant. Maudit ſoit l'auteur de cette loi ſévere, de ce préjugé cruel qui attache l'honneur d'un galant homme à la conduite d'une femme! Elle s'eſt ſouſtraite à moi & c'eſt Diégo que j'en rends reſponſable, d'abord parce que je ne connois pas le rival qui a contribué à cet événement, & enſuite parce qu'en me rendant ici, on m'a aſſuré qu'on avoit vu un Cavalier avec un valet conduire ici une Dame, & ſur le portrait qu'on m'en a fait, ce ſont eux. Il eſt clair qu'ayant ſu ſa guériſon, elle l'aura rejoint, & l'aura obligé de l'aider dans ſa fuite. Ces préſomptions m'autoriſent aſſez à pourſuivre ſur lui la vengeance qui m'eſt due. Je vous ai tout conté. Puiſque rien ne vous empêche de me rendre ſervice dans cette affaire, je vais tout remuer pour acquérir quelques lumieres. Je vous donnerai avis de ce que

j'aurai découvert, & j'attends vos ſecours moins d'après la lettre que je vous ai apportée, que d'après la compaſſion que doivent vous inſpirer mes larmes & l'amertume de ma douleur. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

DOM JUAN, DOM CARLOS.

DOM CARLOS.

ON n'a jamais rien vu de pareil.

DOM JUAN.

Je ne ſais comment je vais m'en tirer.

DOM CARLOS.

Vous avez chez vous la maîtreſſe d'un de vos amis.

DOM JUAN.

Fille d'un homme qui réclame mon aſſiſtance contre le raviſſeur.

DOM CARLOS.

Cet ami lui-même eſt caché dans votre maiſon.

DOM JUAN.

Et cela pour m'aider à me venger de mes propres ennemis.

DOM CARLOS.

L'adverſaire contre lequel eſt irrité ce vieillard, eſt auſſi le mien.

DOM JUAN.

Et moi au milieu de tous ces différens intérêts, je ne ſais comment les concilier. Je ſuis lié à Léonor par les égards dus à ſon ſexe, à vous par le ſang, à Dom Pédro par la recommandation du Marquis, à moi par le ſoin de mon propre honneur. Que ferai-je ?

DOM CARLOS.

Rapportez-vous-en au tems, & laiſſez-vous conduire par les circonſtances.

DOM JUAN.

J'y conſens : en attendant rentrez chez vous & daignez ne pas oublier ce que vous m'avez promis. (*Ils ſe retirent chacun de leur côté. Dom Carlos ferme ſa porte.*)

*

SCENE IX.

Le théatre repréſente la rue.

DOM. DIÉGO, GINÈS.

DOM DIÉGO.

Tu iras.

GINÈS.

Monſieur, je ne le puis pas.

DOM DIÉGO.

Pourquoi ?

GINÈS.

La meilleure raiſon, c'eſt que j'ai une jambe rompue.

DOM DIÉGO.

Que Dieu t'en préſerve. Quelle ſottiſe dis-tu là ?

GINÈS.

Vous me rappellez ce que j'ai entendu dire d'un Portugais qui tomboit dans un puits. Un homme témoin de la chûte lui cria : Dieu vous préſerve. Il n'eſt plus tems, répondit le

pauvre diable. Vous faites de même. Songez-vous qu'il y a bien des puits qui ne ſont pas ſi profonds que ce balcon eſt élevé.

DOM DIÉGO

Mais, n'ai-je pas ſauté auſſi-bien que toi ? Et m'en eſt-il arrivé la moindre choſe ?

GINÈS.

Que voulez-vous ? C'eſt que vous avez les os durs & moi je les ai tendres.

DOM DIÉGO.

Tu ne peux t'en prendre qu'à ta mal-adreſſe.

GINÈS.

Qu'importe la cauſe ? Le fait eſt que j'ai un pied briſé.

DOM DIÉGO.

Enfin, à quelque prix que ce ſoit, il faut voir Inès.

GINÈS.

Inés, Monſieur ! la coquine qui nous a ainſi précipités cette nuit par un balcon comme des meubles à charge ! je ne la verrai de ma vie.

DOM DIÉGO.

Tu ne lui rends pas juſtice ; elle a ſauvé par-là l'honneur & la vie à Béatrix : je ne puis trop reconnoître ſes bons offices.

GINÈS.

Une chûte comme la mienne diſpenſe de la reconnoiſſance.

DOM DIÉGO.

Ton entêtement eſt bien étrange.

GINÈS.

Que diable, Monſieur, voulez-vous ? Vous avez-là de belles amours qui nous expoſent à être briſés tous deux de la tête juſqu'aux pieds ; mais tenez, voilà qui nous mettra d'accord : autant que j'en puis juger, c'eſt Inès qui s'avance, parlez-lui vous-même.

SCENE X.

Les mêmes, INÈS, *voilée.*

INÈS.

J'AI vu Dom Diégo de la fenêtre, & quoique je ne ſois pas trop hardie,

il faut que je lui parle puiſque ma maîtreſſe s'en eſt fiée à moi.

GINÈS.

Que gagnes-tu, friponne, à te voiler, ſi tes graces te décelent ?

INÈS.

Comment marches-tu donc, mon cher ami ?

GINÈS.

Comme un boiteux, ma chere amie.

INÈS.

Je m'en apperçois bien, & où as-tu gagné cela ?

GINÈS.

Auprès de toi.

INÈS.

Auprès de moi ? tu mens.

GINÈS.

Et quand je me ſuis jetté au bas de ce maudit balcon, auprès de qui étois-je ?

INÈS.

Ah ! j'entends. C'eſt bien dommage : tu avois la marche ſi noble. Je ſuis bien fâchée d'être ſi preſſée & d'avoir des commiſſions.....

GINÈS.

Un moment. Que mon maître te diſe deux mots & tu t'en iras après.

INÈS.

Fi donc ; ſi ma maîtreſſe le ſoupçonnoit le moins du monde, vois-tu, il n'y auroit pas de grace pour moi.

GINÈS.

Et pourquoi, mon aimable Inès?

INÈS.

Ah! pourquoi, parce que ſon reſſentiment eſt ſi vif, qu'elle m'a défendu de recevoir de vous, même une lettre, même le moindre billet.

DOM DIÉGO.

Quelle cruauté envers un homme qui l'adore !

INÈS.

Et de quoi vous aviſez-vous auſſi d'en aller conter à d'autres?

DOM DIÉGO.

Quoi! ma chere Inès, & toi auſſi tu te mets contre moi?

INÈS.

Je ne ſuis que trop pour vous; Dieu ſait les chagrins que je me ſuis

déja attirés pour avoir voulu vous défendre.

DOM DIÉGO.

Si tu es ſi bien diſpoſée en ma faveur, fais en ſorte que je puiſſe la voir un inſtant.

INÈS.

En voilà bien d'une autre.

DOM DIÉGO.

Comptes que tu ſeras contente de moi. (*Il lui donne une bourſe.*)

INÈS.

Vous êtes bien engageant.

GINÈS.

Il y paroît.

INÈS.

Allons, il faut faire un effort en votre faveur. Montez, je vais faire ſemblant d'être déja revenue de mes commiſſions. Monſieur n'eſt pas au logis, il commence à faire nuit; je laiſſerai la porte ouverte.

DOM DIÉGO.

Tu me rends la vie.

INÈS.

Vous entrerez après moi, & le reſte le haſard en diſpoſera.

DOM DIÉGO.

Tu as raiſon, je te ſuis, viens, Ginès.

GINÈS.

Moi!

DOM DIÉGO.

Oui.

GINÈS.

Où?

DOM DIÉGO.

Là dedans.

GINÈS.

Le diable emporte ſi j'y entre. Qu'ai je beſoin de m'aller encore enfermer? Si c'eſt pour me faire ſauter, ſuppoſez que cela eſt fait, vous me retrouverez dans la rue : allez toujours.

DOM DIÉGO.

Je crois qu'il vaut mieux entrer ſeul.

SCENE XI.

Le théatre repréſente l'appartement de Béatrix.

DONA BÉATRIX, LÉONOR.

DONA BÉATRIX.

DITES qu'on allume ces bougies, Iſabelle, & attendez-moi ici, tandis que je vais me déſennuyer un moment en mettant la tête à la fenêtre.

LÉONOR, *à part.*

Cela eſt bon, Madame. Il eſt dur de ſervir & plus encore de ſervir ſans avoir la confiance de ſes maîtres. Béatrix & Inès vont toujours en ſe cachant de moi. L'une eſt dehors, l'autre veut que je l'attende ici. Je ne devine que trop la crainte qui les occupe. Hélas! autrefois j'ai fait de même quand j'avois du monde à mes ordres: ma confiance étoit auſſi diverſement partagée: mais puiſque les tems ſont changés, oublions-les. Il faut ſavoir écouter, voir & nous taire. (*Elle ſort.*)

INÈS.

Vous ne direz pas que j'ai été long-tems.

DONA BÉATRIX.

J'attends ici des nouvelles de ta négociation avec Dom Diégo. Qu'as-tu fait ?

INÈS.

Le voilà ſur mes pas. Il eſt bien loin de ſoupçonner que ce ſoit de votre aveu ; montrez-vous bien irritée & contre moi toute la premiere.

DONA BÉATRIX.

Inès, voyez qui eſt là dedans. (*Dom Diégo entre doucement.*)

INÈS.

Ah ! Madame, un homme.

DONA BÉATRIX.

Et qui eſt-ce donc ?

DOM DIÉGO.

Un malheureux, charmante Béatrix, qui vient expirer à vos genoux !

DONA BÉATRIX.

Queſt-ce donc que cela veut dire, Inès ?

INÈS.

Moi, Madame ! j'ai fermé la porte.

DONA BÉATRIX.

Vous mentez, c'eſt-là un de vos tours : vous ne reſterez pas une heure ici.

DOM DIÉGO.

Pourquoi gronder Inès, Béatrix; je ſuis ſeul coupable; épuiſez ſur moi votre vengeance & votre reſſentiment, trop heureux ſi, en me livrant à vous ſans réſerve, je puis du moins par-là faire quelque choſe qui vous plaiſe.

DONA BÉATRIX.

Cette exceſſive réſignation, Dom Diégo ſerait admirable, s'il reſtoit quelque voie de conciliation entre nous.

DOM DIÉGO.

Il en reſteroit ſi vous le vouliez.

DONA BÉATRIX.

Dom Diégo il eſt tard, la porte eſt ouverte; je ne ſuis que trop malheureuſe pour les contre-tems. Sortez, ne vous opiniâtrez pas à me perdre.

DOM DIÉGO.

Ecoutez-moi & je m'en irai ſur le champ.

DONA BÉATRIX.

Puisqu'il faut acheter votre retraite par cette complaisance, voyons, Monsieur, ce que vous avez à me dire. Inès, veilles à la porte?

DOM DIÉGO.

Je suis sorti de Valence, charmante Béatrix.

INÈS, *accourant.*

Ah, malheureuse!

DONA BÉATRIX.

Qu'y a-t-il?

INÈS.

Monsieur qui rentre.

DONA BÉATRIX.

Je suis perdue.

INÈS.

Que tardez-vous? Il faut faire comme hier; entrez dans cette chambre.

DOM DIÉGO.

Je suis bien malheureux en amour!

(*Il se cache.*)

DONA BÉATRIX.

Voilà un nouveau trait de ma destinée.

INÈS.

Que craignez-vous, Madame ? Monſieur ne ſe doute de rien, & il entre toujours dans ſon appartement avant que de paſſer dans le vôtre.

SCENE XII.

DONA BÉATRIX, INÈS *dans la maiſon*, DOM CARLOS, DOM JUAN *dans la rue.*

DOM JUAN.

CELA eſt comme je vous le dis : il eſt entré quelqu'un : attendez-moi dans la rue & veillez ſur les fenêtres comme ſur la porte, pour que perſonne n'échappe.

DOM CARLOS.

Comptez ſur mon exactitude.

DOM JUAN. *Il entre.*

Béatrix.

DONA BÉATRIX.

Mon frere.

DOM JUAN.

Que faiſiez-vous?

DONA BÉATRIX.

J'étois ici avec Inès.

DOM JUAN.

Cela eſt bon. (*Il va à la chambre où eſt Dom Diégo.*)

DONA BÉATRIX.

Où allez-vous?

DOM JUAN.

Où? ne m'eſt-il pas permis d'entrer chez moi, où je veux?

DONA BÉATRIX.

Cela vous eſt permis, ſans doute; mais ce ton eſt bien étrange.

DOM JUAN.

Laiſſez-moi paſſer.

DONA BÉATRIX.

Quel embarras!

DOM DIEGO.

(*Il faut toujours ſe repréſenter la diſpoſition des théatres Eſpagnols.*)

Il entre dans cet appartement. Voici une autre porte, voyons ſi je trouverai un aſyle plus sûr.

DOM JUAN.

Il faut m'éclaircir une bonne fois. (*Il entre l'épée à la main.*)

DONA BÉATRIX.

Il tire ſon épée pour entrer.

INÈS.

Il va y avoir mort d'homme.

DONA BÉATRIX.

Inès, le ſort en eſt jetté.

INÈS.

Oui, Madame, mais ce ſort-là eſt bien funeſte.

DONA BÉATRIX.

Je ſuis morte.

INÈS.

Voulez-vous me croire, dérobons-nous à ſa fureur.

DONA BÉATRIX.

La force & le courage me manquent pour fuir.

INÈS.

Il faut que Dom Diégo ſoit ſorti puiſqu'il ne le trouve pas.

LÉONOR, *en dedans.*

Ah! Ciel! où ſuis-je infortunée!

DONA BÉATRIX.

En paſſant de chambre en chambre, il ſera arrivé juſques dans celle d'Iſabelle. Elle s'épouvante de le voir & la voilà qui fuit pour l'éviter. Ranges-toi.

SCENE XIII.

LÉONOR *une lumiere à la main*, DOM DIÉGO *après elle*, DONA BÉATRIX, INÈS.

LÉONOR.

OMBRE impitoyable ! fantôme cruel ! que me veux-tu ? Ne te ſuffit-il pas de m'avoir chaſſée du ſein de ma famille, ſans me pourſuivre encore dans une maiſon étrangere ?

DOM DIÉGO.

Objet funeſte ! eſt-il donc décidé que tu dois deux fois me coûter la vie !

DOM JUAN.

Arrête, Dom Diégo : tu ne peux

m'échapper quand tu fuirois au fond des entrailles de la terre.

DOM DIÉGO.

Arrêtez vous-même, Dom Juan, mon entrée ici peut vous être ſuſpecte ; mais ſi elle ne compromet en rien votre honneur, ne vaut-il pas mieux pour vous-même donner les mains à une conciliation certaine, que de vous opiniâtrer à jouer d'une vengeance douteuſe ?

DOM JUAN.

Que veut-il dire ? Eſt-ce donc à Léonor que ſa paſſion s'adreſſe ? J'oſerois à peine m'en applaudir ; mais ce ſeroit cependant un grand adouciſſement.

DONA BÉATRIX.

Ils s'arrêtent tous deux ; écoutons ce qu'ils diſent.

DOM DIÉGO.

J'ai aimé, à Madrid, Léonor que vous voyez. Il m'eſt arrivé chez elle un malheur qui m'a fait revenir à Valence, & ſachant qu'elle étoit chez vous.....

LÉONOR.

Ah ! Ciel !

DOM DIÉGO.

Je me ſuis haſardé cette nuit à y entrer pour lui parler.

DONA BÉATRIX.

Le tour eſt ingénieux.

INÈS.

Si Iſabelle pouvoit ne le pas démentir, fais-lui ſigne qu'elle tienne le même langage.

LÉONOR.

Dom Juan, tout ce que vous venez d'entendre eſt la pure vérité. Dom Diégo eſt l'auteur de mes infortunes. C'eſt pour lui que je me vois exilée de ma patrie, en horreur à mon pere, mépriſée de mon époux & réduite à vivre dans ce vil état auprès de votre ſœur.

INÈS.

A merveille : elle a compris nos ſignes.

DONA BÉATRIX.

Elle entre ſi bien dans la choſe, qu'elle m'en impoſe à moi-même.

LÉONOR.

Mais qu'il diſe lui-même ſi ici ou ailleurs je lui ai donné.....

DOM JUAN.

En voilà assez.

LÉONOR.

Occasion.....

DOM JUAN.

Il est inutile. Voilà une femme bien à plaindre.

INÈS.

Vous lui avez beaucoup d'obligation, Madame, elle s'accuse elle-même pour vous justifier.

DONA BÉATRIX.

Tout ce que je souhaite c'est qu'elle ait persuadé mon frere.

DOM JUAN.

Que ferai-je? C'est ici Carlos qui se trouve le plus intéressé.

SCENE XIV.

Les mêmes. DOM CARLOS *ſans ſe montrer.*

DOM CARLOS.

J'AI entendu du bruit ici : j'accours auprès de Dom Juan, mais je le vois avec ſon adverſaire, indécis s'il le chargera. Ecoutons d'ici ce qu'ils ont à ſe dire, peut-être eſt-ce un accommodement.

DOM JUAN.

Dom Diégo, ce que vous me dites-là, s'accorde avec ce que j'ai appris de Léonor.

DOM CARLOS.

Qu'entends-je ? O Ciel ! Il nomme Léonor & Dom Diégo.

DOM JUAN.

Mais j'ai une choſe à vous demander ; eſt-ce aujourd'hui la premiere nuit que vous entrez ici pour lui parler ?

DOM

DOM DIÉGO.

Non, la nuit derniere j'y ſuis déja venu, je ſuis entré par cette porte & ſorti par cette fenêtre.

DOM CARLOS.

C'eſt pour moi que Dom Juan étoit ſi inquiet.

DONA BÉATRIX, *bas.*

A préſent que voilà les choſes en bon train, il faut que je m'avance à mon tour. (*Haut.*) Eh bien, mon frere, vous voilà avec vos ſoupçons; aſſurément votre maîtreſſe me donne de bons ſujets pour me ſervir. Courage, ma bonne amie, courage.

LÉONOR.

Je n'entends rien, Madame, à ce diſcours.

DOM JUAN.

Ce n'eſt pas-là de quoi il s'agit, Béatrix. Dom Diégo m'éclaircit tout: cependant la main de qui je tiens Léonor ne me permet pas de voir ſans reſſentiment l'affront qu'il lui fait: quoique ce ſoit pour elle & non pour vous qu'il a oſé entrer ici, je n'en ſuis pas moins obligé de l'en punir.

DOM CARLOS.

Ceci me regarde : c'eſt moi qui ſuis inſulté, c'eſt à moi à conſommer la vengeance.

LÉONOR.

Que vois-je ? Carlos ici ! il ne me manquoit plus que cela.

DOM DIÉGO.

Et qui êtes-vous, vous qui venez ici me défier ?

DOM CARLOS.

Vous devriez me connoître. Vous en avez aſſez de ſujets. C'eſt moi qui vous ai déja une fois laiſſé pour mort & qui vais achever aujourd'hui ce que j'ai eu tort de ne pas conſommer alors.

LÉONOR.

Je ſuis au déſeſpoir.

DOM DIÉGO.

Tu te trompes, tu viens t'offrir à moi pour que je prenne ma revanche.

DOM JUAN.

Je ſuis à vos côtés, Dom Carlos.

GINÈS.

On ſe bat ici, au ſecours.

UN LAQUAIS.

Qu'y a-t-il?

DONA BÉATRIX, *à Inès.*

Eteins les lumieres & voyons ſi l'obſcurité pourra les ſéparer. (*Inès éteint en effet les bougies.*)

DOM JUAN.

Où ſommes-nous?

DOM DIÉGO.

Voici la porte, ſortons, ce n'eſt pas fuir, c'eſt ſe réſerver pour une meilleure occaſion. (*Il ſort.*)

DONA BÉATRIX.

Je me retire le cœur en proie aux plus vives allarmes. (*Elle s'en va.*)

INÈS.

Voilà nos affaires en mauvais état.

GINÈS.

Monſieur, où êtes-vous? Faut-il appeller le chirurgien?

DOM CARLOS.

Meurs, traître.

GINÈS.

Ah! volontiers, je ſuis mort, il ne faut pas m'en dire davantage: au

diable ſi j'attends pour voir ce que cela deviendra.

UN LAQUAIS.

Il y a un homme de tué. J'ai bien peur que la Juſtice n'arrive & ne nous trouve ici.

DOM JUAN.

Des lumieres donc ; mais j'aurai plutôt fait d'en aller chercher.

LÉONOR.

Accablée comme je le ſuis, je n'ai pas la force de me remuer.

DOM CARLOS.

Je ne puis me réſoudre à ſortir d'ici, quoique tout le monde m'abandonne. Je ne quitte pas ainſi un endroit où j'ai été forcé de tirer l'épée.

DOM JUAN, *avec de la lumiere.*

Voici de la lumiere, enfin.

LÉONOR.

Quoi ! Carlos, c'eſt vous ?

DOM JUAN.

Vous n'êtes que vous deux ?

DOM CARLOS.

Je n'y ſerai pas long-tems.

DOM JUAN.

Un moment.

LÉONOR.

Que n'eſt-il poſſible de lire dans les cœurs ! hélas ! on y verroit ma juſtification !

DOM CARLOS.

Va, le tien eſt trompeur & l'a toujours été.

LÉONOR.

Vous lui faites injure.

DOM CARLOS.

En voici encore une nouvelle preuve, perfide ! Quand tu n'aurois pas été arrêtée par les égards que tu me devois, ne falloit-il pas, du moins, ménager la maiſon de mon ami ?

LÉONOR.

Hélas ! ſuis-je donc reſponſable des emportemens d'un fou ?

DOM CARLOS.

Non, vous ne l'êtes point, abrégeons ce cruel dialogue. Mon cher couſin, voilà un dénouement auſſi heureux pour vous que cruel pour moi ; je ne vous ſuis plus utile. Adieu, je pars de Valence avec un redoublement

d'opprobre. Que mon ennemi m'accuſe de fuir, peu m'importe. Qu'ai-je déſormais beſoin d'honneur ou de réputation ? Quant à cette femme, mon amitié vous la recommande, non pas que je vous engage à la garder chez vous, mais facilitez-lui les moyens de ſe rendre chez ſon amant. Qu'il ſoit heureux avec elle & elle heureuſe avec lui. Adieu, mon ami.

LÉONOR.

Ah Ciel ! ayez pitié de moi ! un inſtant, Carlos.

DOM CARLOS.

Oſez-vous me parler encore ?

LÉONOR.

Si j'ai ſu....

DOM CARLOS.

Taiſez-vous.

LÉONOR.

Que Diégo....

DOM CARLOS.

N'ouvrez pas la bouche.

LÉONOR.

Eh bien, tu ſeras ſatisfait, cruel, la force & la vie m'abandonnent. Adieu, je me meurs.

DOM JUAN.

Elle s'évanouit.

DOM CARLOS.

Soutenez-la, mon ami. Ah! Léonor, je vous aime encore assez pour qu'il m'en coûte la vie!

DOM JUAN.

Elle ne peut que gémir & pleurer. Attendez, Carlos, je vais la porter dans la chambre de ma sœur.

DOM CARLOS.

Oui, mon ami, qu'on la secoure.... Mais non, qu'elle meure, l'infidele; ce n'est plus pour moi qu'elle vit!

DOM JUAN.

Je reviens voir avec Inès ce qu'il faut faire. (*Ils s'en vont.*)

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

DOM CARLOS, DOM JUAN.

DOM CARLOS.

REVIENT-ELLE de ſon évanouiſſement ?

DOM JUAN.

Oui ; mais en vérité je crois qu'il vaudroit mieux pour elle ne pas recouvrer la connoiſſance.

DOM CARLOS.

Comment donc ?

DOM JUAN.

Au moment où elle a commencé à reprendre un peu ſes ſens, l'idée de ſes malheurs, le ſouvenir de ce qui vient de ſe paſſer, l'a ſi vivement ſaiſie, qu'elle ſemble avoir perdu la raiſon tant il y a de trouble

& de déſordre dans ſes paroles.

DOM CARLOS.

Que dit-elle ?

DOM JUAN.

Qu'elle eſt malheureuſe, que ſans l'entendre, ſans l'écouter, ſa raiſon.....

DOM CARLOS.

Funeſte paſſion !

DOM JUAN.

A quoi êtes-vous décidé ?

DOM CARLOS.

Le voici : ma tête n'eſt peut-être pas en meilleur état que la ſienne, tant j'éprouve de ſentimens contraires, tant je trouve de confuſion dans mes idées & de contradiction dans mes deſſeins. Si pourtant je pouvois faire enſorte que Dom Diégo rendît à Léonor, l'honneur qu'il lui a fait perdre ; ſi je pouvois ramener les choſes au point qu'elle ſe retrouvât conſidérée & tranquille dans le lieu de ſa naiſſance, dans les bras de ſon pere, ce ſeroit une vengeance ſinguliere & ſatisfaiſante pour un cœur comme le mien. Eh bien, je ſuis capable de la goûter. Qu'elle ſoit heu-

reuſe & qu'elle le devienne par mon moyen au moment où elle ſe croit le plus loin du bonheur. Ils s'aiment tous deux, uniſſons-la à Dom Diégo. Que perdrai-je à cette alliance ? Hélas ! rien ; il y a long-tems que j'ai tout perdu, ſauvons du moins Léonor, puiſqu'il ne m'eſt plus permis d'eſpérer la conſerver pour moi.

DOM JUAN.

Une pareille réſolution ne peut partir que de l'ame la plus généreuſe.

DOM CARLOS.

Mais, quel moyen ! prendre pour faciliter cet arrangement ?

DOM JUAN.

Je n'en ſais rien ; ſi nous nous en mêlons cela ſuffira pour que Dom Diégo s'y refuſe ; & en effet il n'eſt pas naturel que ce ſoit d'un des amans de ſa maîtreſſe qu'il la reçoive.

DOM CARLOS.

Dites au pere de Léonor qu'elle eſt ici, & il pourra alors en diſpoſer à ſon gré.

DOM JUAN.

Il y a un inconvénient.

DOM CARLOS.

Qui eſt ?

DOM JUAN.

Leur averſion l'un pour l'autre, ſans compter qu'alors vous n'êtes ſûr de rien.

DOM CARLOS.

Vous avez raiſon. Comment donc faire ?

DOM JUAN.

Il me vient une idée qui applanit tout.

DOM CARLOS.

Quelle eſt-elle ?

DOM JUAN.

Il n'y a qu'à charger Dona Béatrix, ma ſœur, de cette propoſition. Elle ne ſauroit, dans ſa bouche, révolter Dom Diégo, & elle ſera d'ailleurs honnête de ſa part, en lui déclarant où les choſes en ſont.

DOM CARLOS.

Vous dites très-bien.

DOM JUAN.

Cachez-vous donc tandis que je vais mettre la main à cette entrepriſe.

DOM CARLOS.

Moi me cacher ! & pourquoi ?

DOM JUAN.

De peur que Dom Diégo ou Dom Pédro ne vous voient juſqu'à ce que tout ſoit fait.

DOM CARLOS.

Me cacher encore !

DOM JUAN.

Il n'y a rien a faire ſans cette précaution.

DOM CARLOS.

J'y conſens ſous la condition que perſonne que vous n'en ſera inſtruit.

DOM JUAN.

A la bonne heure.

DOM CARLOS.

Allez donc. Ah ! ingrate Léonor ! combien tu m'aurois d'obligations ſi ton cœur étoit ſuſceptible de reconnoiſſance. Pour prix de tous les affronts dont tu m'accables, je te ſauve l'honneur & la vie. (*Il entre dans une chambre dont il ferme la porte.*)

DOM JUAN.

Si je viens à bout de tout ceci je ferai le bonheur de tout le monde,

celui de Léonor, celui de ſon pere, celui de Dom Diégo, & je me tire moi-même d'un grand embarras ; allons, il n'y faut rien épargner.

SCENE II.

DOM JUAN, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

CARLOS eſt-il ici ?

DOM JUAN.

Non, ma ſœur.

DONA BÉATRIX.

Je venois le chercher.

DOM JUAN.

Au moment où Léonor s'eſt évanouie, je l'ai laiſſé ici & je ne l'ai pas encore revu.

DONA BÉATRIX.

Sans doute que ſon courage l'aura emporté à la pourſuite de Dom Diégo.

DOM JUAN.

J'irois le rejoindre ſi je pouvois

deviner où il eſt ; mais que lui voulez-vous ?

DONA BÉATRIX.

Lui dire, mon frere, que par égard, du moins ſi ce n'eſt par amour, il devroit prendre quelque pitié de ſa maîtreſſe qui fond en larmes.

DOM JUAN.

Que dit-elle ?

DONA BÉATRIX.

Qu'elle trouveroit quelque conſolation à le voir du moins.

DOM JUAN.

Comment faire, puiſqu'il n'eſt pas ici ? mais j'ai une choſe à vous confier, Béatrix.

DONA BÉATRIX.

L'oſez-vous après la défiance que vous m'avez montrée tantôt & les ſoupçons injurieux.....

DOM JUAN.

C'en eſt aſſez, ma ſœur, je vous pardonne volontiers ce reſſentiment. Il part d'un principe qui vous fait honneur, n'en parlons plus. Ce que j'ai à vous dire, c'eſt qu'il n'y a que vous qui puiſſiez détourner les périls

auxquels ſont expoſés Dom Diégo, Dom Carlos & moi-même, puiſque je ne puis manquer d'être mêlé dans leurs querelles.

DONA BÉATRIX.

Moi, & comment ?

DOM JUAN.

Le voici : je dois au rang & au mérite de Léonor, de travailler à mettre ſon honneur à couvert ; mais ſi je viens à parler moi-même à Dom Diégo du ſeul moyen qui reſte pour y réuſſir, il refuſera net, je le ſais ; & c'eſt d'ailleurs s'expoſer que de ſe préſenter à lui avant qu'il ſoit prévenu : c'eſt donc à vous, Béatrix, à ménager cette affaire. Les femmes ont le talent de traiter les choſes avec plus de douceur. Il faut donc faire venir ici.....

DONA BÉATRIX.

Qui ?

DOM JUAN.

Dom Diégo.

DONA BÉATRIX.

Et que lui dirai-je ?

DOM JUAN.

Vous lui ferez ſentir combien ſa

conduite eſt offenſante pour vous, & à quels dangers elle expoſe ſa maîtreſſe ; vous l'amenerez enfin à ſe marier avec elle ſans qu'il paroiſſe le moins du monde que nous nous en mêlions, Dom Carlos ou moi.

DONA BÉATRIX.

Je vous entends. Je ferai ce que vous ſouhaitez.

DOM JUAN.

Cela eſt bon. Je vais tâcher de trouver Dom Carlos ; vous, ſi vous rentrez dans votre appartement, ayez ſoin de faire fermer celui-ci.

DONA BÉATRIX.

J'en aurai ſoin. Me voilà dans une bien étrange ſituation, il faut que je conſomme moi-même ma honte & la ruine de mon amour : que ferai-je ? Voyons puiſqu'aujourd'hui, du moins, je puis faire venir librement Dom Diégo. Examinons tout, ſachons ce qu'il répondra à ce que je vais lui propoſer, & tirons-nous une bonne fois de façon ou d'autre de cet horrible embarras.

SCENE III.

DONA BÉATRIX, LÉONOR.

LÉONOR.

MADAME.

DONA BÉATRIX.

Quoi! c'eſt vous qui répondez, Léonor?

LÉONOR.

Vous appellez une de vos femmes, Qu'importe, laquelle?

DOM CARLOS, *ouvre ſa porte & écoute.*

C'eſt la voix de Léonor, j'ai quelque plaiſir de la voir ſortie de ce long accablement.

DONA BÉATRIX.

N'accuſez que mon ignorance, ma chere Léonor, du peu d'égards que je vous ai marqué, & comptez que je n'oublierai rien pour réparer ma faute : ſoyez mon amie. (*Bas.*) Je devrois bien dire le contraire.

LÉONOR.

Non, Madame, ne changez point de maniere, regardez-moi plutôt comme votre eſclave, trop heureuſe, hélas! d'être ſoufferte dans une maiſon où j'ai cauſé tant de troubles.

DONA BÉATRIX.

Il n'en ſera rien, Madame, ſavez-vous que je ſonge à vous donner un mari.

LÉONOR.

Que le ciel vous récompenſe de vos bontés; mais Carlos n'y conſentira jamais, il eſt trop irrité.

DONA BÉATRIX.

Auſſi n'eſt-ce pas de Carlos qu'il s'agit?

LÉONOR.

De qui donc?

DONA BÉATRIX.

De Dom Diégo de Centellas.

LÉONOR.

En ce cas, Madame, épargnez-vous tant de peine, je mourrois plutôt que de me voir la femme de Dom Diégo.

DONA BÉATRIX.

Vous ne l'avez donc jamais aimé?

LÉONOR.

Moi, Madame, l'aimer! il eſt à mes yeux le plus affreux de tous les monſtres, & le plus haïſſable de tous les hommes.

DONA BÉATRIX

La, la, doucement : pour ne le pas aimer paſſe, mais il ne faut pas tant le mépriſer.

DOM CARLOS.

La perfide! elle m'aura vu entrer ici, voilà ce qui la fait parler de la ſorte.

DONA BÉATRIX.

Je croyois vous faire plaiſir. Il étoit difficile d'imaginer que vous haïſſiez ſi fort un homme qui a bravé pour vous la mort dans Madrid, & qui paroît s'attacher à vous ſuivre partout.

LÉONOR.

Hélas! ſi vous ſaviez combien ſes pourſuites me ſont à charge.

DONA BÉATRIX.

C'eſt ce qu'il faudra bien que je

core m'arrêter ici avec elle ? Me reſte-t-il encore des doutes ? Peut-il m'en reſter ?

LÉONOR.

Ecoutez-moi.

DOM CARLOS.

Eh bien, mais on frappe...., Je rentre chez moi.

LÉONOR.

Toujours des importuns dans les momens les plus précieux pour moi, dans ceux où l'effuſion de mon cœur l'emporteroit peut-être ſur l'apparence.....

SCENE V.

LÉONOR, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

DOM JUAN eſt-il chez lui ? Mais, Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?

LÉONOR.

Il vient de ſortir..... Ah ciel ! je ſuis perdue.

DOM PÉDRO.

Je ne ſais où je ſuis.

DOM CARLOS *ouvrant ſa porte & recevant Léonor dans ſa chambre.*

Raſſurez-vous, Léonor, vous trouverez toujours un aſyle auprès de mon cœur.

DOM PÉDRO.

Il ferme la porte..... Briſons-la en mille pieces. Puiſſé-je traiter de même l'infame qui..... (*Il veut enfoncer la porte.*)

SCENE VI.

DOM PÉDRO, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

QUI donc crie & frappe ici avec tant de violence?

DOM PÉDRO.

C'eſt une fureur trop juſte, un emportement trop légitime; on voudroit en vain s'y oppoſer.

DONA BÉATRIX.

Comment tant d'audace chez moi! Quel eſt donc l'objet d'un ſi furieux déſeſpoir?

DOM PÉDRO.

Une malheureuſe qui ſe cache ici.

DONA BÉATRIX.

Attendez, eſt-ce Léonor?

DOM PÉDRO.

Et ſi ce n'étoit pas elle, me verriez-vous dans l'état où je ſuis!

DONA BÉATRIX

Il ne manquoit plus que cela. Encore un nouvel amant & à ſon âge? Voilà bien pour réconcilier Dom Diégo & Dom Carlos. Quoique je ne puiſſe blâmer votre reſſentiment, je vous trouve bien hardi d'oſer entrer ici.

DOM PÉDRO.

Ah! Madame, je ſuis dans un état à tout braver. Il n'eſt pas ici queſtion d'égards.

DONA BÉATRIX.

Il en devroit toujours être queſtion dans la maiſon d'une femme comme moi.

SCENE

SCENE VII.

DOM JUAN, DONA BÉATRIX, DOM PÉDRO.

DOM JUAN.

Qu'y a-t-il donc ici?

DONA BÉATRIX.

Et que voulez-vous qu'il y ait? C'eſt ce vieillard qui en veut auſſi à Léonor, & qui prétend enfoncer toutes les portes de la maiſon.

DOM JUAN.

Doucement, doucement, ma ſœur; Dom Pédro ne vous a manqué en rien; cette maiſon eſt à lui & il eſt bien le maître d'en diſpoſer.

DOM PÉDRO.

Point de complimens ſur ce ton, Dom Juan; je ne ſuis point le maître ici, & je ne prétends pas l'être. Je ſuis un malheureux étranger qui, comptant ſur vous, & venant réclamer vos ſoins, ai trouvé chez vous cette fille même

que je cherche avec tant d'impatience. Ouvre, malheureuſe, ou je me ferai un paſſage en enfonçant la porte.

DONA BÉATRIX.

C'eſt ſon pere ?

DOM JUAN.

Il l'a vue : comment me tirerai-je d'affaire ici ?

DOM PÉDRO.

A quoi réfléchiſſez-vous ? il faut prendre un parti.

DOM JUAN.

A vous dire le vrai, Monſieur, j'attendois un remerciment des peines que je me ſuis données pour vous depuis hier que vous m'avez confié vos affaires. J'ai cherché Léonor, je l'ai trouvée ; je l'ai priſe chez moi & miſe dans la compagnie de ma ſœur. Je n'ai eu en vue que de vous faciliter le moyen de retourner chez vous heureux & ſatisfait. Si cela ne vous convient pas, je m'en lave les mains.

DOM PÉDRO. *Il ſe jette aux pieds de Dom Juan.*

Ah ! j'embraſſe vos genoux..... Pardonnez mon emportement.

DOM JUAN.

Que faites-vous donc ? Levez-vous.

DOM PÉDRO.

Et vous, Madame, excuſez mon déſeſpoir. Je ſuis gentilhomme, je ſuis inſulté.

DONA BÉATRIX.

Si j'avois eu, Monſieur, l'honneur de vous connoître, je vous aurois parlé autrement.

DOM JUAN, *bas à ſa ſœur.*

Avez-vous fait avertir Dom Diégo ?

DONA BÉATRIX.

Oui, Inès y eſt allée.

DOM JUAN.

Venez avec moi, Monſieur, nous avons quelque choſe d'eſſentiel à faire en ce moment. Ne craignez rien, Béatrix ne quittera pas Léonor.

DONA BÉATRIX.

Je m'en charge.

DOM PÉDRO.

Cela ſuffit, Madame : allons, Monſieur ; puiſſé-je donner, s'il le faut, tout mon ſang pour rétablir mon honneur.

DOM JUAN.

Je ne ſais où je vais l'emmener. Entretenez promptement Dom Diégo pendant notre abſence ; c'eſt de-là que dépend mon repos. (*Il emmene Dom Diégo.*)

DONA BÉATRIX.

(*Bas.*) Hélas ! & peut-être le mien. (*Haut.*) Ouvrez, Léonor, je ſuis ſeule.

LÉONOR.

En ce cas je ſors ſans crainte.

DOM CARLOS, *à Léonor.*

Ne dites pas même à Béatrix que je ſuis ici.

LÉONOR.

Je ne le lui dirai pas.

DONA BÉATRIX.

Vous voilà échappée à un furieux danger. C'eſt un grand bonheur que mon frere ait oublié de fermer cette porte où il ne laiſſe jamais la clef.

LÉONOR.

Elle m'a ſauvé la vie.

DONA BÉATRIX.

Fermez-la bien, & ſuivez-moi dans mon appartement.

LÉONOR.

Je vous ſuis.

DONA BÉATRIX.

Ah! Dom Diégo, comme le cœur me bat en vous attendant. (*Elle s'en va.*)

LÉONOR, *à Carlos.*

Puiſque j'ai encore un inſtant pour vous parler, écoutez-moi.

DOM CARLOS.

Léonor, croyez-moi, ſuivez Béatrix. Allez, vous voyez trop que c'eſt notre deſtinée à tous deux, à vous de m'accabler d'affronts, à moi de vous ſauver la vie; allez juſqu'à ce qu'il ſe retrouve une autre occaſion, pour vous de me faire une nouvelle inſulte, pour moi de vous rendre un nouveau ſervice.

LÉONOR.

Quel langage! ce n'eſt pas-là de quoi il s'agit.

DOM CARLOS.

De quoi donc?

LÉONOR.

Savez-vous que Béatrix me propoſe d'épouſer Dom Diégo?

DOM CARLOS.

Je le ſais, c'eſt moi-même qui en ſuis la cauſe.

LÉONOR.

Vous ſouhaitez ce mariage?

DOM CARLOS.

Oui, je le ſouhaite.

LÉONOR.

Vous le preſſez?

DOM CARLOS.

Oui, & c'eſt pour cela même que je me ſouſtrais ici à tous les regards de peur d'y mettre quelque obſtacle, ſi je venois à me remontrer avec Dom Diégo ou Dom Pédro.

LÉONOR.

Je ne dévine pas la raiſon de cette conduite.

DOM CARLOS.

Elle n'eſt pourtant que trop facile à découvrir.

LÉONOR.

Quelle eſt-elle?

DOM CARLOS.

C'eſt ma généroſité, cruelle, puiſqu'il faut vous le dire. J'ai le cœur

aſſez grand pour ſacrifier mon amour à votre honneur, & pour aimer mieux vous perdre afin de ſauver du moins votre réputation.

LÉONOR.

Mon honneur?

DOM CARLOS.

Après tout ce qui s'eſt paſſé ici entre vous & Dom Diégo, ſans parler de la rencontre de Madrid, que je veux bien oublier; après les deux rendez-vous conſécutifs que vous lui avez donnés dans la retraite même que vous ne teniez que de mes bontés; vous reſte-t-il une autre reſſource que de l'épouſer?

LÉONOR.

Je n'y tiens plus. Carlos, unique objet de ma tendreſſe.....

DOM CARLOS.

Laiſſez-moi, malheureuſe!

LÉONOR.

Que je puiſſe mourir à l'inſtant, ſi la premiere nuit je l'ai ſeulement vu, & ſi la ſeconde j'ai ſu.....

DOM CARLOS.

Menſonges tout purs.

LÉONOR.

Mais ce que je viens de dire à Béatrix....

DOM CARLOS.

Ah ! perfide ! vous ſaviez que je pouvois vous entendre !

LÉONOR.

Comment ?

DOM CARLOS.

Vous m'aviez vu me renfermer ici ; la preuve, c'eſt qu'à l'aſpect de votre pere vous n'avez pas héſité à vous y jetter.

LÉONOR.

Je n'en ſavois rien ; mais ſi ce que vous imaginez de mon commerce avec Dom Diégo étoit vrai, à quoi, dites-moi, pouvez-vous attribuer mon obſtination à le refuſer ?

DOM CARLOS.

A un caprice.

LÉONOR.

Je ne ſuis point capricieuſe.

DOM CARLOS.

Toutes les femmes le ſont.

DONA BÉATRIX *appelle.*

Léonor.

LÉONOR.

Béatrix m'appelle.

DOM CARLOS.

Ne dites pas que je ſuis ici.

LÉONOR.

Je ne le dirai pas. Vous refuſez donc abſolument de me croire.

DOM CARLOS.

Les apparences ſont trop contre vous.

LÉONOR.

Je tâcherai de vous convaincre qu'il faut s'en défier. Ah! Carlos, que vous me coûtez cher! (*Il ſe renferme, elle ſort.*)

SCENE VIII.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO.

DOM DIÉGO.

BÉATRIX, votre procédé a de quoi m'étonner : m'envoyer chercher, m'introduire ici ouvertement à l'heure qu'il eſt, paſſer pour m'entretenir dans l'appartement de votre frere, ſont autant de choſes qui me confondent. Eſt-ce amour ou trahiſon de votre part ? Voulez-vous me rendre la vie ou me l'ôter ?

DONA BÉATRIX.

Ne craignez rien, Monſieur, je n'ai voulu vous parler que pour vous obliger. J'attends la viſite d'une de mes amies qui m'oblige de vous recevoir ici. Je veux bien moi-même devenir la confidente de vos amours. Je ſacrifie le mien à votre bonheur ; j'en vois trop la néceſſité puiſque vous avez une autre maîtreſſe à qui votre main eſt due.

DOM DIÉGO.

Vous redoublez ma ſurpriſe ; je n'entends rien à ce diſcours.

DOM CARLOS *écoutant à ſa porte.*

Je ne ſais quel preſſentiment m'agite, ils vont parler de choſes qui m'intéreſſent, il faut malgré moi que je prête l'oreille.

DONA BÉATRIX.

Puiſque vous n'entendez pas un diſcours auſſi clair, je vais donc parler avec plus de netteté. Léonor vous ſacrifie ſa maiſon, ſon pere, ſon repos, ſon honneur & même ſa vie. Vous êtes brouillé avec Dom Juan, vous avez outragé Dom Carlos & moi, peut-être encore plus cruellement : le pere de Léonor eſt ici : voyez combien vous courez de riſques. Il eſt viſible que vous n'avez que deux partis à prendre, ou celui de braver tant d'épées qui vous menacent ou celui d'épouſer Léonor. Vous l'aimez, elle vous adore. Il faut choiſir, ou de voir couler tout votre ſang, ou de lui donner la main. M'entendez-vous à préſent ?

DOM DIÉGO.

Cela n'eſt pas difficile : me permettez-vous de vous répondre ?

DONA BÉATRIX.

Je vous écoute.

DOM DIÉGO.

J'ai à remplir ici deux devoirs également précieux, celui d'amant & celui d'homme d'honneur. Je ne veux ni ne puis vous tromper. Vous l'allez voir.

DONA BÉATRIX.

Que va-t-il me dire ?

DOM DIÉGO.

J'ai vu pour la premiere fois Léonor à Madrid. J'avoue que touché de ſa beauté, je l'ai long-tems ſuivie. J'ai épuiſé envers elle toutes les reſſources qui annoncent l'amour & qui le produiſent ; mais elle ne m'a répondu qu'avec une rigueur pouſſée même juſqu'au mépris. Elle n'a pas ſeulement eu pour moi ces ménagemens qui ſervent ſi bien aux femmes pour éluder ce qui leur déplait & qui attachent du prix même à leurs cruautés. Léonor étoit ſi loin de cette adreſſe, que je ſoupçonnai bientôt qu'il y

avoit dans ſes refus plus que de la froideur. Je gagnai ſes femmes. Une d'elles m'apprit que les dédains de ſa maîtreſſe ne venoient que de ce qu'elle avoit un autre amant. Elle ajouta qu'ils étoient prêts à s'épouſer en ſecret, & qu'ils ſe voyoient toutes les nuits chez Léonor; je ne pus réſiſter à l'envie d'être témoin d'une de ces entrevues. Je ne voulois que la mortifier en lui laiſſant connoître que j'étois inſtruit de ſes motifs & lui faire perdre la fierté dont elle ſe paroît à mes yeux. Cette fille me cacha dans une chambre d'où j'apperçus bientôt Léonor qui ſe rendoit dans un autre appartement. Je la ſuivis, non pas pour l'inſulter, vous ne m'en ſoupçonnez pas, Madame, je ne voulois qu'entendre quelques-uns des propos qu'elle alloit tenir à ſon amant, pour lui prouver en les lui répétant que j'étois inſtruit. Elle s'apperçut qu'on la ſuivoit; elle voulut voir qui j'étois. En ce moment arriva Dom Carlos : vous ſavez trop bien le ſuccès de cette rencontre funeſte; je n'ai que faire de vous en rien dire. Depuis mon retour à Valence, je puis vous jurer que j'ignorois abſolument que

Léonor y fût. Après la converſation que j'eus avec vous le jour de mon arrivée où vous m'avez paru ſi irritée, j'ai voulu eſſayer le lendemain de vous revoir pour vous appaiſer. Je me ſuis gliſſé chez vous pour attendre un moment favorable. Dom Juan eſt entré alors : j'ai voulu l'éviter & je me ſuis trouvé dans la chambre de Léonor, &, je l'avoue, pour ſauver votre réputation, pour m'excuſer moi-même, je n'ai pas héſité à la compromettre, & c'eſt alors que Carlos eſt entré. D'après ce que je viens de vous dire & ce que vous ſavez, Madame, comment voulez-vous que j'épouſe Léonor ? Une femme qui me déteſte, une femme qui eſt cauſe de mes malheurs, une femme qui eſt venue à Valence à la ſuite d'un autre amant, une femme que je n'aurois revue de ma vie, ſi le haſard ne me l'avoit préſentée, tandis que c'étoit vous que je cherchois ! Si pendant mon abſence, votre cœur s'eſt détaché, ſi mes fautes de Madrid vous paroiſſent indignes de pardon, oubliez-moi, mais ne pouſſez pas la cruauté juſqu'à diſpoſer de ma main.

DOM CARLOS.

Ah ! Ciel ! qu'ai-je entendu ? Me voilà trop bien déſabuſé. Ah ! Léonor ! de quel œil me regarderez-vous ?

DONA BÉATRIX.

Mais enfin comment comptez-vous ſatisfaire tant d'ennemis ?

DOM DIÉGO.

Qui ?

DONA BÉATRIX.

Moi, Dom Juan, Dom Carlos, Léonor & ſon pere.

DOM DIÉGO.

De tous ces ennemis, Madame, je ne redoute que vous.

SCENE IX.

Les mêmes, GINÈS, INÈS *arrivent effrayés.*

GINÈS.

MONSIEUR.

INÈS.

Madame.

DOM DIÉGO.

Qu'as-tu ?

DONA BÉATRIX.

Que veux-tu me dire ?

INÈS.

Monſieur, Madame, je viens de voir dans la rue Dom Juan.

GINÈS.

Et le pere de Léonor avec lui.

DOM DIÉGO.

Toutes ces rencontres ne ſont faites que pour moi.

DONA BÉATRIX.

Quant à mon frere, il n'y a pas de danger qu'il vous voie ; mais Dom Pédro, c'eſt autre choſe.

DOM DIÉGO.

Je vais entrer ici en attendant qu'ils ſe retirent.

GINÈS.

Voilà un exercice que vous faites ſouvent.

DOM CARLOS.

Perſonne ne peut entrer ici.

DOM DIÉGO

Un homme ici !

DONA BÉATRIX.

Un homme ! & qui ſeroit-ce ?

GENÈS.

Quelque revenant ſans doute qui s'eſt logé-là pour vous faire peur.

DOM DIÉGO

Je ne m'étonne plus, Madame, de l'ardeur avec laquelle vous preſſiez mon mariage avec Léonor, vous aviez-là quelqu'un aux yeux de qui il vous importoit de vous juſtifier.

DONA BÉATRIX.

Dom Diégo, ſongez.....

SCENE X.

Les mêmes, LÉONOR.

LÉONOR.

D'où viennent donc ces cris, Madame ? Mais que vois-je ?

DONA BÉATRIX.

Je n'en ſais rien.

DOM DIÉGO.

Je vais vous donner le plaiſir de vous en inſtruire. Duſſent aujourd'hui tous mes ennemis ſe raſſembler ici pour me mettre en pieces, je verrai quel eſt le lâche qui n'oſe ſe montrer quand on le défie aux yeux de ſa maîtreſſe.

DOM CARLOS, *en ſe montrant.*

C'en eſt trop.

LÉONOR.

O ſort! quand ſeras-tu las de me pourſuivre!

SCENE XI.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM PÉDRO.

DOM JUAN.

QU'EST-CE que cela ſignifie ?

DOM PÉDRO.

Oh ciel ! quand je m'attends à ne trouver qu'un de mes ennemis, tous deux ſe préſentent à moi ; traître Carlos ! lâche Diégo !

DOM JUAN.

Arrêtez. Il eſt peut-être encore poſſible de tout terminer à l'amiable. Dom Diégo, ma ſœur vous a-t-elle appris le moyen court & facile que j'ai imaginé pour cela ?

DOM DIÉGO.

Elle m'a parlé de mon mariage avec Léonor ; mais je ne puis m'y réſoudre.

DOM PÉDRO.

Il ſuffit, Dom Juan, qu'il périſſe.

DOM CARLOS *le défendant.*

Prenez garde à vous.

DOM JUAN.

Que faites-vous donc?

DOM CARLOS.

S'il avoit accepté ce parti je lui aurois à l'inſtant percé le cœur, parce que c'eſt à moi ſeul que la main de Léonor appartient.

DOM JUAN.

A vous!

DOM CARLOS.

Je n'ai rien de plus à vous dire. Ceci vous montre aſſez que Léonor eſt la plus vertueuſe des femmes & que j'ai été le plus injuſte des amans. Madame, uniſſez-vous à moi, embraſſons les genoux de votre pere.

LÉONOR, *ſe jettant à ſes genoux.*

Mon pere.....

DOM PÉDRO.

Ah! ma fille! tout eſt oublié, tout eſt pardonné.

DOM JUAN.

Ne m'apprendrez-vous donc pas la cauſe d'un changement ſi prompt ?

DOM CARLOS.

La voulez-vous ſavoir ?

DOM JUAN.

Oui.

DOM CARLOS.

Donnez-moi votre main, Dom Diégo.

DONA BÉATRIX.

Que va-t-il faire ?

DOM CARLOS.

Madame, je vous la préſente.

DOM DIÉGO.

Avec mon cœur.

DOM JUAN.

Comment ?

DOM CARLOS.

Vous voilà inſtruit. Ce n'étoit pas Léonor que Dom Diégo cherchoit ici. Vous voyez bien à qui ſes vœux pouvoient s'adreſſer.

DOM JUAN.

Je ſuis bien heureux de ne l'apprendre qu'au moment où je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

FIN.

LA JOURNÉE DIFFICILE,

En Eſpagnol,

LOS EMPEÑOS DE SEIS HORAS,

COMÉDIE

De Dom PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

PERSONNAGES.

Dom CÉSAR.

OCTAVIO.

HENRIQUE.

CARLOS.

PORCIA, *sœur de Henrique.*

NISE, *sœur de Carlos.*

FLORA, *Suivante de Porcia.*

QUATRIN, *Valet d'Octavio.*

ARNESTE, CAMILLE, } *Valets de Dom César.*

Un COMMISSAIRE.

Des SERGENS.

La Scene eſt à Madrid.

LA JOURNÉE DIFFICILE.

PREMIERE JOURNÉE.

La ſcene eſt dans l'appartement de Porcia.

SCENE PREMIERE.

CARLOS, PORCIA, NISE, FLORA.

CARLOS *à Porcia.*

MA couſine, je vous amene ma ſœur.

PORCIA.

Dieu ſoit loué ; nous paſſerons la ſoirée enſemble, & j'ai aſſez beſoin de compagnie.

NISE

Nous ne ſommes ſéparées que par un mur. Ainſi, ma couſine, le voiſinage ſe joint à la parenté pour reſſerrer notre amitié.

CARLOS *à Niſe.*

Reviendrai-je vous chercher ?

PORCIA.

Non, mon couſin, elle paſſera la nuit ici.

CARLOS.

Adieu donc.

SCENE II.

NISE ET PORCIA.

PORCIA.

Ah ! ma chere Niſe ! que j'ai de choſes à vous dire !

NISE.

Et moi de même. J'ai des inquiétudes que je ne puis ſoutenir.

PORCIA.

Si c'eſt l'amour qui les cauſe je pourrois bien vous en offrir autant.

NISE.

Eſt-ce qu'Octavio oublie ſa tendreſſe ?

PORCIA.

Non, c'eſt toute autre choſe.

NISE.

Quoi donc ! Apprenez-le moi pour voir ſi vos chagrins ſont au-deſſus des miens, que je vous conterai après.

PORCIA.

Vous ſavez avec quelle tendreſſe

j'ai écouté Octavio qui a paru y répondre. Il étoit obligé de cacher ſa paſſion : nous nous parlions quelquefois la nuit de votre fenêtre, parce que je ne le pouvois pas de la mienne.

NISE.

Je m'en ſouviens : je ſais auſſi qu'une de ces nuits votre frere, qui m'aime ſans retour de ma part, ſe promenant avec Dom Diégo d'Alvarado ſon grand ami, crut que c'étoit à moi qu'on parloit, qu'il voulut ſavoir qui c'étoit, & qu'Octavio en ſe battant, tua Dom Alvarado. Depuis ce moment votre frere a juré de venger ſon ami ; il cherche par-tout Octavio pour le ſacrifier. Mais, ma chere Porcia, ſi vous n'avez pas de plus grands ſujets de chagrin je ſuis plus à plaindre que vous.

PORCIA.

Ce n'eſt pas tout, il ne me ſuffit pas de vivre éloignée d'Octavio qui ne peut plus ſe montrer. Pour achever de m'accabler, mon frere m'ordonne impérieuſement de me marier à ſon choix, de prendre un homme que je n'ai jamais vu : il l'attend exprès de Flandre dans ce deſſein. Si je

refuſe, que j'allegue mon amour pour Octavio, il me tuera, ſans contredit. Si j'eſſaie d'oublier mon amant, je ne puis y réuſſir. Que ferai-je donc? Je me perds en ne me mariant pas; en me mariant je perds Octavio & avec lui tout ce qui me plaît au monde. Dans le premier cas ma mort eſt sûre; elle ne l'eſt pas moins dans le ſecond.

NISE.

Quelqu'un a dit que ſi tout le monde ſe réuniſſoit, & que chacun portât dans une même place tous ſes chagrins, avec permiſſion de changer contre ceux des autres, il ne ſe feroit cependant aucun troc, parce que perſonne ne croiroit trouver un fardeau plus léger que le ſien : c'eſt ce qui vous arriveroit ici. Vous parlez de votre mal avec emphaſe, & ſi j'offrois de changer avec vous, vous le refuſeriez. Qu'avez-vous, enfin? Vous ne voyez point votre amant; il ne ſait pas comment vous vous portez; il n'entend point vos ſoupirs, cela eſt vrai. Mais moi, ſi j'aimois auſſi ſans voir; ſi je ſouffrois ſans parler; ſi en voulant parler je ne le pouvois pas; ſi de plus mon amant ne me donnoit pas la

moindre marque, je ne dis pas de tendreſſe, mais de ſenſibilité ; s'il devoit ignorer la mienne, s'il devoit l'ignorer toujours ſans qu'il fût poſſible de l'en inſtruire, qu'en dites-vous, qui de nous deux ſeroit la plus à plaindre ?

PORCIA.

Comment ſe peut-il faire qu'il l'ignore, ſi vous pouvez l'en inſtruire ſans vous compromettre ?

NISE.

Je ne le ſais pas moi-même.

PORCIA.

Comment cela ſe peut-il ?

NISE.

Voici comment. Vous ſavez combien mon frere aime à voyager : ſoit amitié, ſoit défiance, il ne m'a jamais voulu laiſſer ſeule pendant ces courſes inſtructives ; il a voulu que j'en partageaſſe avec lui la fatigue & le plaiſir. Après avoir parcouru l'Allemagne, nous avons voulu voir la Flandre. Là, par l'ignorance de nos guides, nous étions un jour tombés entre les mains

d'un parti de rebelles (1) ; je me croyois perdue ; mon frere étoit au déſeſpoir, quand nous reçûmes un ſecours envoyé du ciel. Un détachement des troupes du Roi vint fondre ſur celui qui nous emmenoit. Après une action très-chaude, nous nous trouvâmes libres. Le chef des vainqueurs, pour prix de ſa victoire, voulut me voir & me parler. Que devins-je, ma chere Porcia ! Hélas, il ne me rendit la liberté que pour me la faire perdre ! Figurez-vous l'homme le mieux fait, l'eſprit le plus agréable, les manieres les plus polies. Le voir, l'aimer, l'adorer ne fut pour moi que l'ouvrage d'une minute ; mais je le ſens bien, cet amour d'un moment ſera éternel dans mon cœur. Je ne ſais ſi j'ai fait ſur lui la même impreſſion, je le deſire du moins, & peut-être ai-je lieu de le croire. Il me regardoit avec des yeux enflammés ; il vint ſe mettre à mes genoux, & il me dit en me baiſant la main, dans un moment où

(1) Les Hollandois qui faiſoient alors la guerre en Flandre contre les Eſpagnols.

mon frere étoit éloigné : vous n'êtes plus priſonniere, mais vous avez fait un eſclave. Si j'ai jamais ſenti la dureté de mon état, c'eſt en ce moment où des ordres précis me forcent de m'éloigner de vous ; mais j'y laiſſe la moitié de moi-même : mon cœur vous eſt acquis ; je n'ai pas même le bonheur de ſavoir qui vous êtes, & cependant je le ſens bien. S'il falloit pour jamais renoncer au bonheur de nous voir, j'aimerois mieux renoncer à la vie. A ce mot il entendit ſes tambours, mon frere revint & je vis partir Dom Céſar Porto Carrero ſans avoir pu lui dire un mot.

PORCIA.

Comment dites-vous qu'il s'appelle ?

NISE.

Dom Céſar.

PORCIA.

Qu'eſt-ce que j'entends, Dom Céſar !

SCENE II.

NISE, PORCIA, HENRIQUE.

HENRIQUE.

Je ſuis bien aiſe, Porcia, de vous entendre parler de votre époux.

NISE, *à part.*

Qu'eſt-ce que j'entends?

HENRIQUE.

Lui avez-vous écrit?

PORCIA.

(*Bas.*) Je tremble d'en entendre parler. (*Haut.*) Oui, mon frere.

HENRIQUE.

Bon. Puiſqu'il ne vous a pas encore vue, donnez-lui par votre eſprit bonne idée de votre beauté : vous ſerez mariée dès qu'il arrivera. J'en ai déja prévenu le premier Préſident (2) qui

(2) En Eſpagnol, *Aſſiſtente*, c'eſt le chef de la juſtice.

doit comme parent honorer de ſa perſonne les nôces que je deſire

UN VALET.

Un Valet de Dom Céſar qui arrive & ſouhaite vous parler.

HENRIQUE.

Il ne pourroit m'arriver rien de plus agréable, excepté, peut-être, de rencontrer Octavio. Pardonnez, Niſe, ſi je vous rappelle un homme en faveur de qui vous m'avez traité ſi mal, & qui m'a fait plus d'une fois repentir de m'être attachée à vous aimer; c'eſt un aiguillon de plus pour me pouſſer à le chercher; j'ai à venger ſur lui mon amour & la mort de mon ami. Je vais lire mes lettres, je ne me ſens pas de joie. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

NISE, PORCIA.

NISE.

QUEL étrange malheur !

PORCIA.

Je ſerois à un autre qu'à mon Octavio !

NISE.

Dom Céſar ſeroit à une autre qu'à moi ! j'aimerois mieux la mort.

PORCIA.

Nous connoiſſons toutes deux l'état de nos cœurs.

NISE.

Cherchons toutes deux quelque remede à nos chagrins.

PORCIA.

Pour moi je n'en connois qu'un, c'eſt d'avertir Octavio de ce qui ſe paſſe. Flora, vois ſi mon frere eſt occupé à écrire, & vous, donnez-moi ce mantelet. (*Elle prend celui de Niſe.*

NISE.

Que voulez-vous faire ?

PORCIA.

Si mon frere eſt une fois à écrire à Dom Céſar, il ſera long-tems ; me croyant avec vous, il n'aura aucune inquiétude. Dans cet intervalle j'irai dire à Octavio que je l'attends cette nuit pour réſoudre ce que nous avons à faire. Il n'y a pas moyen de différer.

NISE.

Savez-vous la maiſon ?

PORCIA.

Non ; mais je menerai avec moi Flora qui la ſait.

FLORA.

Voilà monſieur qui vient.

PORCIA.

Où me mettre ? (*Elle ſe retire dans un cabinet au fond.*)

HENRIQUE, *ſans entrer parlant au Valet de Dom Céſar nommé Arneſte.*

Voulez-vous lui parler ?

ARNESTE.

Non, je ne veux que la voir.

HENRIQUE.

Elle eſt avec ſa couſine qui lui rend viſite. Voyez-la, je vais achever mes dépêches.

ARNESTE.

Laquelle eſt-ce?

HENRIQUE.

Celle qui n'a point de mantelet (3); il n'y a point à ſe tromper.

ARNESTE.

J'entre pourtant.

---

(3) Ce mantelet occaſionne ici une équivoque. Porcia vient de le prendre; par-là c'eſt Niſe que le Valet prend pour l'épouſe future de ſon Maître. C'eſt ſur cette bagatelle qu'eſt fondée toute l'intrigue de la Comédie; mais on verra à combien de beautés elle donne lieu.

SCENE IV.

NISE, PORCIA *cachée*, FLORA, ARNESTE.

PORCIA.

MON frere m'a-t-il vue?

FLORA.

Non, mais le Valet vient pour vous parler.

PORCIA.

Quel contretems; expédie-le vîte; donne-lui cette lettre.

FLORA, *à Arneſte.*

Approchez.

PORCIA.

Qu'il s'en aille vîte, de peur que mon frere ne revienne.

NISE.

Comment va votre Maître & celui de mon cœur?

ARNESTE.

Il attend le moment où il deviendra celui de vos charmes.

NISE.

Plût à Dieu!

FLORA.

Prenez cette lettre.

ARNESTE.

Je vais bien le charmer en lui parlant de la beauté de sa future. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

NISE, PORCIA, *qui revient*, FLORA.

NISE.

Il m'a prise pour vous, ma chère Porcia.

PORCIA.

Je voudrois bien que le Maître pût en faire autant. Peut-être en vous voyant si belle, s'en tiendroit-il à vous, & cela renverseroit les desseins de mon frere.

NISE.

Je ne suis pas assez heureuse pour cela.

FLORA.

Mademoiſelle, allons-nous? reſtons-nous?

NISE.

Vous riſquez beaucoup; mon frere ou le vôtre vont entrer dans le moment.

PORCIA.

Cela eſt vrai. Si mon frere finit promptement ſes lettres, il n'y aura pas moyen de ſortir. Quelle heure eſt-il?

FLORA.

Sept heures.

PORCIA.

Tu iras tout à l'heure, Flora, porter un billet à Octavio. Il n'eſt pas poſſible de lui cacher tout ceci dans un moment où je me vois preſſée entre un homme que j'adore & un que je déteſte.

NISE.

Vous avez raiſon; mais où lui parlerez-vous?

PORCIA.

A la porte du jardin; vous ſavez qu'il eſt grand; cette porte donne ſur une autre rue.

NISE.

Il n'y aura rien à craindre-là.

PORCIA.

Flora, va te préparer. Ah, mon cher amant!

NISE.

Ah, mon cher Dom Céſar!

PORCIA.

A ſon arrivée, ma couſine, il faut toutes deux lui parler ſans déguiſement, qu'il apprenne que vous l'aimez & que j'aime Octavio. Octavio ſeul ſera mon époux.

NISE.

Et Dom Céſar?

PORCIA.

Je hais juſqu'à ſon nom.

NISE.

Ah! c'en eſt trop.

PORCIA.

Si vous voulez, cependant, je vais l'aimer de tout mon cœur.

NISE.

Non pas cela, non plus.

PORCIA.

Que ferai-je donc?

NISE.

Il faut prendre un milieu entre l'amour & la haine.

PORCIA.

J'entends. Je le haïrai s'il veut m'épouſer ; je l'aimerai s'il vous épouſe.

(*Elles s'en vont.*)

SCENE VI.

Le théatre change & repréſente une rue de Séville.

DOM CÉSAR, CAMILLE, *ſon Valet en voyageur.*

CAMILLE.

Nous voilà de bonne heure à Séville.

DOM CÉSAR.

Le ſoleil n'eſt pas encore couché, attendons ici.

CAMILLE.

N'allons-nous pas repoſer chez votre futur beau-frere ?

DOM CÉSAR.

Je n'y veux entrer que dans l'inſtant où on m'attendra le moins. J'ai envoyé devant Arneſte, pour s'informer de la maiſon ſans dire que j'arrivois. Il vous conduira quand il ſera arrivé, car moi je ne connois pas la maiſon.

SCENE VII.

OCTAVIO & QUATRIN *ſon Valet*, CÉSAR, CAMILLE.

OCTAVIO.

SORTONS, Quatrin, voilà mon heure.

QUATRIN.

Nous nous montrons toujours, nous autres, quand le ſoleil ſe cache.

OCTAVIO.

C'eſt un cruel ſupplice pour un amant de ne pouvoir ſortir.

QUATRIN.

Sûr-tout quand il a le frere de ſa maîtreſſe pour ennemi.

OCTAVIO.

Comment s'appelle cette rue ?

QUATRIN.

C'eſt je crois la rue de la Merci. Quoi ! vous voilà déja étranger dans Séville ?

DOM CÉSAR.

N'eſt-ce pas Octavio ?

OCTAVIO.

Qui êtes-vous ?

DOM CÉSAR.

Vous ne me connoiſſez pas ?

OCTAVIO.

C'eſt Dom Céſar ! Embraſſez moi, mon ami : depuis quand êtes-vous arrivé ?

DOM CÉSAR.

Tout-à-l'heure.

OCTAVIO.

Entrez, venez vous repoſer chez moi.

DOM CÉSAR.

Je ne puis ſortir d'ici ; j'y attends un valet que j'ai envoyé à la maiſon de mon beau-frere.

OCTAVIO.

Comment! un beau-frere?

DOM CÉSAR.

Oui, je ſuis marié, Octavio; je ne ſuis plus tel que vous m'avez vu.

OCTAVIO.

Quoi! vous n'êtes plus ce dom Céſar toujours amoureux, toujours aimé....

DOM CÉSAR.

Hélas! mon cher ami, il faut bien que l'âge nous réforme. Si j'en croyois mon cœur, je n'aurois que trop de penchant encore..... Ah, belle inconnue!

OCTAVIO.

Quoi! vous ſoupirez?

DOM CÉSAR.

C'eſt un ſouvenir que je donne à la beauté la plus charmante, la plus adorable & qui avoit fait ſur mon cœur l'impreſſion la plus vive, quoique je ne l'aie vue qu'un inſtant.

OCTAVIO.

Que dites-vous?

DOM CÉSAR.

Oui, conduiſant un parti en Flandre, j'ai arraché aux Hollandois une

priſonniere faite pour être adorée & à qui je donnai mon cœur au premier moment que je la vis. Notre marche étoit rapide, il fallut la quitter immédiatement après l'avoir ſervie. Ses gens étoient écartés, ſon frere l'aſſiégeoit, je ne pus pas même ſavoir d'où elle étoit : j'ai perdu juſqu'à l'eſpérance de la revoir jamais; mon cœur en a ſaigné long-tems; mais comme il y auroit de la folie à ſe piquer de conſtance pour une chimere pareille, je me ſuis enfin décidé à épouſer une fille de bonne maiſon avec une fortune honnête. Je renonce aux armes, je ne veux plus que jouir du repos & du bonheur que me promet cette nouvelle alliance.

OCTAVIO.

Je vous en fais mon compliment, mon cher ami.

SCENE VIII.

Les mêmes, ARNESTE.

ARNESTE.

ALLONS, Monſieur, de la joie : j'ai dit que vous ne tarderiez pas à arriver, & je vous apporte des lettres du beau-frere & de la future.

DOM CÉSAR.

Ecoute un mot : eſt-elle belle ?

ARNESTE.

Au-delà de l'imagination. Si vous voulez dès cette nuit occuper l'appartement où vous devez loger, en voilà la clef que l'on m'a remiſe ; c'eſt un rez-de-chauſſée qui donne ſur la rue.

DOM CÉSAR.

Va, cours à la poſte & fais apporter ici tout mon équipage. Vous voyez, mon cher ami, partagez mon bonheur.

OCTAVIO.

J'en ſuis pénétré ; quelque triſte que

ſoit la poſition où je me trouve, il me ſemble que votre félicité adoucit mes chagrins.

SCENE IX.

Les mêmes, FLORA.

FLORA, *à Quatrin.*

OU eſt ton Maître?

QUATRIN.

Ne le vois-tu pas?

FLORA.

Je veux lui parler.

QUATRIN.

Eh bien.

FLORA.

Retires-toi : un mot, Monſieur, c'eſt moi.

OCTAVIO.

Qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau, Flora?

FLORA.

Ce billet vous apprendra bien des choſes; mais je m'enfuis.

OCTAVIO.

OCTAVIO.

Un moment.

FLORA.

Faites ce que vous commande ma maîtreſſe, & bon ſoir.

OCTAVIO.

Je ſuis ſi peu heureux que ce pourroit bien être encore quelque infortune. (*Il lit.*) » J'ai à vous communiquer un malheur que je ne puis vous » cacher ; je vous attends à l'arrivée » de la nuit à la porte du jardin : » venez avec tout votre courage, je » m'y rendrai avec toute ma douleur. » Bon ſoir «.

Que veut-elle dire ? Le ſort ne ſe laſſe point de me pourſuivre ! Adieu, Céſar.

DOM CÉSAR.

Cela eſt bon, adieu, quand je vous vois partir accablé de chagrins pour un défi marqué apparemment ſur ce billet !

OCTAVIO.

Soyez tranquille. J'aime une Dame avec le frere de qui j'ai eu une diſpute qui m'oblige, comme vous voyez, de ne ſortir qu'avec précaution. Elle

m'écrit de me rendre à la porte d'un jardin pour être inſtruit d'un malheur qui me menace, & duſſé-je y périr, je vais m'y rendre.

DOM CÉSAR.

Attendez: ſi ce frere eſt votre ennemi, il vous attend peut-être. Je ne puis vous laiſſer aller ſeul.

OCTAVIO.

La vie m'eſt à charge, je vais chercher la mort.

DOM CÉSAR.

Je vous ſuis par-tout.

OCTAVIO.

Il ſeroit indécent de vous expoſer à de pareils dangers un jour de nôces.

DOM CÉSAR.

Non, mon ami, je vous vois en péril, je ne vous abandonnerai point. Je ſais ne pas chercher les occaſions; mais je ne ſais pas fuir celles qui ſe préſentent. L'honneur & l'amitié exigent que je vous accompagne.

OCTAVIO.

Puiſque vous le voulez abſolument, donnez-moi votre parole de m'aider en tout ce que vous pourrez.

DOM CÉSAR.

Je vous donne parole de vous ſervir envers & contre tous.

OCTAVIO.

Je la reçois.

DOM CÉSAR.

Fût-ce même à mon préjudice ; allons.

OCTAVIO.

Allons apprendre ce malheur que je redoute.

CAMILLE.

Monſieur, n'allez-vous pas voir votre femme ce ſoir ?

DOM CÉSAR.

Quand tu me vois attaché au ſervice d'un ami ne me parles pas d'autre choſe.

OCTAVIO.

Enfin quelque choſe qui arrive, je compte ſur vous.

DOM CÉSAR.

Je vous l'ai promis.

OCTAVIO, *à part.*

Par ce moyen je m'aſſure un vengeur contre Henrique & un protecteur pour Porcia. (*Ils s'en vont.*)

SECONDE JOURNÉE.

La Scene change, elle repréſente le derriere du jardin de la maiſon de Henrique.

SCENE PREMIERE.

NISE, PORCIA, FLORA, *à une grille du jardin.*

PORCIA.

ALLONS, il eſt déja nuit.

NISE.

C'eſt un grand bonheur qu'elle ſoit un peu obſcure.

PORCIA.

Ma chere Niſe, du moment qu'Octavio ſera arrivé, veillez avec ſoin de peur que mon frere n'arrive. Il eſt ſi brutal, que s'il ſoupçonnoit la

moindre choſe de ceci, il me tueroit ſur le champ.

FLORA.

Nous reſterons en ſentinelle pour répondre s'il appelle, quoique je le croie ſorti. (*Elles ſe retirent dans la maiſon.*)

SCENE II.

Pour bien entendre cette Scene, il faut ſe figurer la ſituation du théatre. Il repréſente le fond d'un jardin ſéparé de la rue par une grille. Deux autres rues viennent y aboutir, l'une à droite, l'autre à gauche; Octavio, Céſar & leurs Valets, ſortent par la premiere, & l'inſtant d'après, Carlos, Henrique, &c. par la ſeconde.

OCTAVIO, DOM CÉSAR, LEURS VALETS, HENRIQUE, CARLOS *dans la rue*, PORCIA *en dedans de la grille.*

OCTAVIO.

IL eſt tems.

DOM CÉSAR.

N'eſt-il pas trop tôt pour un rendez-vous?

OCTAVIO.

Non : voilà préciſément l'heure qu'elle m'a marquée.....

DOM CÉSAR.

La nuit eſt déja bien noire, quoiqu'elle ne faſſe que commencer.

PORCIA, *en dedans.*

Si je ne me trompe, je vois du monde dans la rue.

HENRIQUE *ſe rencontrant avec Carlos de l'autre côté.*

Je vous cherchois.

CARLOS.

C'eſt un grand haſard que vous m'ayez trouvé ſi près, & dans une rue ſi peu paſſante.

HENRIQUE.

D'où venez-vous par-là ?

CARLOS.

Du jardin du Préſident.

QUATRIN, *à Octavio.*

Eh bien, qu'attendez-vous, ſi vous voulez y arriver ?

OCTAVIO.

Céſar, attendez un moment ici, je

vais donner le ſignal : vous entrerez après moi dès que vous verrez la porte ouverte.

DOM CÉSAR.

Bon, j'y prendrai garde.

PORCIA *en dedans.*

J'entends Octavio. Eſt-ce vous ?

OCTAVIO.

Oui, c'eſt moi.

PORCIA.

Attendez, je vais ouvrir. Etes-vous ſeul ? Vous auriez mal fait.

OCTAVIO.

J'ai avec moi Quatrin & un ami.

PORCIA.

Tant mieux.

(*Carlos & Henrique ſont ſuppoſés ne point entendre tout cela qui ſe dit à voix baſſe. Henrique cherche à tâtons la grille du jardin.*)

CARLOS.

Si le nouveau marié arrive demain il faudra....

HENRIQUE.

Attendez, nous ſommes à la porte de mon jardin.

CARLOS.

Que voulez-vous faire ?

HENRIQUE

Rentrer par-là puiſque nous y ſommes.

OCTAVIO *à Quatrin.*

Avançons juſqu'à la porte, ne crains rien.

QUATRIN.

Eh morbleu, comment voulez-vous que je faſſe pour n'avoir point peur ?

OCTAVIO.

Qui peut t'effrayer ?

QUATRIN.

Ma foi, ou la tête me tourne, ou j'entends du monde.

OCTAVIO.

Tu as raiſon, paſſons plus loin.

QUATRIN.

Pourquoi faire ?

OCTAVIO.

Nous nous promenerons juſqu'à ce que ces gens-là ſoient paſſés pour ne point nous rendre ſuſpects.

CARLOS *à Henrique.*

Il me ſemble qu'on ouvre la porte. (*Porcia l'ouvre en effet en dedans.*)

DOM CÉSAR.

J'ai ſenti ouvrir, entrerai-je ?....

PORCIA.

Sans doute : dépêchez-vous d'entrer avant que mon frere arrive.

(*Dans ce moment, Céſar & Henrique ſont tous deux près de la porte.*)

DOM CÉSAR, *ſentant Henrique.*

C'eſt-là Octavio, ſans doute.

HENRIQUE, *bas.*

Qu'eſt-ce que j'entends, grand Dieu !

PORCIA.

Finiſſons donc : entrez-vous ?

DOM CÉSAR *à Henrique.*

Eh bien, s'il faut entrer, qu'attendez-vous ? Suivez-moi.

CARLOS *à Henrique.*

Paix.

HENRIQUE *à Carlos.*

Entrons pour connoître toute l'étendue de mon outrage.

CARLOS, *croyant les étrangers entrés tous deux.*

De peur qu'ils ne s'échappent, je

vais fermer la porte derriere moi. (*Il la ferme.*)

(*Octavio reſte dans la rue parce qu'il s'eſt écarté, comme on l'a vu, à l'arrivée des deux parens. Céſar eſt entré dans le jardin le premier. Carlos & Henrique gardent la porte qu'ils ont fermée.*)

PORCIA *à ſon frere qu'elle croit Octavio.*

Soyez ſans inquiétude ; ſi mon frere vient on nous avertira. Tu ne réponds pas, mon cher cœur !

HENRIQUE.

Diſſimulons afin de ſavoir à qui elle croit parler.

PORCIA *voyant que celui à qui elle parle ne répond point.*

Sans doute voilà l'ami, & Octavio eſt l'autre qui eſt là plus loin. (*Elle va à lui & l'appelle.*) Octavio.

DOM CÉSAR.

Je ne ſuis point Octavio.

PORCIA.

Comment, & où donc eſt-il ? (*Elle retourne au premier qui eſt Henrique.*) Et toi, qui es-tu ? homme ou démon ?

HENRIQUE.

Je ſuis celui que tu déshonores & qui va te punir.

DOM CÉSAR.

Qu'entends-je ?

PORCIA.

Je ſuis morte.

HENRIQUE *à Dom Céſar.*

Et toi qui as oſé entrer ici, compte que tu n'en ſortiras plus qu'en y laiſſant la vie.

DOM CÉSAR.

Nous verrons.

HENRIQUE, *en le chargeant l'épée à la main.*

Meurs, traître !

DOM CÉSAR.

Eſt-il poſſible qu'Octavio m'abandonne ainſi ?

PORCIA.

Quel horrible contre-tems ! je me meurs !

OCTAVIO *qui revient & entend du bruit.*

On appelle : il n'eſt plus tems d'attendre ; briſons la porte.

PORCIA.

J'entends Octavio dehors, je vais lui ouvrir.

HENRIQUE *à Carlos.*

Ne laiſſez pas ouvrir la porte.

CARLOS *à Porcia, qui tient la clef dans la ſerrure.*

Que faites-vous?

PORCIA.

Ciel! je ne puis ouvrir!

OCTAVIO.

Qu'ils gardent la porte, ils verront bientôt que tout eſt porte pour moi. (*A ſon valet.*) Eſcaladons la muraille.

HENRIQUE *à Dom Céſar.*

Tu penſes en vain à t'échapper.

DOM CÉSAR.

Tu vas voir, lâche, à quoi je penſe.

QUATRIN, *en tombant de l'autre côté.*

Ah! j'ai une jambe caſſée.

OCTAVIO.

Courage, mon ami, me voilà près de vous.

PORCIA.

Octavio eſt entré, que vais-je devenir ?

DOM CÉSAR,

Ah, brave ami !

HENRIQUE.

Ah, traîtres !

CARLOS, *quittant la porte où il étoit.*

Eſt-il poſſible que les autres ſoient entrés ?

OCTAVIO.

Qu'ils périſſent.

CARLOS *à Henrique.*

Appellez vos gens.

HENRIQUE.

Hola, Silvio, Flora.

PORCIA.

Je ne ſaurois faire un pas.

QUATRIN.

Juſqu'à ce que tout ſoit appaiſé, j'ai envie de monter ſur un arbre.

LES GENS DE HENRIQUE.

Nous y allons, Monſieur.

DOM CÉSAR.

Qu'ils viennent tous enſemble : je les attends moi ſeul.

(*Dans ce moment Octavio après être convenu avec Dom Céſar, prend Porcia par la main : il ſe retire vers la porte qu'il ouvre. Dom Céſar écarte les aſſaillans.*)

HENRIQUE *leur crie.*

Allons, mes enfans, qu'il n'en échappe pas un.

UN VALET.

Je ſuis mort.

QUATRIN.

Déja un de mort ! enfuyons-nous.

OCTAVIO *à Porcia.*

Suivez-moi.

PORCIA.

Je ne ſais ſi j'en aurai la force.

OCTAVIO.

Où eſt Dom Céſar ?

(*Dom Céſar ſort en ce moment. Henrique, Carlos & leurs valets, s'arrêtent eux-mêmes à la porte, en voulant ſortir tous enſemble.*)

OCTAVIO *ſentant quelqu'un.*

Qui eſt-ce ?

DOM CÉSAR.

Eſt-ce Octavio ?

OCTAVIO.

Retirons-nous vîte : ſuivez-moi, Porcia.

PORCIA.

Oui, mon cher Octavio, ſi je le puis. (*Ils ſe jettent dans une des rues voiſines.*)

QUATRIN *qui eſt ſorti le dernier, les a vu tourner.*

Voilà Octavio qui emmene Porcia : je vais le ſuivre.

CARLOS *qui ſort en ce moment.*

Je ne trouve plus Henrique. A-t-on jamais vu un déſordre pareil ? Mais j'apperçois un homme à la porte.

QUATRIN *voyant Carlos qu'il prend pour Céſar.*

C'eſt-là, ſans doute, Dom Céſar. Marchons vîte, ils ſont devant.

CARLOS, *bas.*

Cet homme en étoit.

QUATRIN.

Allons, dépêchons-nous.

CARLOS.

Cela va m'apprendre qui ils ſont.

QUATRIN.

Marchons, afin de n'être pas vus de ces coquins-là.

CARLOS.

Marchons.

QUATRIN.

Ils l'emmenent chez nous, ſuivez-moi, j'y retourne.

CARLOS, *bas.*

Je connoîtrai l'auteur de cette inſulte. (*Haut.*) Je vous ſuis.

QUATRIN.

Je vais devant. Ecoutez donc : voilà de bonnes dupes ; nous enlevons la Dame & ils la cherchent.

CARLOS, *bas.*

Il faut bien patienter juſqu'au bout.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

La Scene repréſente l'antichambre de l'appartement de Porcia.

NISE, FLORA.

On ſe ſouvient qu'au commencement de la ſcene elles ſont rentrées pour répondre à Henrique s'il appelloit; elles ſont dans l'appartement & parlent du bruit qui frappe leurs oreilles.

NISE.

VOILA un terrible accident.

FLORA.

Sûrement on ſe bat.

NISE.

Ah, ma pauvre Porcia!

FLORA.

J'ai tout-à-l'heure entendu votre frere dans le tapage.

NISE.

Quoique le ſang me parle pour

lui ; l'état de Porcia m'inquiete encore davantage.

FLORA.

Je vais ouvrir la porte qui donne sur le jardin.

NISE.

Non, n'ouvre pas : ce seroit nous exposer à être soupçonnées, & puisqu'il est arrivé du malheur, il vaut mieux que Carlos & Henrique nous croient innocentes.

FLORA.

Vous avez raison.

NISE.

Je n'entends plus de bruit.

FLORA.

Je vois de la lumiere & Henrique qui vient à nous ; mon Dieu qu'il est triste !

NISE.

Retire-toi, Flora, ne disons mot jusqu'à ce que nous sachions ce qu'il pense. Ecoutons tout d'ici.

UN VALET *à Henrique.*

J'ai cherché par-tout sans la trouver.

HENRIQUE.

L'infâme ! ſi elle s'étoit enfuie à ſon appartement !

LE VALET.

Elle n'a pas pû, la porte en a toujours été fermée.

HENRIQUE.

Je ne ſaurois non plus trouver Carlos.

FLORA.

Ne les entendez-vous pas ? Ils n'ont plus Porcia.

NISE.

Sans doute Octavio l'aura enlevée.

FLORA.

Il a bien fait, elle auroit mal paſſé ſon tems ici.

HENRIQUE *à ſon valet.*

Appelle une fille pour ſavoir ſi elle n'eſt pas là dedans.

LE VALET.

Flora.

FLORA.

Eh bien.

LE VALET.

Porcia eſt-elle là ?

FLORA.

Non : il n'y a qu'un moment, elle a dit qu'elle alloit deſcendre au jardin.

HENRIQUE.

Je le vois, ma honte eſt certaine. Je ſuis déshonorée par une ſœur coupable. Quelle loi cruelle que celle qui fait dépendre notre honneur de celui de nos ſœurs ! elles nous cauſent les plus violens chagrins & ne ſervent jamais à nos plaiſirs.

SCENE IV.

Les mêmes, CARLOS.

CARLOS.

HENRIQUE.

HENRIQUE.

Eh bien, Carlos.

CARLOS.

Je viens de vous ouvrir le chemin à la vengeance, mon couſin.

HENRIQUE.

Eſt-il poſſible ?

CARLOS.

Rien n'eſt plus certain. Comme je vous cherchois, tout-à-l'heure, un homme s'eſt approché de moi, qui m'a dit à voix baſſe : ſuivez-moi, on l'emmene à la maiſon. Je le ſuis ſans dire mot. A la porte de la maiſon il m'examine & demande qui je ſuis. Je ne réponds point ; il demande encore, & voyant que je ne parlois pas, il a fermé la porte ſans que je puſſe entrer. Moi, afin de ne pas effrayer les gens du logis, je me ſuis retiré, mais j'ai bien remarqué la porte ; nous ſaurons demain qui y demeure, & entre quelles mains votre ſœur eſt tombée. Nous verrons s'il eſt poſſible de réparer l'outrage qu'on vous a fait, ou s'il faudra la venger.

HENRIQUE.

Rien de ſi ſage, & où eſt la maiſon ?

CARLOS.

Tout près d'ici, la ſeconde dans la rue de la Merci.

FLORA, *bas à Niſe.*

C'eſt celle d'Octavio.

NISE.

Paix.

HENRIQUE.

Allons, mon couſin, allons mettre le feu à cette infâme retraite.

CARLOS.

Ne voyez-vous pas qu'à préſent ce ſeroit faire un éclat inutile? Les portes ſont fermées : que pourrions-nous faire?

HENRIQUE.

Quoi, vous voulez que j'attende à me venger d'un traître qui m'a tué un Domeſtique, qui m'a enlevé ma ſœur?

CARLOS.

Voici ce qu'il y a de mieux. Je vais prendre un Commiſſaire que je connois. En lui racontant ce qui s'eſt paſſé, il viendra ſous prétexte d'informer du fait & nous le ſuivrons.

HENRIQUE.

Comment! aller ainſi publier ma honte?

CARLOS.

Non, je ne parlerai que du meurtre. C'en eſt aſſez pour autoriſer des recherches (4).

HENRIQUE.

Cela eſt vrai, allez promptement.

CARLOS.

J'y vole. (*Il ſort.*)

FLORA *à Niſe.*

N'entendez-vous pas ce qu'ils complotent.

NISE.

Sans doute Porcia y eſt : ſi on vient à l'y trouver elle eſt perdue. Que faire ?

FLORA.

J'y remédierai. Dans le trouble où eſt la maiſon on ne prendra pas garde à moi. (*Elles s'en vont.*)

---

(4) J'ai fait ici un léger changement. Ceux qui ſavent l'Eſpagnol verront qu'il étoit fort indifférent. Ceux qui ne le ſavent pas peuvent être sûrs qu'ils n'y perdent rien.

*

SCENE V.

HENRIQUE, *ſeul.*

Je ſuis bien fou de prendre tant de peines pour une fille. L'ingrate me récompenſe bien des ſoins qu'elle m'a coûtés & de mon attention à lui chercher un mari digne d'elle. Que diroit-il, ſi par malheur il venoit à ſavoir ce qui ſe paſſe?

UN VALET.

Dom Céſar, Monſieur, qui arrive.

HENRIQUE.

Que dis-tu?

LE VALET.

Dom Céſar eſt dans l'autre ſalle.

HENRIQUE.

Dom Céſar!

LE VALET.

C'eſt lui qui m'a dit de vous avertir.

HENRIQUE.

Il ne me manquoit plus que cela.

Si

Si Dieu ne m'eſt en aide j'en perdrai l'eſprit.

LE VALET.

Il attend.

HENRIQUE.

Céſar vient chercher ſa femme! De quel front, ô ciel, oſerai-je l'aborder? trouverai-je jamais des termes pour lui apprendre ce qui m'eſt arrivé?

LE VALET.

Songez qu'il eſt à la porte.

HENRIQUE.

Qu'il entre. Que dis-je? Je ne ſoutiendrai jamais ſa vue.

(*Tandis que le valet va pour introduire Dom Céſar, Henrique ſuccombant à ſa douleur ſe retire. On apperçoit Niſe & Flora.*)

FLORA.

Eſt-il parti?

NISE.

Oui.

FLORA.

Allons donc au remede (5) puiſque

(5) Il faut ſe rappeller ce que Flora a dit

la maiſon a une fauſſe porte, je vous promets qu'ils ne rencontreront pas Porcia. (*Elle ſort.*)

SCENE VI.

NISE *qui ſe retire dans le fond*, DOM CÉSAR, LE VALET *qui l'introduit*, ARNESTE.

Céſar s'eſt informé où eſt l'appartement de Porcia.

LE VALET.

C'EST ici ſa chambre.

DOM CÉSAR.

Henrique n'eſt point ici apparemment, puiſqu'il ne vient point me recevoir. Ne me dira-t-on point où eſt Porcia ?

---

plus haut, en entendant Carlos comploter de faire enlever Porcia par un Commiſſaire, elle a dit : *J'y remédierai*, c'eſt ce qu'elle veut faire.

LE VALET.

Vous le ſaurez bientôt. Je vous dis ſeulement que voilà ſa chambre. (*Il veut s'en aller.*)

DOM CÉSAR.

Attendez, ne ſavez-vous pas ſi elle y eſt ?

LE VALET.

Je n'en ſais rien.

DOM CÉSAR.

Arneſte, regarde bien. Il faut que tu te ſois trompé à la rue & par conſéquent à la maiſon.

ARNESTE.

Point du tout; c'eſt bien ici la maiſon de Henrique : voilà la rue des Armes où il demeure. Je me ſouviens très-bien d'avoir vu tout cela tantôt.

DOM CÉSAR.

Depuis ce tems-là je n'ai cependant eu que celui de remettre Octavio & ſa maîtreſſe chez eux, & quand j'arrive ici je n'y trouve ni Henrique ni perſonne pour m'enſeigner où peut être Porcia. Je commence à ſoupçonner là-dedans du miſtere. S'il alloit ſe trouver que ce ſoit un monſtre

de laideur que ma future, je ſerois bien attrapé.

ARNESTE.

Vous ſaurez bientôt à quoi vous en tenir.

DOM CÉSAR.

Comment cela ?

ARNESTE.

Parce qu'elle eſt dans la ſalle ici près.

DOM CÉSAR.

Porcia ?

ARNESTE.

Elle-même.

DOM CÉSAR.

Je vais la joindre. (*Elle s'avance.*) Mais que vois-je !

NISE.

Qu'ai-je apperçu ?

DOM CÉSAR.

Eſt-ce une illuſion qui me trompe ?

NISE.

Eſt-ce un ſonge qui me flatte ?

DOM CÉSAR

N'eſt-ce pas vous, Madame, que

j'ai eu le bonheur de voir en Flandre ?

NISE.

N'eſt-ce pas là Dom Céſar ? Ils l'attendoient ici, le voilà ſans doute arrivé.

DOM CÉSAR.

C'eſt elle, c'eſt celle que j'adore.

NISE.

C'eſt celui qui peut ſeul faire mon bonheur.

DOM CÉSAR.

Il y a des momens, Madame, où l'on doute ſi l'on dort, ou ſi l'on veille ; je ſuis dans un de ces momens. Je crois bien me rappeller de vous avoir vue en Flandre, de vous y avoir aimée ; mais j'ai peine à me perſuader que je vous retrouve ici dans le moment même où je croyois vous avoir perdue pour jamais. Ma ſurpriſe eſt d'autant plus flatteuſe qu'en vous retrouvant, c'eſt avec un titre qui vous aſſure à moi pour toujours (6).

(6) On devine aiſément combien j'ai abrégé cet endroit. Céſar s'amuſe à y faire des

NISE.

Il me prend pour Porcia. Il m'aime, il ignore les déſaſtres de mon amie. Il y auroit de la cruauté à le lui apprendre : il ne le ſaura que trop tôt. C'eſt moi-même, Céſar; votre nom que je n'ai point oublié a été ma ſeule conſolation dans une longue abſence ; l'obligation que je vous ai n'eſt point ſortie de ma mémoire ; aujourd'hui que je vous attendois pour époux, ſans vous connoître, je demandois au Ciel de me donner quelqu'un que je puiſſe aimer ; mais à ce moment vous pouvez croire que je ne lui demande plus rien. Cependant quelque plaiſir que j'aie ici, mon frere n'y eſt point, ne trouvez pas mauvais que j'attende ſon retour pour donner à mes ſentimens une pleine liberté.

DOM CÉSAR.

Je ne puis vous blâmer, quoique

---

diſtinctions très-ſubtiles ſur le bonheur qu'il a eu de ne perdre ſa Dame que quand elle ne lui appartenoit pas, & de la retrouver quand elle va être à lui.

je ſois bien en droit de me plaindre.

NISE.

Adieu. (*A part.*) Je m'en vais de peur que l'arrivée de Henrique ne renverſe tout. (*Elle ſort.*)

SCENE VII.

CÉSAR, ARNESTE.

DOM CÉSAR.

VOILA une aventure bien étrange & bien heureuſe !

ARNESTE.

Vous ne pouviez rien deſirer de mieux.

DOM CÉSAR.

Je me trouverai dans les bras de la ſeule femme qui ait touché mon cœur. C'eſt elle que je venois épouſer.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, HENRIQUE.

HENRIQUE.

Je reviens chez moi ; César sera sans doute informé de ma honte.... Ah, femme perfide ! mais comment, César est encore ici ? Je m'enfuis de peur qu'il ne m'apperçoive ; mais il m'a déja vu.

DOM CÉSAR.

Votre empressement, mon cher Henrique, répond mal au mien. Quant à Porcia....

HENRIQUE.

Ah, Ciel !

DOM CÉSAR.

En vain vous....

HENRIQUE.

Je suis perdu. Quoi ! César ! vous savez déja....

DOM CÉSAR.

Oui : je sais combien je vais coûter de soins.....

HENRIQUE.

Il ne m'étoit pas poſſible de m'en donner davantage.

DOM CÉSAR.

Il en faut toujours un peu en pareil cas.

HENRIQUE.

Un frere n'eſt pas toujours maître.....

DOM CÉSAR.

Je ſais que Porcia....

HENRIQUE.

J'entends, vous ſavez tout.

DOM CÉSAR.

Quand je la cherchois on m'a dit.....

HENRIQUE.

En voilà aſſez, Dom Céſar. Pourquoi toujours parler de mes chagrins, ſi vous en êtes inſtruit?

DOM CÉSAR.

Je ne comprends pas ce chagrin, Henrique; il eſt vrai qu'on m'a fait attendre un peu après Porcia, mais ſa vue a tout réparé.

HENRIQUE.

Ah, malheureux que je ſuis!

DOM CÉSAR.

Je lui ai dit....

HENRIQUE.

Vous l'avez vue ?

DOM CÉSAR.

Oui, Henrique.

HENRIQUE.

Je ne sais où j'en suis. Vous l'avez vue, vous-même ?

DOM CÉSAR.

Oui.

HENRIQUE.

Où ?

DOM CÉSAR.

Dans cette salle.

HENRIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Lui ou moi, sommes-nous fous ?

DOM CÉSAR.

Une preuve que je l'ai vue, c'est qu'elle est d'une beauté sans pareille, & elle est entrée là-dedans un peu honteuse de m'avoir trouvé ici tout seul.

HENRIQUE.

Je n'y conçois rien. Elle est entrée honteuse.... Mais il faut dissimuler pour

ne point donner de ſoupçons. J'étois ſurpris auſſi qu'elle vous eût parlé quand je n'y étois pas ; mais cela ſuffit, deſcendons. Venez vous repoſer, vous devez en avoir beſoin.

DOM CÉSAR.

Je vais auparavant rendre viſite à un ami.

HENRIQUE, *bas.*

Je brûle d'éclaircir ce qu'il m'a dit. (*Haut.*) Reviendrez-vous ſur le champ ?

DOM CÉSAR.

Oui, reſtez. (*Il s'en va.*)

SCENE IX.

HENRIQUE, CARLOS *qui entre.*

CARLOS.

ENFIN, Henrique, j'eſpere que nous ſaurons....

HENRIQUE.

Parlez bas. Céſar eſt arrivé.

CARLOS.

Cela eſt malheureux. Porcia....

HENRIQUE.

Paix : il n'en ſait rien.

CARLOS.

Il ne ſait pas qu'elle n'eſt plus ici.

HENRIQUE.

Je le crois.

CARLOS.

Hâtons-nous donc, le Commiſſaire eſt tout prêt, & il nous attend dans ſa maiſon. Le coupable eſt tranquille dans la ſienne, ne ſachant rien de ce qui ſe paſſe, nous le trouverons ſans défiance.

HENRIQUE.

Attendez, je veux éclaircir.....

CARLOS.

Quoi! vous voulez vous arrêter?

HENRIQUE.

Je veux ſortir d'un doute.

CARLOS.

Il eſt bien l'heure; nous n'avons pas le tems à préſent, & après vous en aurez de reſte. (*Ils s'en vont.*)

SCENE X.

La Scene change : elle eſt à la maiſon d'Octavio ; il paroît avec Porcia & Quatrin. Quatrin lui a appris la rencontre qu'il a faite, à la porte, d'un homme qui n'a point voulu dire ſon nom.

PORCIA, OCTAVIO, QUATRIN.

OCTAVIO, *en entrant ſur le théatre.*

QUE dis-tu ?

PORCIA.

Quel malheur !

OCTAVIO.

Traître, que ne m'avertiſſois-tu tout de ſuite ?

QUATRIN.

Qu'auriez-vous fait ſi vous l'aviez ſçu ?

OCTAVIO.

Ce que j'aurois fait, je l'aurois tué

ſur le champ; car il aura été retrouver Henrique, qui va, par ce moyen, ſavoir où nous ſommes.

PORCIA.

Je ſuis perdue. Nous ne pouvons plus reſter ici.

QUATRIN.

Vous mettez les choſes au pis.

OCTAVIO.

Je ne ſais à quoi tient, infâme, que je ne te donne mille coups de poignard.

PORCIA.

Eh bien, mon cher Octavio, que ferons-nous? Mon frere va certainement être ici dans l'inſtant.

OCTAVIO.

Je n'en doute pas.

PORCIA.

Que faire donc? où aller?

OCTAVIO.

Je n'en ſais rien : tout ce que je ſais, c'eſt qu'il ne faut pas reſter ici. Va, Quatrin, chercher une chaiſe-à-porteurs.

QUATRIN.

Pour quoi?

OCTAVIO.

Pour Porcia. En l'emmenant à pied avec moi, je ſerois plutôt ſuſpect. Voir un homme & une femme enſemble à pareille heure attireroit l'attention de la garde, au lieu que dans une chaiſe elle n'y regarde jamais.

QUATRIN.

Et où penſez-vous trouver des porteurs à préſent?

OCTAVIO.

Eh bien, vas chercher un carroſſe.

QUATRIN.

Encore mieux : un carroſſe à dix heures paſſées!

OCTAVIO.

Miſérable! tu trouves de l'impoſſibilité à tout. Oh bien, j'y vais moi-même : dans un autre moment je te....

QUATRIN.

Vous verrez ſi vous en trouvez. (*Octavio ſort, Céſar & Camille entrent de l'autre côté.*)

*

SCENE XI.

PORCIA, DOM CÉSAR, CAMILLE, QUATRIN.

DOM CÉSAR.

ENTRONS. Où eſt Octavio ?

QUATRIN.

Ne l'avez-vous pas rencontré ?

DOM CÉSAR.

Non.

QUATRIN.

Il ne fait que de ſortir du logis.

DOM CÉSAR.

Vos malheurs, Madame, m'occupent ſans ceſſe. C'eſt ce qui m'a fait quitter ma femme précipitamment, pour venir ſavoir comment vous vous trouvez.

PORCIA.

Quoi ! vous êtes marié ?

DOM CÉSAR.

Oui, Madame, & ma femme eſt

une perſonne de plus ſur le ſecours de qui vous pouvez compter. (*Flora arrive toute eſſoufflée.*)

SCENE XII.

FLORA, *les mêmes.*

FLORA.

Je n'en puis plus.

PORCIA.

C'eſt Flora.

FLORA.

Oui.

PORCIA.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

FLORA.

Un grand malheur; on ſait tout, on ſait où vous êtes cachée; Carlos l'a dit à votre frere. Ils ont été chercher un Commiſſaire; il vient fouiller la maiſon, ſous prétexte de la mort d'un valet qui a été tué au jardin.

PORCIA.

Je ſuis accablée.

FLORA.

Qu'attendez-vous ? Sortez d'ici, ils vous y trouveront.

PORCIA.

Ah, malheureuſe !

FLORA.

Ils vont arriver.

DOM CÉSAR.

Que ferons-nous ?

PORCIA.

Il n'y a point de remede.

DOM CÉSAR.

Et Octavio ?

PORCIA.

Il eſt allé me chercher une chaiſe.

FLORA.

Songez qu'ils ſont derriere moi.

PORCIA.

Octavio n'eſt point ici ; mais il y auroit de la folie à l'attendre.

DOM CÉSAR.

Je ne ſais que faire ; cependant je ne puis refuſer mon ſecours.

PORCIA.

Je n'eſpere qu'en vous.

DOM CÉSAR.

Allons, Madame, venez. L'honneur me défend d'abandonner vos intérêts & ceux de mon ami. Dites à Octavio quand il arrivera que je l'ai emmenée dans un couvent. (*Il fait quelques pas.*) Mais, que dis-je, à cette heure, il n'y en aura aucun d'ouvert. Il vaut mieux tout naturellement aller conter la choſe à mon beau-frere & remettre cette Dame dans ſa maiſon. Quoique cela ne ſoit peut-être pas dans l'exacte bienſéance, le cas eſt ſi preſſant, qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. Allons, je vais vous conduire chez ma femme; je ne veux pas non plus oublier Octavio. (*A ſon valet.*) Camille reſte ici : voilà les clefs de mon appartement où tu l'introduiras; dis-lui de s'y rendre bien fermé dans la chaiſe : c'eſt le moyen le plus ſûr pour n'être pas reconnu. Marchons.

PORCIA.

Je vous ſuis quoiqu'en tremblant.

DOM CÉSAR.

Vous n'avez rien à craindre tant

que je ſerai avec vous. (*Ils s'en vont.*) (*Il y a une ſcene entre Quatrin, Camille & Flora. En général les plaiſanteries des valets ſur la ſcene Eſpagnole, ſont ou baſſes ou indécentes. Celles de cette ſcene-ci ſont l'un & l'autre. Je me ſuis bien gardé de les traduire.*)

SCENE XIII.

OCTAVIO, QUATRIN, CAMILLE, FLORA.

OCTAVIO.

VENEZ, vous autres : allons, Porcia, voilà la chaiſe; mais, Flora ici! qu'y es-tu venue faire ?

FLORA.

Je ſuis venue....

QUATRIN.

Dépêches-toi.

OCTAVIO.

Qu'eſt-il arrivé ?

QUATRIN.

Flora eſt venue vous apprendre que tout ce que vous craignez étoit arrivé. On va venir ici vous enlever.

OCTAVIO.

Ainſi tout ſe réunit contre moi. Et où eſt Porcia?

QUATRIN.

Elle eſt partie.

CAMILLE.

Mon maître l'a emmenée ſans vous attendre dans un endroit ſûr. Pour vous, il m'a chargé de vous remettre les clefs de ſon appartement. Entrez dans la chaiſe, je vais vous y conduire.

(*Octavio y rentre.*)

SCENE XIV.

CARLOS, LE COMMISSAIRE, LES ARCHERS, FLORA, QUATRIN, CAMILLE.

UN ARCHER.

HOLA, porteurs, arrêtez.

QUATRIN.

Je ne bouge.

CARLOS.

Je m'en doutois bien. Qui es-tu?

QUATRIN.

Je ne ſais que lui dire.

LE COMMISSAIRE.

Où va-cette chaiſe?

QUATRIN.

Où? aux Repenties?

LE COMMISSAIRE.

Et cette femme voilée? Qui eſt-elle?

QUATRIN.

Quelle vous le diſe elle-même.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on lui ôte ſon voile.

CARLOS.

Attendez : ſi c'eſt elle ce n'eſt pas ici qu'il faut la découvrir.

FLORA *ſe montrant à Carlos.*

C'eſt moi, Monſieur, j'étois avec Madame....

CARLOS.

Cela ſuffit, Flora, je devine tout. (*Au Commiſſaire.*) Tout va bien, Monſieur, nous avons trouvé ce que nous cherchions.

LE COMMISSAIRE.

C'eſt donc elle qui ſe cache ſous ce voile.

CARLOS.

C'eſt ſa ſuivante : la maîtreſſe eſt là dans la chaiſe.

LE COMMISSAIRE.

Cela eſt clair.

UN ARCHER.

Voyons ſi elle y eſt.

LE COMMISSAIRE.

Veux-tu t'arrêter. N'eſt-ce pas aſſez pour une femme de ſon rang, que les reproches qu'elle doit ſe faire à elle-même ſans l'expoſer ici à rougir devant tout le monde.

CARLOS *au Commiſſaire.*

Nous avons bien fait de laiſſer Henrique chez vous, pour lui épargner la douleur de cette ſcene.

LE COMMISSAIRE.

Je n'ai pas voulu qu'il vînt. A la vue de celle qui l'a offenſé, il n'auroit pas été maître de ſa fureur, & dans ces ſortes de cas, il vaut encore mieux pour l'honneur des familles, tâcher de tout concilier que de laiſſer conſommer la vengeance.

CARLOS.

Mais, voilà le valet, ſon maître n'eſt pas loin.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on lui ôte ſon épée.

QUATRIN.

Ma foi, ôtez; je vous l'aurois donnée ſi vous l'aviez demandée.

LE

LE COMMISSAIRE.

Otez donc.

QUATRIN.

Ils ſont là une bonne priſe.

LE COMMISSAIRE.

Voyez ſi ſon maître eſt dans la maiſon.

QUATRIN.

Vous n'avez pas beſoin de le chercher.

LE COMMISSAIRE.

Où donc eſt-il ?

QUATRIN.

Là dans la chaiſe.

LE COMMISSAIRE.

Tu plaiſantes, je crois : veux-tu répondre ?

QUATRIN.

Mais je dis la vérité.

LE COMMISSAIRE.

Il eſt.....

QUATRIN *montrant la chaiſe.*

Là dedans.

LE COMMISSAIRE.

Ce coquin-là eſt ivre.

QUATRIN, *bas à Flora.*

Je crois qu'Octavio n'eſt pas à ſon aiſe.

FLORA.

Ni moi ; je meurs de peur.

LES ARCHERS *qui ont été faire la viſite de la maiſon.*

Monſieur, il n'y a abſolument perſonne.

LE COMMISSAIRE.

Oh, oh, nous ſaurons bien le découvrir : allons, partons. Qu'on emmene ce Valet avec la Suivante. Où irons-nous ? il ne faut pas la conduire chez ſon frere, ce me ſemble.

CARLOS.

Non, il n'y a qu'à la remettre chez moi, ſi vous le voulez bien, comme chez un des amis de ſa famille : elle y ſera décemment avec ma ſœur ; cela vaudra d'autant mieux qu'il ſera facile de faire croire aux Valets qu'elle y a paſſé toute la nuit, comme cela arrive ſouvent.

LE COMMISSAIRE.

Etes-vous content ?

CARLOS.

Je ſuis comblé de votre complaiſance.

LE COMMISSAIRE.

Le bleſſé eſt-il mort?

CARLOS.

Pas encore, mais il eſt fort mal; on verra demain.

LES PORTEURS.

Où allons-nous?

CARLOS.

Chez moi.

CAMILLE.

Puiſqu'ils n'ont pas pris garde à moi, je m'échappe.

FLORA, *à Quatrin.*

Marchons.

QUATRIN.

Te voilà donc priſonniere auſſi, ma chere enfant?

LE COMMISSAIRE.

Adieu, Monſieur, vous voilà bien aſſuré d'avoir Porcia.

QUATRIN.

Voilà des gens bien sûrs de leur fait.

CARLOS.

Allons rendre la vie à Henrique en lui apprenant le ſuccès de tout ceci.

QUATRIN.

Ce ſera une choſe à voir que leur figure, quand ils en viendront à ouvrir la chaiſe.

TROISIEME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

La Scene eſt dans la maiſon de Henrique ; Dom Céſar qui ne connoît Porcia que pour l'amante d'Octavio, qui croit avoir vu la véritable Porcia ſa femme future dans l'appartement où il a parlé à Niſe, y va tout droit avec celle qu'il conduit..... Le déſordre de la maiſon, l'abſence des maîtres, les clefs qu'il a comme devant y loger ; un de ſes gens qu'il y a laiſſé pour l'attendre : tout cela facilite le naturel de cette ſcene. Il entre avec Porcia ſans lumiere. Il ne faut pas oublier qu'au milieu de la confuſion de cette maiſon & de l'intérêt que Carlos y prend, Niſe y eſt toujours reſtée, ce qui n'eſt pas ſans vraiſemblance.

DOM CÉSAR, PORCIA.

DOM CÉSAR.

Vous voilà chez moi ; attendez ici, je vais chercher de la lumiere, & je dirai à Porcia de venir vous voir.

PORCIA.

A qui dites-vous?

DOM CÉSAR.

A Porcia, ma femme; attendez, je vais la chercher. (*Il y va.*)

PORCIA.

Elle porte le même nom que moi! elle ſeroit bien malheureuſe ſi elle éprouvoit les mêmes infortunes. Que l'amour me coûte cher! Je ne ſais où eſt Octavio, ni où cet homme-ci m'a conduite: dans l'incertitude affreuſe où je me trouve l'unique conſolation qui me reſte, eſt d'être bien aſſurée que je ne ſuis pas chez moi.

DOM CÉSAR *apporte une lumiere.*

Je vais chercher Porcia, attendez.

PORCIA.

J'attends; voyons ſi mes plaintes.... (*Elle reconnoît ſa chambre.*)

Mais que vois-je, malheureuſe? Eſt-ce un ſonge? eſt-ce une illuſion? Voilà mon appartement, je le reconnois, c'eſt lui-même: ah, c'en eſt fait! ma mort eſt certaine. Quel eſt donc l'homme qui m'a conduite, grand Dieu? C'eſt l'ami d'Octavio, c'eſt

celui qu'il m'a préſenté lui-même, & il me ramene ici ! Je me meurs d'inquiétude & d'effroi ; je ne puis ſortir, & d'ailleurs où aller ? De quelque côté que je me tourne, je ne vois que la mort : eh bien, ſoit, je ſuis aſſez malheureuſe pour la deſirer.

SCENE II.

PORCIA, DOM CÉSAR, NISE.

NISE.

Je ne puis concevoir de quelle femme Céſar me parle.

DOM CÉSAR, *à Niſe.*

Cette Dame, ma chere Porcia, a tant éprouvé d'infortunes aujourd'hui, que vous ne pouvez lui refuſer d'y être ſenſible ; elle vous les apprendra.

(*Niſe & Porcia ſe regardent avec une ſurpriſe qui leur ôte la parole. L'étonnement, joint à la crainte de tout découvrir à Dom Céſar, les empêche de l'interrompre.*) (*Il continue.*)

Je l'ai amenée ici parce qu'elle eſt

adorée d'un de mes amis, & que dans l'état où je l'ai trouvée, ſa mort étoit sûre ſans mon ſecours. J'ai compté ſur la nobleſſe de votre cœur & ſur la généroſité de votre frere; conſolez-la, n'oubliez rien pour la tranquilliſer. Pour moi je vais tâcher de trouver & de prévenir à ce ſujet Henrique. (*Il ſort avec promptitude.*)

NISE.

Attendez, Dom Céſar, il ne faut pas que Henrique..... Mais il eſt déja parti.

PORCIA.

Quoi! c'eſt-là Dom Céſar? Je ſuis morte.

NISE.

Parlez-moi, ma chere amie; eſt-il bien vrai que ce ſoit vous? je ne ſaurois me le perſuader.

PORCIA.

Vous avez raiſon; tout ceci eſt ſi extraordinaire que moi-même je ne ſais qu'en croire.

NISE.

Mais comment vous trouvez-vous ici?

PORCIA.

Je n'en ſais rien ; tout ce que j'imagine, c'eſt que je n'ai plus à attendre que la mort. Dom Céſar m'aura reconnue pour celle qui lui étoit deſtinée : il m'aura, ſans doute, conduite ici pour ſe ménager le cruel plaiſir de m'immoler lui-même à ſa vengeance.

NISE.

Quelle horreur ! Mais comment n'avez-vous pas reconnu la maiſon ?

PORCIA.

La nuit étoit obſcure, il n'y avoit aucunes lumieres.

NISE.

Cependant plus j'y penſe, moins je puis croire que Dom Céſar..... Non, il ne vous connoît pas : écoutez, rappellez-vous que ce matin ſon Valet m'a priſe pour vous : il m'a auſſi lui-même entretenue ici en croyant vous parler.

PORCIA.

Mais mon frere ne l'a-t-il point détrompé ?

NISE.

Je ne ſais ; cependant ſon air n'an-

nonçoit que de la compaſſion : il ne paroiſſoit pas ſonger à la vengeance.

PORCIA.

Cela eſt vrai; malgré cela je ne puis penſer autre choſe, ſi non que Céſar ſe croyant outragé par moi, a réſolu ma mort de concert avec mon frere, & s'eſt chargé d'en être l'exécuteur.

NISE.

Cela n'eſt pas poſſible ; mais ſi Octavio le connoît, s'ils ſont ſi bons amis, comment a-t-il pu ſe charger de l'aider à vous délivrer ?

PORCIA.

Je n'y comprends rien. Tout ce que je vois, c'eſt que Céſar, pour ſe venger plus sûrement, a pu feindre devant ſon ami de ne me pas connoître. Le danger qui me menace n'en eſt pas moins sûr.

NISE.

Celui que vous craignez de la trahiſon de Dom Céſar, me paroît fort douteux : mais il y en a un autre plus à craindre. Céſar eſt allé chercher Henrique comme vous avez vu : s'il le trouve il l'amenera ; tout ſera découvert, & dans ſa premiere fureur, il

n'y aura rien qu'il ne ſe croie permis. Nous ne ſerons pas en état de nous oppoſer à ſes tranſports.

PORCIA.

Si nous pouvions au moins attendre juſqu'à demain matin, peut-être par le moyen de Céſar & de votre frere, pourroit-on trouver quelque conciliation : mais je ne ſais comment échapper au danger pour le reſte de cette nuit.

NISE.

S'il n'y a que cela, rien n'eſt plus facile.

PORCIA.

Comment ?

NISE.

Vous ſavez que la maiſon où nous logeons Carlos & moi, tient à celle-ci ; paſſons y : nous ferons par-là trois choſes ; nous vous mettrons à couvert du reſſentiment d'Henrique ; nous parlerons à mon frere quand il arrivera, pour l'engager à tout pacifier ; & nous enverrons chercher Céſar.

PORCIA.

Vous avez raiſon.

(*Elles ſont ſuppoſées, comme on a pu le voir, déja être ou rentrer dans une chambre au fond, d'où le ſpectateur peut les voir ou les entendre, & il y en a une à côté où entre Henrique.*)

SCENE III.

Les mêmes, DOM CÉSAR, *ſans voir* HENRIQUE.

DOM CÉSAR.

EST-IL poſſible qu'à une pareille heure il ne ſoit pas encore chez lui ?

NISE, *dans le fond à Porcia.*

Par-là, nous remédierons à tout.

DOM CÉSAR.

Je n'ai pu trouver Henrique; mais n'importe, quand il arrivera je lui dirai tout. (*Il paſſe dans la chambre où ſont les femmes.*)

NISE, *effrayée.*

Non, il n'eſt pas néceſſaire.

HENRIQUE, *regardant à travers la porte ſans entrer.*

Grand Dieu! il eſt vrai, c'eſt Porcia.

(*Il ſe modere alors pour bien des raiſons. D'abord la préſence de Dom Céſar exige qu'il ne diſe rien. Enſuite ſe voyant dans le cas de douter ſi Porcia s'eſt enfuie avec le raviſſeur, ſans la trouver innocente, il ne peut plus la trouver ſi coupable. Les réflexions qui ſuivent de cette incertitude, doivent ſuſpendre ſon impétuoſité.*)

NISE *à Dom Céſar.*

N'en parlez pas à mon frere, il ſuffit.....

DOM CÉSAR.

Point du tout. Il vaut mieux qu'il le ſache, il pourroit vous en ſavoir mauvais gré. (*Il ſe retourne & apperçoit Henrique dans l'antichambre.*)

Mais je le vois.

NISE.

Attendez, écoutez.

DOM CÉSAR.

Henrique.

PORCIA.

Pour le coup voilà mon dernier moment.

DOM CÉSAR.

Il y a une Dame ici avec Porcia.

HENRIQUE.

Je ſais qui elle eſt.

DOM CÉSAR.

Vous la connoiſſez ! en ce cas vous m'accorderez aiſément....

HENRIQUE.

Quoi ?

DOM CÉSAR.

De lui laiſſer paſſer la nuit ici avec Porcia.

NISE *bas.*

Il va tout perdre. Allons-nous-en.

(*Elles ſortent par une porte au fond de l'appartement.*)

DOM CÉSAR.

C'eſt moi qui l'a fait reſter ici.

HENRIQUE.

Qu'elle y reſte, à la bonne heure.

DOM CÉSAR.

Vous ne le trouverez pas mauvais.

HENRIQUE.

Pourquoi le trouverois-je mauvais ? Vous êtes le maître : dès que cela vous fait plaisir, j'y consens de tout mon cœur.

DOM CÉSAR.

Je n'oublierai jamais une si obligeante complaisance.

HENRIQUE.

Eh mais, César, en vérité, vous n'y pensez pas. Quelle complaisance trouvez-vous à laisser ici Porcia avec sa cousine ?

DOM CÉSAR, *bas.*

Qu'entends-je ? elle est sa cousine ! Quelle étourderie de ne m'avoir pas averti ? Il auroit été bon que je lui eusse tout raconté.

HENRIQUE.

Je ne sais où j'en suis ; Porcia certainement est bien là ; cependant Carlos dit l'avoir vu enlever : moi-même quand je l'ai fait demander ici je me souviens que Flora a répondu qu'elle n'y étoit pas. L'instant d'après César m'a dit l'y avoir vue ; elle y est encore à présent. Voyons, attendons,

puiſque mon déshonneur n'eſt pas encore ſûr. Je veux bien lui laiſſer la vie juſqu'à ce que je ſois éclairci.

SCENE IV.

DOM CÉSAR, HENRIQUE, CARLOS.

CARLOS.

Il y a quelqu'un avec Henrique. Si c'étoit Céſar, il ne faut pas qu'il ſache rien. Henrique, un mot à part.

HENRIQUE.

Céſar, permettez-vous?

DOM CÉSAR.

Oui, oui, faites vos affaires. (*A part.*) Je vais voir là-bas ſi Octavio eſt arrivé. (*Il s'en va.*)

CARLOS.

Quand une fois les malheurs commencent, ils ne finiſſent pas ſi-tôt.

HENRIQUE.

Dites, dites, je n'ai plus de malheurs à craindre.

CARLOS.

Nous avons été d'abord....

HENRIQUE.

Avez-vous bien cherché ?

CARLOS.

Oui, & nous avons trouvé....

HENRIQUE.

Et ſi ce n'eſt pas Porcia, que m'importe le reſte ?

CARLOS.

Mais c'eſt elle-même.

HENRIQUE.

Que dites-vous ? Ma ſœur ?

CARLOS.

Oui, Porcia.

HENRIQUE.

Allez, vous vous moquez.

CARLOS.

Et qu'avez-vous à rire ?

HENRIQUE.

Vous rêvez : réveillez-vous : Porcia !

CARLOS.

Oui, Porcia, je vous le répete.

HENRIQUE.

Allons, taiſez-vous.

CARLOS.

Je ſerois bien auſſi en droit de me moquer de vous, ſi l'amitié me le permettoit.

HENRIQUE.

Mais, Carlos, dites-moi, parlez-vous ſérieuſement ?

CARLOS.

Je vous jure morbleu, que je l'ai vue.

HENRIQUE.

Je n'y tiens plus : mais elle n'eſt pas ſortie d'ici : Céſar lui a parlé dans la maiſon, & je viens moi-même de l'y voir tout-à-l'heure.

CARLOS.

J'admire votre crédulité : je l'ai trouvée là-bas, vous dis-je, à telle enſeigne, que Flora, ſa ſuivante, étoit avec elle.

HENRIQUE.

Flora ! taiſez-vous, encore une fois.

CARLOS.

Mais, je ſors de les voir toutes deux & vous doutez encore ?

HENRIQUE.

Et ſi Porcia eſt ici, ſi je viens de l'y voir, moi.

CARLOS.

Comment cela pourroit-il être, puiſque je viens de la faire mener à l'inſtant chez moi, dans une chaiſe & Flora avec elle; elles y ſont à préſent, & il va venir un laquais vous en donner des nouvelles.

HENRIQUE.

Je ne ſais ce qu'il veut dire.

CARLOS.

Je ne le comprends pas.

HENRIQUE.

Enfin, Carlos, il n'y a qu'à voir.

CARLOS.

A la bonne heure, Henrique.

HENRIQUE.

Sa chambre n'eſt pas ſi loin.

CARLOS.

Mon logis eſt tout près.

HENRIQUE.

Vous verrez qui de nous deux ſe trompe.

CARLOS.

Vous verrez que ce n'eſt pas moi; mais voilà votre laquais, il vous donnera des nouvelles convaincantes.

SCENE V.

HENRIQUE, CARLOS, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

En toute occaſion je vous dirois de vous réjouir.

HENRIQUE.

De quoi?

LE LAQUAIS.

De ce que le moment de la vengeance que vous avez tant ſouhaité eſt arrivé.

HENRIQUE.

Que dis-tu?

LE LAQUAIS.

Carlos m'a ordonné, comme vous ſavez ſans doute, de conduire à ſon appartement Porcia & Flora. Je l'ai

fait ; j'ai même fait porter en haut Porcia dans la chaiſe, & j'ai vîte fermé la porte pour prévenir toute ſurpriſe. Je ſuis retourné le moment d'après pour leur porter de la lumiere, & j'ai penſé tomber à la renverſe quand j'ai vu dans la chambre Octavio.

HENRIQUE.

Qu'as-tu dit ?

LE LAQUAIS.

Il ne peut pas ſortir quand il le voudroit, parce que j'ai ſur le champ refermé la porte, & je ſuis venu promptement vous l'apprendre.

CARLOS.

Comment la porte étant bien fermée, a-t-il pu ?....

LE LAQUAIS.

Perſonne n'y peut rien comprendre. Je ne ſais s'il eſt entré dans la chambre avant que j'y euſſe apporté de la lumiere ou après ; mais ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il y eſt.

HENRIQUE.

Et que nous importe comment il eſt entré ?

CARLOS.

Allons lui donner la mort.

HENRIQUE.

Oui, qu'il meure.

SCENE VI.

Les mêmes, DOM CÉSAR.

DOM CÉSAR.

ATTENDEZ, qui menacez-vous ?

CARLOS.

Ce n'eſt rien. (*Bas.*) Céſar revient bien à contre-tems.

DOM CÉSAR *à Henrique.*

Je ſuis auſſi de vos amis, & perſonne ne vous ſervira avec plus de zele (7).

(7) Il faut ſe ſouvenir que dans le tems où cette Comédie fut compoſée, cette même manie ſubſiſtoit en France. L'honneur exigeoit que l'on ſervît ſes amis dans les duels, dans toutes leurs diſputes. C'étoit aſſez qu'un homme crût avoir reçu un affront pour en faire courir vingt qui s'égorgeoient ſans en avoir abſolument aucune raiſon.

HENRIQUE.

Puiſqu'il faut le lui dire..... vous êtes mon ami ?

DOM CÉSAR.

Vous n'en doutez pas, je penſe.

HENRIQUE.

Eh bien, ſi je vous montrois un homme dont la mort fût néceſſaire à mon honneur, que feriez-vous ?

DOM CÉSAR.

Ce que je ferois ! je la lui donnerois mille fois.

HENRIQUE.

Sachez donc qu'on vient m'avertir qu'il y a dans une maiſon ici près, un homme qui m'a fait les plus grands affronts. Nous allons me venger ; ne m'arrêtez point, ou laiſſez-moi, ou ſuivez-moi.

DOM CÉSAR.

Je vous ſuis. Périſſe votre ennemi, Henrique. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VII.

La Scene change, elle eſt dans la maiſon de Carlos.

OCTAVIO, FLORA, QUATRIN.

OCTAVIO.

O FORTUNE! as-tu encore quelque malheur à me faire éprouver ? Ne pourrai-je donc pas mourir une fois & voir terminer mes maux avec ma vie?

QUATRIN.

Mais, Monſieur, il ſera toujours tems de mourir ; ce n'eſt pas le plus preſſé pour le préſent.

OCTAVIO.

Ne vois-tu pas que vivre comme je le fais, c'eſt mourir vingt fois en une heure.

QUATRIN.

Chanſons : ma foi, moi je mourrois mille fois comme cela pour un écu.

OCTAVIO.

OCTAVIO.

Où peut être Porcia à préſent ?

FLORA.

Votre ami, ſans doute, l'aura miſe en ſûreté.

OCTAVIO.

Allons, cette idée me conſole ; mais combien ſon cœur doit être déchiré ! que de larmes je lui coûte ! Ah ! malheureux !

FLORA.

Mais, Monſieur, nous voilà renfermés. Si l'on venoit !

OCTAVIO.

Encore ai-je eu la précaution, en entrant dans cette maudite chaiſe, de garder mon épée. Eh bien, je vendrai ma vie du moins.

QUATRIN.

Pour moi on me donneroit bien peu de choſe de la mienne ; je tâcherai de la conſerver ; mais, Monſieur, comment vous êtes-vous laiſſé conduire ſi tranquillement ?

OCTAVIO.

Qu'aurois-je fait ? Le Commiſſaire avoit main-forte ; j'aurois inutilement

eſſayé de m'échapper. D'ailleurs, je me ſuis flatté qu'il ſeroit peut-être poſſible de parvenir à ſe concilier par la médiation de Carlos, & que peut-être, pour ſon propre honneur, Henrique ſeroit flatté de me donner ſa ſœur en mariage; mais il me ſemble qu'on ouvre.

QUATRIN.

Cela ne ſe peut pas : la porte de la rue donne ſur la piece même où nous ſommes entrés.

FLORA.

Cela ne fait rien : il y a une autre porte qui donne du côté de la maiſon de Henrique & par où j'accompagnois ſouvent Mademoiſelle quand elle venoit voir ſa couſine.

OCTAVIO.

C'en eſt donc fait. C'eſt Henrique qui s'avance par-là; allons, il ne m'égorgera pas ſans réſiſtance.

SCENE VIII.

On voit entrer Niſe & Porcia par une porte du fond.

NISE, PORCIA, OCTAVIO, FLORA, QUATRIN.

NISE.

Je ne penſe pas que perſonne nous ait vues.

PORCIA.

Pourquoi aller plus loin ?

NISE.

Pour ouvrir l'autre porte qui donne.... (*Elle voit Octavio.*) Ah, Dieux !

OCTAVIO.

Porcia !

PORCIA.

Octavio !

OCTAVIO.

Vous ici ! comment Céſar vous y a-t-il conduite ?

PORCIA.

Je pourrois vous demander la même chose. Comment César vous y a-t-il amené ? Vit-on jamais rien de pareil ? Je le disois bien, Nise. Ah, traître Dom César !

OCTAVIO.

Ne parlez point ainsi de mon meilleur ami.

QUATRIN.

Vous avez raison, voilà un bon ami, c'est lui qui vous a vendu.

OCTAVIO.

Tais-toi, infâme : César est Gentilhomme & mon ami. Quelque chose qu'il arrive, je ne le croirai jamais capable d'une lâcheté.

PORCIA.

Vous êtes bien dans l'erreur.

HENRIQUE *qu'on entend crier en dehors.*

Où est-il ? Meure le traître.

DOM CÉSAR *aussi en dehors.*

Ouvrez cette porte, Henrique, & périsse l'insolent qui a fait un pareil affront à des Gentilshommes.

NISE.

Qu'entends-je ?

OCTAVIO.

Quel contre-tems !

QUATRIN.

Louez à préſent votre bon ami.

PORCIA.

Paſſons par l'autre chambre, ſortons d'ici.

NISE.

Et comment ? Quand nous ſommes entrées, le vent a pouſſé la porte ſur nous, & la clef eſt reſtée dehors.

CARLOS.

Henrique, finiſſons. Vous n'ouvrez pas ?

PORCIA.

Retirons-nous là-dedans ; ce ſera du moins un court délai.

OCTAVIO.

Je crains peu la mort pour moi ; mais vous, Porcia.... Je ne me connois plus. (*Elles l'emmenent dans la chambre du fond.*)

SCENE IX.

HENRIQUE, CARLOS, CÉSAR, OCTAVIO.

HENRIQUE.

Ou es-tu, lâche, traître ?

CARLOS.

Où eſt celui qui nous a inſultés ?

DOM CÉSAR.

Laiſſez-moi lui donner le premier coup.

OCTAVIO, *paroiſſant à la porte.*

Me voilà, traître Dom Céſar ; approche, ſi tu veux m'ôter la vie.

DOM CÉSAR.

Que vois-je ? c'eſt Octavio.

OCTAVIO.

Oui, lui-même, lâche, qui pour s'être fié à toi, va périr ; mais n'importe....

DOM CÉSAR.

Octavio, écoutez.

HENRIQUE.

Vous balancez! qu'il meure.

CARLOS.

Eloignez-vous, Céſar.

DOM CÉSAR.

Que perſonne ne ſoit aſſez hardi pour le toucher.

HENRIQUE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt mon ennemi? gardez-vous de le défendre.

OCTAVIO.

Regarde que c'eſt moi que tu cherches, moi que tu as trompé.

HENRIQUE.

Ne m'avez-vous pas promis ſon ſang?

OCTAVIO.

Tu m'avois promis ton ſecours.

DOM CÉSAR.

Quel embarras! tous deux ont ma parole, mais je dois à préſent mon ſecours à Octavio, puiſque c'eſt moi-même qui l'ai amené dans le péril.

HENRIQUE *à Dom Céſar.*

Eh bien!

OCTAVIO.

Tu ne réponds pas?

CARLOS.

Quel eſt votre parti?

DOM CÉSAR.

Le voici : je ne prétends pas qu'on approche d'Octavio.

HENRIQUE.

Que faites-vous?

DOM CÉSAR.

Je défends un ami qui a compté ſur moi.

CARLOS.

Voyez, Céſar, que celui que vous protégez m'a fait une inſulte.

OCTAVIO.

A vous, Carlos! en quoi?

CARLOS.

N'eſt-ce pas m'inſulter que de ſéduire ma ſœur en ſecret (8)?

---

(8) Cette ruſe de faire ici ſuppoſer par Carlos, qu'Octavio eſt amoureux de ſa ſœur, n'eſt pas adroite. Il n'a été queſtion de cet amour prétendu qu'une ſeule fois au commencement de la premiere ſcene, & on l'a sûre-

OCTAVIO.

Moi ! votre ſœur ! ſi jamais j'y ai ſeulement penſé !

HENRIQUE.

Tu le nies ; mais nous connoiſſons tes ſentimens : le jour que tu as tué mon ami, mon cher Diégo, n'étois-tu pas aux fenêtres de Niſe ? Ne lui parlois-tu pas ?

OCTAVIO.

Eh bien, Henrique, puiſqu'il faut ici parler ſans feinte, ſachez que jamais mon amour pour Niſe n'a été véritable, je ne le laiſſois paroître que pour cacher la tendreſſe réelle qui m'attachoit à Porcia. C'eſt Porcia.....

DOM CÉSAR.

Qu'entends-je ?

OCTAVIO.

Détrompez-vous donc, c'eſt Porcia que j'aime, & dût tout l'univers m'ac-

---

ment oublié. Cela donne pourtant lieu à des beautés comme on va le voir : mais il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur, pour les produire, eût employé un moyen plus naturel.

cabler, je n'en aimerai jamais d'autres.

HENRIQUE.

Et je souffrirois ce nouvel affront ! qu'il meure.

DOM CÉSAR.

Henrique, songez que je le défends.

HENRIQUE.

Quoi ! après ce qu'il vient de dire, quand il s'avoue pour l'amant de votre femme ?

DOM CÉSAR.

Je vois tout, mais ma parole m'est sacrée. Je lui ai donné la mienne, je la tiendrai.

CARLOS.

Eh bien, qu'ils périssent tous deux.

DOM CÉSAR.

Je le défendrai.

HENRIQUE.

Que nous importe ?

DOM CÉSAR *poussant Octavio vers la porte d'une chambre voisine qui communique à celle où les femmes sont cachées.*

Passez par-là.

OCTAVIO.

Que faites-vous ?

DOM CÉSAR.

Paſſons par cette porte.

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas fuir ?

DOM CÉSAR.

Suivez-moi, Octavio, vous verrez que je ne fuis pas. (*Il ferme la porte ſur lui quand ils ſont entrés.*)

HENRIQUE *de l'autre côté.*

Lâches ! vous vous renfermez donc ?

CARLOS.

N'importe, cette chambre a une autre iſſue, nous trouverons bien moyen d'entrer.

HENRIQUE.

Ils ne ſe ſauveront pas pour cela.

CARLOS *aux Laquais.*

Va chercher la clef de l'autre porte ; & nous, reſtons ici de peur qu'ils ne ſe ſauvent.

DOM CÉSAR *à Octavio.*

Voilà ce que je voulois.

OCTAVIO *le voyant ſe mettre en garde.*

Que faites-vous ?

DOM CÉSAR.

Je veux ſatisfaire à la fois ma parole & mon honneur. Prenez garde à vous.

(*Les femmes inquietes regardent par la porte, qui de leur chambre communique à celle où ſont leurs amans.*)

Je vous ai promis de vous défendre : je l'ai fait, comme vous l'avez vu, contre les ennemis étrangers. A préſent que vous n'avez rien à craindre d'eux, je vous demande raiſon de l'affront que vous m'avez fait à moi-même.

OCTAVIO.

Céſar, après les obligations que je vous ai, je ne me battrai point avec vous.

DOM CÉSAR.

C'eſt en vain que vous cherchez une excuſe ; choiſiſſez, ou de vous battre, ou d'épouſer Niſe ; encore, dans ce dernier cas même, dois-je vous ôter la vie pour avoir oſé vous vanter d'aimer Porcia, tandis que vous

ſavez que je ſuis prêt à l'épouſer ?

OCTAVIO.

A cela j'ai deux choſes à répondre. 1°. Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que je n'ai point ſu qu'elle alloit devenir votre femme ; c'en eſt aſſez pour me diſculper ſur cet article. 2°. J'aimerai toujours Porcia, je ne l'abandonnerai jamais ; je mourrai ou je vivrai ſon époux, arrangez-vous là-deſſus.

DOM CÉSAR.

Voyons donc à qui elle reſtera.

NISE.

Quelle ſituation !

PORCIA.

Quoi qu'il puiſſe en arriver, je cours le ſauver. Ce péril-ci eſt le plus preſſant.

(*Elle ouvre la porte & va ſortir. Dans le même moment Henrique & Carlos entrent par une autre porte. Niſe & Porcia s'arrêtent.*)

*

SCENE X.

DOM CÉSAR, OCTAVIO, HENRIQUE, CARLOS, NISE, PORCIA, *dans le fond ſans être vus.*

HENRIQUE, *en voyant Dom Céſar prêt à charger Octavio.*

COURAGE, Céſar.

CARLOS.

Périſſe Octavio.

DOM CÉSAR.

Non pas. Dès que vous êtes entrés, je me mets de ſon côté.

HENRIQUE.

N'alliez-vous pas lui donner la mort ?

DOM CÉSAR.

Cela eſt vrai ; mais l'honneur exige de moi que je le défende contre vous, & que s'il a à périr, ce ne ſoit que de ma main.

CARLOS.

Enfin, Céſar, puiſque vous voulez

abſolument le ſauver, qu'il épouſe donc ma ſœur.

DOM CÉSAR.

Cela va ſans difficulté.

OCTAVIO.

Céſar, je vous l'ai dit; duſſiez-vous verſer tout mon ſang, je n'aurai jamais d'autre épouſe que Porcia.

HENRIQUE.

Pour réparer l'honneur de Niſe, il faut mourir ou l'épouſer. Choiſiſſez (9).

OCTAVIO.

Je mourrai donc, Henrique, c'eſt ce que je vois de plus aiſé.

PORCIA.

Je n'y tiens plus.

NISE.

Je vais me jetter à leurs genoux. (*Elles ſortent & courent embraſſer les genoux, l'une de Carlos, l'autre de Henrique.*) Carlos, mon frere, duſſiez-vous me tuer....

(9) On doit ſentir combien ces deux amantes ſont effrayées pendant ce terrible diſcours.

PORCIA.

Mon cher Henrique, dût-il m'en coûter la vie.... Et vous, Octavio!

NISE.

Dom Céſar.

NISE ET PORCIA *enſemble.*

Ecoutez-nous.

NISE.

Vous, Octavio, quelle eſt celle de nous que vous aimez?

OCTAVIO.

C'eſt Porcia. Elle ſeule aura mon cœur & ma main.

PORCIA.

Et vous, Dom Céſar, à qui prétendez-vous?

DOM CÉSAR.

A Porcia. C'eſt elle ſeule que je veux épouſer.

NISE.

Voyez quelle eſt la Porcia que vous deſirez tous deux?

DOM CÉSAR *à Niſe.*

Qui peut en douter? C'eſt vous ma chere Porcia, vous que j'adore depuis le moment où je vous ai vue en Flandre & que j'adorai toujours.

NISE.

Dieu ſoit loué. Voilà enfin tout démêlé.

PORCIA.

Ecoutez-moi donc tous, & ſachez une choſe qui va finir tous ces déſordres. Dom Céſar, Niſe eſt la Porcia que vous adorez ſous un nom qui n'eſt pas le ſien. Carlos, Octavio ne refuſera pas Porcia ſous le nom de Niſe ou ſous tout autre, une ſeule équivoque a cauſé tous les maux qui nous ont affligés aujourd'hui. Uniſſez Niſe avec Céſar, moi avec Octavio, vous verrez que tous deux ſeront également contens.

OCTAVIO ET CÉSAR.

Elle a raiſon.

HENRIQUE.

Puiſqu'il eſt ainſi, oublions le paſſé & ne ſongeons plus qu'à la joie.

Fin du ſecond Volume.